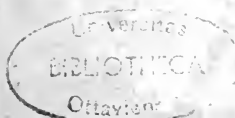






R. LAFRAMBOISE.

CF





M. Lapramboise

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON;
A MADAME L'ABBESSE
DE GOMERFONTAINE,
ET AUX DAMES DE ST. LOUIS.

TOME TROISIÈME.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE ERIALED, Imp. Libr.

M. DCC. LVII.

BIBLIOTHECA

Ottaviani's Lib. (1811)

P

De

130

.M2 A3

1757

V.3

Coll spec



LETTRÉS

DE MADAME

DE MAINTENON.

A ME. DE LA VIEFVILLE.*

LETTRE PREMIERE.

17 Septembre. 1705.



LE Cardinal sort de ma chambre. Nous avons traité toutes vos affaires : il est d'avis que vous alliez à Gomer-Fontaines , puisque votre santé vous permet d'y observer la règle en arrivant : il consent à la croix , si votre

* Abbessé de Gomer-Fontaines , élevée à St. Cyr.

Tome III.

A

Communauté le veut absolument. Il m'a appris que les Abbesses n'en recoivent point à leur bénédiction : il approuve fort que j'écrive à M. de Cisteaux : & je le ferai le plutôt qu'il me sera possible. Si la Communauté n'a point signé les baux de vos terres , le marché est nul : il espere peu de chose de la dette de Madame de Grancey. Il vous enverra chercher au premier jour : mais il vous conseille de l'en faire souvenir : car il est accablé d'affaires. Je ne sçai si je vous retrouverai encore à St. Cyr , samedi ou dimanche : faites là-dessus , Madame , tout ce qui vous convient : je suis sans façons , vous m'écrirez tant qu'il vous plaira , & je ferai toujours tout ce qu'il me sera possible pour avoir quelque part au bien que j'espere que Dieu fera par vous. Si quelque chose peut vous convenir à St. Cyr , je vous l'offre de tout mon cœur. S'il y avoit quelque fille prête à être Religieuse chez nous , je sortirois de la règle en la laissant sortir avant ses vingt ans , & je payerois sa pension pendant le tems de son noviciat : mais peut-être jugerez-vous plus à propos de voir votre Communauté avant d'y mener personne. Vous pouvez , quand vous y serez , nous demander du secours pour vos Pensionnaires : vous ne serez jamais embarrassée de celles que je vous donnerai ,

parce que je les renverrai quand elles vous déplairont. Je dicte cette lettre en m'habillant , afin que vous l'ayez plutôt. Je mets au nombre des complimens la maniere cérémonieuse dont vous m'écrivez : que ce soit désormais en billet comme je vous écris : point de commerce ensemble , à moins qu'il ne soit entièrement libre de part & d'autre.

Instruisez-moi de tout ce qui se passera à votre entrée à Gomer-fontaines : ayez soin des filles que je vous confierai : traitez-les en mere , quelque jeune que vous soyez. Rien n'est égal à la politesse de Mr de Cîteaux : vous en jugerez par la lettre que je vous envoie. M. le Maréchal de Noailles me dira ce que c'est que l'abbé de la Charmoise. Si j'ai contribué à vous donner un bon Confesseur , c'est assurément le plus grand service que je pouvois vous rendre. Comptez , Madame , sur tous ceux qui me seront possibles : votre maison deviendra pour moi un second St. Cyr : je ne vous parle point de l'estime & de la tendresse que j'ai pour vous ; en pouvez-vous douter ?

L E T T R E I I .

1705.

5 Octobre.

Plut-à-Dieu que vos filles voulussent m'aimer & me croire ! nous ferions du bien : & je ne suis ici que pour cela. Prévenez bien nos filles sur les liaisons : si elles en faisoient , il faudroit les renvoyer au plutôt : rien n'est si dangereux dans les Communautés. Ces désordres que vous me marquez , décourageroient une moindre vertu que la vôtre : portez votre fardeau , puisque c'est Dieu qui l'a lié.

Travaillez avec modération pour travailler long-tems. D'Aumale * doit se trouver heureuse que Dieu se serve sitôt d'elle. Faites-vous aimer , & vous aurez tout fait.

Je ne vous passerai rien : je vous donnerai ce que je pourrai : & je pourrai peu de chose. Les filles de St. Cyr n'ont leurs mille écus qu'à vingt ans : c'est une de nos règles , & je n'en sors jamais. Si quelqu'une de vos Religieuses avoit quelque niece à vous donner & qui fut pauvre , prenez-en deux , afin de gagner leur cœur

* Mlle. d'Aumale étoit allée à Gomer-fontaines , pour aider Me. de Gomer-fontaines à y établir l'ordre & l'éducation de St. Cyr.

par ces petits services : je payerai leur pension.

Ma première lettre est pour montrer à la Communauté, si vous le jugez à propos. Adieu : je suis bien lasse. J'embrasse d'Aumale : je la crois bien étonnée.

LETTRE III.

II Octobre. 1705.

JE suis ravie, Madame, de ce qu'on se souvient encore de moi à Gomer-fontaines. Vous sçavez comme je vous ai parlé de vos dames, & combien je m'intéresse à cette maison. Cet intérêt est encore devenu plus vif depuis que j'ai vu une de mes Elèves devenir leur Abbessé. Si elles veulent, Madame, j'espère que Dieu sera servi chez vous, & qu'elles répandront des principes de bonne éducation dans toute la Province.

Il est impossible que le spirituel & le temporel n'aient souffert du long gouvernement d'une Abbessé dont l'esprit étoit affoibli. Dieu leur en donne une, jeune, sage, bien intentionnée, que nous aiderons en tout.

Je ne sçavois point que Mlle. de Blezel

fut demeurée à Paris : je crains fort que Mlle. d'Aumale n'ait trop de fatigue : je voudrois bien qu'on lui envoyât le secours que vous demandez , puisque vous m'assurez , Madame , que vos filles voyent les nôtres sans peine : car je ne voudrois point leur faire du bien malgré elles : & les demoiselles de St. Cyr ne peuvent me plaire qu'en honorant vos Religieuses , & en ne se scandalisant point de ce qui leur est nouveau : chaque maison a ses manieres ; ramenez donc mes enfans , si elles s'égarent.

L E T T R E I V .

1705.

14 octobre.

JE vous ai répondu par avance que je suis très-mal habile en affaires. Faites vous un conseil de votre confesseur , s'il est capable , & de quelque honnête homme de votre voisinage , s'il est fidèle. N'avez-vous pas un conseil pour les petites affaires de la maison , composé des plus anciennes ? Reservez-vous toujours à vous la liberté de la décision : les moins capables ouvrent les bons avis : lorsqu'on s'éclaire mutuellement, celles, avec qui on a délibéré ,

se trouvent engagées à soutenir ce qu'on veut établir : mais qu'un conseil vous aide , & qu'il ne vous contraigne pas.

Je n'ai osé prêcher vos filles , dès la première lettre. Je crois n'y avoir rien mis qui puisse les fâcher.

J'ai oublié la lettre pour Mademoiselle de Beauveau * : c'est beaucoup qu'elle continuë la pension : on ne les augmente pas en ce tems-ci.

Je mande à Me. de Fontaine de vous envoyer vingt Louis pour vos plus pressans besoins : vous me faites une grande pitié !

17 octobre 1705.

J'ai tiré deux cens livres & sans peine de M. le Cardinal de Noailles , deux cens de M. le Marechal , deux cens de M. le duc , deux cens de Me. la duchesse de Bourgogne , & quatre cens du roi : tout cela fait quinze cens livres , qu'il faut épargner comme la dernière ressource , que vous trouverez en péis-ci : si j'avois pû mieux faire , ma chere enfant , je l'aurois fait.

Il faudra faire des cierges : il faudra filer vos habits : vous ne pouvés trop faire travailler vos filles : il faut les occuper & les réjouir au dedans pour les éloigner des par-

* Fameuse dévote.

loirs , qui font la honte & le scandale de tous les couvens. Je suis toujours ravie , quand j'entends dire aux dames de St. Louis qu'elles seroient parfaitement heureuses , si les jours avoient deux heures de plus : nous ne les pouvons alonger : remplissons les du moins par des bonnes œuvres. En vous couchant , quel plaisir n'aurez-vous pas en repassant une journée où vous ne trouverés aucun vuide ?

L E T T R E V.

1705.

24 octobre.

D'Où vient votre silence , ma chere abbessé ? En vérité , j'étois bien en peine de ne plus entendre parler de vous : je vous avois pourtant écrit deux lettres assez longues , & assez obligeantes.

Dès que vous êtes maitresse des novices , vous avez raison de n'en pas vouloir d'autre : je ne pense pas que Me. de Fontaine vous soit d'un grand secours pour votre noviciat : vous avez vos constitutions , vos regles , & vos coutumes dont il ne faut pas nous écarter. N'y mettés point l'esprit de St. Cyr. Ce sont des obligations routes différentes. Pour les choses générales qui conviennent à toutes les religieuses , vous

les trouverés vous-même, comme l'éloignement du monde, le mépris pour les vanités, l'amour de la solitude, le desintéressement. Je ne suis guere entrée dans la raison de commencer votre noviciat promptement, de peur que nos filles ne se liassent avec les anciennes : vous n'en ferés point d'excellens sujets, si elles sont capables de prendre d'autres liaisons qu'avec vous. La Gatine m'a toujours paru une bonne fille : je connois davantage Blezel, elle s'est conduite comme une sainte tant qu'elle a été au noviciat de S. Cyr, & quand elle en est sortie. Dès que je serai de retour, je vous chercherai des filles pour être religieuses, & je vous enverrai Martainville pour aider à Mlle. d'Aumale.

Je suis ravie de ce que vous demandés conseil à votre communauté : il faut aller là-dessus droit & simplement : rendés-vous aux raisons qui vous convaincront : décidés par vous-même, quand vous trouverés un partage de sentimens. Je ne vous crois point interessée, mais dans un grand besoin : j'ai voulu vous faire connoître d'abord ce que je puis & ne puis pas : je suis franche, j'aime qu'on le soit avec moi : votre vertu m'a plus liée à vous que la qualité de fille de St. Cyr. Je voudrois vous aider à rétablir une maison qui édifiât l'église, & toute la pro-

vince. Continuez vos prières pour le roi & pour la paix. Je prêcherai votre communauté puisque vous le voulés, dès que j'en trouverai l'occasion & le loisir. Je crois que vous devez jeûner selon votre obligation, consultez M. le cardinal de Noailles en quatre mots que vous m'enverrés, & où il faudra bien qu'il réponde. N'avez-vous pas vos coutumes dans vos maisons pour faire prendre vos austerités par degrés aux postulantes ?

Ne souffrés pas qu'on se décharge sur vous de tout ce qui embarrasse. M. de Châlons sçait bien que le Roi ne paye jamais les pensions qu'il donne pour être Religieuse, que le jour de la profession : après cela elles sont bien payées : & la plupart des couvens s'en accommodent assez volontiers : mais, ma chere fille, ne prenez jamais, sous aucun prétexte, de médiocres sujets, renvoyez les demoiselles de St. Cyr, quand vous ne croirez pas qu'elles seront de bonnes Bernardines : songez que vous en répondrez devant Dieu qui ne recevra pour excuse, ni les ménagemens pour Me. de Maintenon, ni la reconnoissance pour vos amis & vos bienfaiteurs.

J'appelle un bon sujet une fille véritablement à Dieu, qui veut s'attacher à sa règle, qui renonce au monde, qui n'y conserve

point de commerce , qui aime à obéir , qui a une bonne humeur , une conscience sans embarras , de la gayeré & du courage. Du Blezel ressemble sans doute à cela. Renvoyez-la , si je me trompe.

LETTRE VI.

2 Novembre. 1705.

VOUS sçavez mieux que moi qu'il y a de la différence des jeûnes de règle à ceux de l'Eglise : je viens d'envoyer votre lettre à M. le Cardinal. Je ne sçai si j'aurai bien suivi vos intentions dans ce que j'écris sur le Confesseur. S'il a une vraie pitié , il faut tâcher de le garder , quoiqu'il ait peu d'esprit. Rien n'est si difficile à trouver qu'un Confesseur à souhait. Vous êtes admirable de trouver que vos filles sont long-tems à revenir : je trouve que c'est beaucoup que vous puissiez envisager qu'elles reviendront.

N'abandonnez point à une autre le soin du noviciat. J'espere beaucoup de du Blezel. Elle n'a rien de brillant , mais toute la solidité possible : elle devoit être reçue ici , & nous vous la donnons. Que les demoiselles que je vous prête , ne voyent point d'hommes , ni au dedans , ni au dehors , afin qu'elles ne nous rapportent rien de

mauvais : rendez-nous-les aussi pures que vous les recevez.

Choisissez parmi vos Bourgeois de Gisors quelqu'homme de confiance. Les personnes de condition sont ordinairement moins utiles.

Je suis bien édifiée de l'emploi de votre tems: je ne crois pas que vous en deviez faire davantage : vous vous devez au gouvernement de votre maison.

Rendez vos récréations gayer & libres : on y viendra , c'est un grand bien qui détruit les amitiés particulières & contribue à l'union générale. J'embrasse nos filles & les vôtres.

L E T T R E V I I .

1705.

5 Novembre.

VOICI la réponse que M. le Cardinal m'a faite pour vous.

„ Pour la question de ses jeûnes , je
„ crois qu'elle doit supporter l'usage relâché
„ de ses Religieuses dont l'âge & l'ancienne
„ habitude demandent cette tolérance : mais
„ pour elle , elle doit suivre la pratique
„ qu'elle a vue & suivie dans l'Abbaye
„ d'Argensolles où elle a pris la réforme ,
„ & l'établir pour les filles qu'elle recevra :

„ le tout cependant selon leur force & leur
„ santé : car les Supérieurs dans cet Ordre
„ ont grand pouvoir sur les jeûnes de règle. „

J'ai un peu d'opposition à un Confesseur religieux , parce que je crois que les bons n'aiment pas à sortir de leurs cellules , & que les autres sont fort dangereux : deux Confesseurs dans votre maison partageront peut-être votre Communauté , ou seront jaloux l'un de l'autre.

Je ne sçai pourquoi vous êtes si frappée de ces communions avant la Messe , car il me semble que Dieu pardonne aisément ce qui n'est pas volontaire , & que cet inconvénient cessera quand vos filles deviendront plus courageuses. Servez-vous de gens que vous puissiez ôter quand il vous plaira , & suivez en tout les coutumes de votre Ordre.

N'est-ce pas aller bien vite que de donner le voile au bout de deux mois ? & mettez-vous de la politique dans leur réception ? Ne recevrez-vous pas la niece de vos Religieuses si c'est un bon sujet , & ne la renverrez-vous pas si elle n'est pas bonne ? Allons droit , ma chere fille , en tout & par tout , mais encore plus dans les grandes choses.

Vous ne sçauriez mieux faire que d'envoyer votre intrigante aux Clairats , & prendre en sa place une fille sage & édifiante. Il

m'est revenu bien des choses suspectes de

.....

Je voudrois bien que vous eussiez une bonne Organiste , mais j'aimerois mieux que vous n'eussiez point d'orgue , que d'avoir un mauvais sujet dans votre maison : je ne connois point Me. des Clairets : ainsi je ne sçaurois lui écrire , mais j'en ai tant ouï dire de bien , que je crois qu'un commerce avec elle peut vous être avantageux.

Mandez-moi , je vous en prie , comment vos Pensionnaires sont couchées.

J'ai mis entre les mains de Me. de Fontaine 1500. liv. que je vous ai promises , & 170. liv de plus , parce que le Roi donna quarante louis , au lieu de quatre cent francs.

Vous devez être bien contente des moindres progrès que vous verrez : c'est beaucoup que vos filles ne s'opposent point au bien que vous voulez. Est-il vrai qu'il y en a qui vous ont été porter de l'argent après une conférence ? Je suis bien fâchée que vous soyez voisine de Me. le Prince : vous aurez de la peine à éviter les affaires avec ses gens.

Vous voyez avec quelle régularité je vous répons , parce que je vous aime , & que je crois qu'il y a du bien à faire. J'embrasse nos cheres filles.

LETTRE VIII.

22 Novembre. 1705.

JE suis fort aisée à allarmer sur la droiture des Religieuses : elles sont quelquefois sujettes à ne la pas connoître. Le Roi me conta , il y a deux jours , qu'il payoit la pension de trois filles dans un couvent : il en est mort une , il y a cinq ans : & ces bonnes filles reçoivent la pension des trois : vous ne doutez pas qu'elles ne communient trois fois la semaine : voilà , ma chere fille , ce qui me donne tant d'envie de travailler à l'examen que vous sçavez.

Malheur à vos Religieuses quand la chair & le sang leur fera recevoir de mauvais sujets ! Je suis ravie que la Novice que vous venez de recevoir , soit bonne. J'ai été édifiée de ce qu'elle n'a point voulu être parée en prenant l'habit : ce n'est pas que je désapprouve qu'on en use autrement en plusieurs couvens : ce sont des coutumes qui ont leurs raisons , & qui ne blessent point les loix de la Morale , comme le vol de nos saintes Religieuses.

Dieu veuille que vous ne vous repentiez point d'avoir été si vite pour nos filles de St.

Cyr , reçues après deux mois de noviciat ! Je suis ravie que vous les aimiez : mais cachez cette prédilection injurieuse pour les autres.

Je ne prétends pas vous avoir fait un présent en Mlle. d'Aumale : je vous l'ai prêtée , & je prétends bien la reprendre.

Pourquoi ne me mandez-vous pas positivement : j'ai reçu les 1670 liv. ou je ne les ai pas reçues ? êtes-vous normande ? ne sçavez-vous point dire , oui & non ? Pour moi , je suis précise , & veux sçavoir mon compte.

Vous ne pouvés jamais vous donner toute entiere au gouvernement spirituel : il faudra toujours que vous vous mêliés du temporel. J'approuve tout-à-fait l'ordre que vous avez établi : les abbesses n'ont pas accoutumé d'en user ainsi : elles regardent le bien de la maison comme leur propre bien : elles en disposent absolument sans en rendre compte à personne : il n'y a dans cette conduite ni pauvreté , ni obéissance.

Avez-vous aussi la folie du chant , & ferez-vous de ces religieuses qui ont la poitrine blessée du chant d'obligation , & qui sont très-fortes pour chanter tout ce qui leur plaît ? Vous m'allez trouver fort inhumaine : j'avoue que je fais grand cas de celles qui remplissent leurs devoirs & qui ne cherchent rien de plus.

LETTRE IX.

28 Novembre. 1705.

J'AI à répondre à deux de vos lettres , l'une du 23 , l'autre du 24 : vous aurez des miennes , tant qu'elles pourront vous être utiles. Je me borne à celle-là : & je vous conseille de m'imiter. Je suis persuadée que le silence des religieuses regarde les lettres comme la conversation : vous me trouverez peut-être un peu sévère : mais tant que je serai en commerce avec vous , ma chere abbessé , je vous dirai la vérité.

Je souhaite que les parens de vos pensionnaires consentent à l'habit uniforme que vous voulez leur donner. Elles seront toujours assez bien vêtues , si elles sont chaudement en hiver , fraîchement en été , & toujours des corps bien faits. J'ai envoié votre lettre au P. de la Chaise : je souhaite qu'il donne quelque chose à la petite de Levi , afin que tout ne tombe pas sur le Roi. Il me paroît que malgré vos affaires vous vous divertissez un peu : & vous faites fort bien. Ce n'est pas à moi à inspirer la pitié : mais c'est encore moins à vous à vous impatienter du peu de progrès que vous voiez dans vos

filles : n'êtes-vous pas trop heureuse , en attendant mieux , qu'elles vous laissent faire , & qu'elles ne prennent pas en aversion les demoiselles de St. Cyr ? Priez beaucoup pour elles : donnez-leur un bon exemple : traitez les avec douceur , & attendez tout le reste de Dieu. Si je puis obtenir une loterie pour vous , je n'y manquerai pas.

Croïez que vous êtes bien avec moi quand je vous appelle opiniâtre , & que je n'injurie que les personnes que j'aime. Je ne vois rien à répondre à la lettre du 24. si ce n'est que l'ortographe va mieux , mais pas si bien que vous pensez.

Il ne faut pas que vous fassiez un grand fonds sur les secours de St. Cyr , parce qu'ils roulent sur ma vie , & qu'on ne vous peut donner les filles qu'à l'approche de vingt ans : encore est-ce une licence que les dames de St. Louis n'auront point après ma mort. Adieu , Madame , adieu , mes cheres filles.



LETTRE X.

6 Décembre. 1705.

J'AI à répondre à votre lettre du 2. Je crois M. l'abbé de Vassé bien intentionné : mais tout ce qu'il pense se réduit à me faire agir : & je sçais mieux que lui ce qui me convient.

Pour répondre à la question que vous me faites , il faudroit sçavoir quelle est la faute & le caractère de la personne que vous voulez reprendre : la maxime de St. Cyr est de commencer toujours par la douceur.

Je vous envoie trois petites pensionnaires : l'une est un enfant dont j'ignore la naissance * : les deux autres sont demoiselles : c'est en attendant qu'elles entrent à St. Cyr.

Soiez ponctuelle , je vous prie , nette , & précise en affaires : adressez vous directement à moi. J'ai été deux mois à vous demander une adresse pour vous écrire : il y en a un que j'attends les noms des petites

* C'étoit un enfant de 5 ans , qu'elle trouva seul sur son chemin , ayant seulement un billet qui marquoit son âge & son baptême. Me. de Maintenon s'en chargea : on lui fesoit souvent de pareils présens.

demoiselles que vous avez prises. J'aime l'ordre : tous ces détails doivent être écrits sur un livre. Je ne brûle vos lettres qu'après y avoir répondu : & je ne passe pas un article. Ne vous amusez point à me faire des complimens: tems perdu : tâchons de rétablir votre maison: j'espère vous donner un petit secours à la fin de janvier, ou au commencement de février.

L E T T R E X I.

1705.

14 Décembre.

V O U S avez raison d'être embarrassée ; Madame , & il est difficile d'établir la régularité d'une maison sans avoir des personnes de confiance. En général , il ne faut pas en mettre de jeunes à la porte , parce qu'elles sont plus exposées : mais vous n'avez pas à choisir. Nos filles ne sont pas infideles : mais elles peuvent aisément se gâter.

Je viens d'écrire à M. l'abbé Brunet avec tout l'empressement dont je suis capable : vous êtes servie avec une ponctualité qui m'étonne moi-même ! car je trouve toujours du tems pour vous. Il me paroît que Dieu vous protege particulièrement : je lui demande pour vous que vous préféreriez toujours le spirituel au temporel. Je vous dis ce que je

pense , mais je ne prétends pas vous gêner ni sur vos chants , ni en autre chose. Votre maitresse des novices écrit de très-bon sens : lui ai-je répondu de même ? accoutumés la à vous mêler de son noviciat en la soutenant. On dit que vous veillés pour avoir plus de tems : je vous conjure , ma chere fille , de vous contenter de bien remplir vos journées. M. le Cardinal de Noailles a toujours la goutte. Le duc de Noailles s'en va en Roussillon pour servir en Espagne : priez pour eux.

LETTRE XII.

20 Décembre. 1705.

C E n'est pas à ce que vous m'écrivez que je veux répondre aujourd'hui , mais à tout ce qui me revient de vous , je vous conjure , ma chere fille de profiter de mon expérience , & de ne vous laisser pas aller à tous les goûts de St. Cyr. On y a eu long-tems celui des manuscrits : & ils nous ont fait tant de mal que nous avons été contraints de les proscrire. J'ai dit qu'il ne falloit pas vous envoïer les *méditations* que vous demandez : toutes ces écritures-là ne sont qu'une grande perte de tems : il y a tant de si bons livres , & il vous en faut si peu. Le

nouveau Testament , l'Imitation , Grenade , Rodriguez , St. François de Salles , le Livre de votre ordre , en voilà plus qu'il ne faut pour vous sanctifier. Le long tems que vous êtes à l'Eglise , joint aux charges de votre maison , ne vous laisse gueres de loisir : & ce n'est pas un malheur : la lecture fait plus de mal que de bien aux filles. Celles qui sont simples se contentent des livres que j'ai marqués : & encore y en a-t-il qui en sçavent faire un mauvais usage. Les autres sont les beaux esprits & excitent une curiosité insatiable : nous avons éprouvé tous ces inconvéniens : & encore une fois , je voudrois bien que vous profitassiez de nos fautes.

N'êtes-vous point un peu indiscrete de vouloir garder Mlle. d'Aumale parce qu'elle vous est bonne , sans penser qu'elle nous l'est aussi ? prenez donc votre résolution , ma chere abbessé , de me la renvoyer vers les jours gras.

Je vous conjure , ma chere fille , de marquer moins de gout pour St. Cyr : j'ai peur que vos anciennes ne vous haïssent : marqués leur de l'amitié : pour moi , j'en ai beaucoup pour elles : je meurs d'envie de vous aider à rétablir leur maison , & à assurer leur repos & leur salut.

LETTRE XIII.

31 Décembre.

CE fera M. l'abbé Brunet qui vous rendra ma lettre : vous ne pouvez , Madame , prendre trop de confiance en lui : c'est un véritable saint qui ne cherche que le salut des ames , & qui va vous trouver , rempli de zèle pour vous & pour votre communauté. S'il comptoit les recommandations , je vous dirois qu'il a celle de M. le Cardinal & la mienne qui seroient des meilleures auprès de lui. Je ne sçai si vos filles goûteront sa simplicité. Je suis sûre que celles de St. Cyr seroient ravies de le voir & de l'entendre : car , graces à Dieu , on n'est plus bel-esprit à St. Cyr : & l'on y a aquis le bon gout de la simplicité & de la solidité.

Il est très-aisé de comprendre qu'on peut vous aimer : mais nos filles auroient grand tort , comme vous dites , de se faire religieuse pour l'amour de vous : Dieu seul mérite ce sacrifice. Dieu seul peut en dédomager.

Mettez dans votre lettre à M. le Prince que vous auriez pu lui faire parler par M. le Cardinal de Noailles ou par Me. de Maintenon , mais que vous voulez tenir tout de sa

seule bonté. Si j'ai quelque pouvoir sur vous , vous ne veillerez plus. Je serai charmée de vous trouver demain ici à la tête de mes cheres filles , qui me sont doublement cheres par la bonne conduite qu'elles ont auprès de vous.

L E T T R E X I V.

1706.

6. Janvier.

VOUS voulez que je prêche vos filles , je vous obéis simplement : mais je vous prie , que mes lettres ne soient point vuës : on se mocqueroit de moi. Je suis très content de la visite que vous m'avez faite le premier jour de cette année. S'il y avoit quelque chose qui déplut dans la lettre que j'écris à la communauté , il n'y a qu'à la bruler : j'en écrirai une autre.

A U X D A M E S D E L' A B B A Y E.

VOTRE amitié, Mesdames, me fait un sensible plaisir & m'autorise à vous parler avec autant de liberté que je parle à St. Cyr : il me semble qu'étant la mere de votre abbesse , je suis en droit de vous traiter comme mes filles. J'espere que vous benirez Dieu de vous l'avoir envoyée , & que secourüe par vos avis & par votre zèle votre maison

maison sera l'exemple & l'édification des autres. Je sçais que la regularité ne peut se soutenir quand le temporel manque , & qu'il faut que vous receviez vos pressants besoins de vos parens , quand votre communauté ne vous les donne pas : terrible compte pour celles qui ont ruiné la maison & dissipé les dots des religieuses : elles ont à répondre de tous les maux qui ont suivi ce manque de conduite. Je vous aiderai à vous remettre dans la regle , dont le besoin vous a peut-être forcées de sortir. Je prie Dieu de vous donner son esprit & de vous éloigner de celui qui regne en quelques Abbayes , du gout du monde qu'elles croient heureux , parcequ'elles ne le connoissent pas , de l'envie d'être visitées dont ce même monde se moque , car tout corrompu qu'il est , il est sévère , du desir de s'accroître & de s'enrichir entièrement opposé au vœu de pauvreté , de la vanité qui se glorifie de sa naissance & des biens des parens , de la curiosité qui fait qu'on voudroit tout connoître & tout sçavoir pour briller au parloir qu'on devroit haïr comme la cause de tous les desordres des couvens , du plaisir de recevoir & de faire des présens , commerce défendu à celles qui sont mortes au monde , si leur sacrifice n'est pas une vaine cérémonie. Voilà ce que je demande pour vous , Mesdames , dans l'espe-

rance que vous demanderez pour moi ce que vous croiez qui m'est nécessaire. Je demande encore que vous soiez de dignes filles de vos saints instituteurs , que vous soiez la consolation & la joie de votre abbessé , que vous lui aidiez à rétablir votre maison , que vous ne soiez toutes qu'un cœur & qu'une ame , que vous trouviés vos plaisirs parmi vous , que vos récréations soient communes , innocentes , simples , que vous haissiés le monde autant que Notre Seigneur le hait , que vous n'estimiez que la piété , que vous me croiés autant &c.

L E T T R E X V.

15 janvier.

JE reçus hier , Madame . votre lettre du 13. elle contient bien des choses dont je ne suis point contente. Il y a deux pages de louanges , & il n'en falloit pas un mot. Vous montrez les lettres que j'écris à votre communauté. Je fais simplement ce que vous désirez de moi pour vous aider , & vous renvoyez ma lettre à M. le Cardinal : & vous souffrez qu'elle coure dans vos convents. Je ne suis pas fachée que vous ignoriez assez le monde pour sçavoir que vous me donnez un grand ridicule : mais je le suis fort de ce que vous ne gardez pas pour vous seule ce que je fais pour vous seule.

Je crois qu'une communauté peut mettre à une loterie , mais qu'une religieuse ne le peut pas. J'y ai mis pour vous : consultez M. l'abbé Brunet. Je ne sçaurois encore écrire de ma main : mais vous ne vous plaindrez pas de mon Secrétaire. *

LETTRE XVI.

5 Février

1706.

IL est vrai , Madame , que j'ai été tout à fait fâchée contre vous : je vous redemandois Mlle. d'Aumale d'une manière si pressante , elle m'étoit si nécessaire alors , que je croiois que vous me deviez cette complaisance. Elle m'assure que vous n'avez pas hésité , dès la première lettre : mais , en vérité , elle ne me paroît gueres croïable sur votre chapitre. Vous aurez vu que je vous ai soupçonnée d'avoir feint de n'avoir pas reçu mes lettres. Je serois très-blessée que vous eussiez ces détours : je ne vous laisserai rien passer

* Cette Lettre est écrite de la main de Me. la Duchesse de Bourgogne , qui pour former son stile se prétoit volontiers à cet exercice. Un jour Me. de Maintenon ayant préféré Mlle. d'Aumale, la Princesse lui dit : „ Adélaïde de Savoye n'est-elle pas assez bonne Demoiselle pour vous servir. „

sans vous le dire : car l'ouvrage de votre perfection est si avancé que je voudrois aider à l'achever. Tout ce que Mlle. d'Aumale me raconte de vos religieuses me les fait aimer tendrement. On n'est pas mauvais quand on prend le bien si facilement. Vous seriez bien ingrate, Madame, si vous ne remerciez Dieu de ce qu'il fait pour vous ! il y a bien des maisons où l'on n'en auroit pas tant fait en dix ans. Je crois que vous devez vous délivrer du seul mauvais esprit que vous ayez. Ce que Mlle. d'Aumale m'a dit de l'attachement des filles de St. Cyr pour vous est ce que j'ai appréhendé, quand je les ai vues aller si vite : elles seront bien malheureuses si elles se font religieuses pour vous : vous pouvez leur manquer en bien des façons : n'oubliez rien, pour les élever à Dieu, le seul qui ne nous manque jamais.

L E T T R E X V I I .

1706.

23 Février.

C'EST la folie de tout ce qui a été élevé à St. Cyr, d'aimer mon écriture : il faut pourtant s'accoutumer à s'en passer ; & il me semble que mon secretaire vous est assez agréable pour que vous soiez contente

de ce que je vous dirai par lui : j'ai beaucoup de peine à écrire : je ne désespere pourtant pas de le pouvoir faire encore quelques fois. Je vous ai soupçonnée de finesse : je suis bien aise de m'être trompée. Quoique vous ne soiez pas bien vieille , je vous crois assez versée dans la spiritualité pour sçavoir que ce n'est pas le gout qu'on trouve dans la dévotion , qui en fait la solidité. Tant que vous ferez ce que vous devez , vous serez assurément fort agréable à Dieu : & vous le sçavez mieux que moi. Vous aurez souvent à consoler des filles là-dessus. Nous serions tous bien malheureux , si notre salut dépendoit d'une ferveur sensible qui ne dépend pas de nous.

M. de Chamillard vient de me mander que je toucherois lundi les sept mille francs que je lui ai demandés pour vous. Entre les mains de qui voulez-vous que je les mette ? Emploiez cette somme bien utilement : vous n'en toucherez gueres de plus grande , selon les apparences. Ne vous mettez point en tête de faire des affaires : elles sont très-difficiles , & la plupart injustes : je le connois si bien , que je n'ai pas pensé autre chose qu'à demander cette somme tout franchement à M. de Chamillard , ce que je n'ai jamais fait depuis que je suis à la cour : mais j'ai cru faire un bien en vous aidant à rétablir votre mai-

son. Tout ce que je vous dis là n'est pas pour m'attirer des remerciemens , mais pour vous faire voir que les secours sont difficiles , & que c'est le dernier de cette force - là que je vous donnerai. Je me contenterai de prier bien régulièrement les pensions de toutes mes filles , dont le nombre va bien augmenter , si Mlle. d'Aumale continue : car elle ne songe qu'à en débaucher à St. Cyr.

Quand je vous ai parlé sur les récréations , j'ai cru que vos filles les fesoient en commun : il ne faut pas les y forcer : mais comptez que c'est un très-grand bien & une grande régularité. Si j'ai fait du bien à St. Cyr , c'est par l'assiduité que j'ai eu à leurs récréations : c'est-là qu'on se fait aimer par la complaisance : c'est-là qu'on les connoît & qu'on les réjouit : c'est-là qu'on jette , en passant , des maximes qui font plus d'impression que ce qu'on dit dans des exhortations préparées : c'est-là ce qui lie la supérieure avec ses filles : c'est-là ce qui met l'union dans une maison : c'est ce qui en ôte les partialités , les entretiens particuliers , les dangereux épanchemens de cœur , & les murmures plus dangereux encore. Quand les filles se sont débandés la tête deux heures par jour , elles ne sont pas pressées de chercher d'autres délassemens. Et combien une supérieure n'y pratique-t-elle pas de vertus par les travers d'esprit qu'elle trouve & qu'elle supporte ?

LETTRE XVIII.

4 Mars. 1706.

VOUS me trouverez encore plus opiniâtre sur les grandes pensionnaires : il vaudroit mieux que la moitié de votre maison fut vuide , que d'avoir des sujets dangereux : & les grandes filles sont si fort sur ce pié-là , que les Evêques sont contraints de les défendre dans tous les couvens : j'excepte de cette regle les personnes qui par leur âge voudroient faire une véritable retraite & une entière séparation du monde : mais pour celles qui s'ajustent , qui vont au parloir , qui s'ennuient , qui reçoivent vos religieuses dans leurs chambres , nul intérêt ne doit vous les faire souffrir.

Si pour péier vos dettes , vous vendez les contrats de vos filles , vous faites une injustice & une imprudence : une injustice , en les mettant en péril de manquer de tout , & de retourner chez leurs parens , si votre maison acheve de se ruiner : une imprudence , en ne vous faisant pas de leurs dots un revenu qui est le véritable bien des particuliers & du général de la communauté. Je sçai que les couvens ne s'en font point un scrupule , &

que la plaisanterie est de dire qu'ils mangent tous les ans une ou deux filles : mais au jour du jugement , on ne plaisante point : & voilà de ces péchés que je voulois mettre dans l'examen que je projettois. Ne nous contentons pas d'avoir de la droiture dans nos discours , ma chere fille : ayons-en dans toute notre conduite , & ne nous laissons pas emporter au torrent de la coutume , qui n'excusera personne devant Dieu.

Je ne suis pas plus capable de juger des attraits que des vocations. Mais je crois qu'il ne faut rien forcer , ni précipiter. Vous travaillez trop , vous ne dormez pas assez : M. Fagon n'a pas de remede contre une telle conduite. Est-il possible que vous soyez encore assez enfant pour vouloir de mon écriture , au préjudice de ma santé ? cela est bon pour une demoiselle de St. Cyr : mais une vénérable Abbessé ! Il faut pourtant en venir à cette écriture si chérie , pour vous dire que je vous aime tendrement. Voilà une lettre pour

M A D E M O I S E L L E D E C H A M P L E B O N *.

Puisque Dieu vous a rendu la santé à Gomer-Fontaines , & en même tems donné

* Muzard de Champlebon , née en 1686.

l'envie d'y demeurer , apparemment , ma chere fille , c'est-là qu'il vous veut. Pensez-y bien encore avant de vous y engager : & si votre vocation continue , faites votre sacrifice : mais faites-le tout entier , je vous en conjure : que ce ne soit pas une simple cérémonie , comme font beaucoup de religieuses : mourez au monde : ne le reprenez pas au parloir après l'avoir renoncé à la grille : laissez-le , comme l'ennemi de Notre Seigneur : il est déjà condamné à cause de ses scandales : méprisez ses vanités , ses maximes : & tâchez en tout de juger par rapport à l'Evangile. Les religieuses sont sujettes à croire le monde aimable : elles en adorent la pompe , la magnificence , les parures : & ce monde même , scandalisé du peu de piété qu'elles montrent , est tout étonné de plaire tant encore.

LETTRE XIX.

25 Mai. 1706.

MADAME de Barneval , mere des deux petites Irlandoises que je vous ai envoyées , voudroit bien se retirer avec elles auprès de vous. C'est une femme de qualité par elle-même & par son mari : elle

aime fort les couvens, & y a toujours été quand son mari alloit à l'armée. Aujourd'hui elle refuse tous les autres partis qu'on lui propose : elle est encore jeune, bien faite, fort estimée à la cour d'Angleterre : la misere lui est toute nouvelle : d'un état fort commode, elle passe subitement à la plus grande indigence : elle ne peut donner que 400 liv. de pension * pour elle & pour une femme de chambre dont elle ne sçauroit encore se passer. Voyez, Madame, ce que vous voulez faire là-dessus : & croiez que je serai aussi contente d'un refus que d'un consentement : mais si vous la recevez, marquez bien toutes les conditions du marché : après tout, ce ne seroit pas un lien indissoluble.

Allez droit, ma chere Abbessé : n'aiez pas tort : après cela souffrez en paix le mal qu'on dira de vous : la vérité n'est pas long-tems étouffée.

Vous ne serez point grondée de me parler en faveur de M. de Beaulieu : mais je ne puis rien pour lui : je me suis fait une loi de ne point demander de bénéfices : & si je demandois celui-ci, je ne l'obtiendrois pas : c'est à votre saint Cardinal à en solliciter pour lui, ou à lui en donner : chacun son rôle.

* C'étoit Me. de Maintenon qui payoit cette pension.

Les vers , qu'on a faits contre vous , Madame , sont à votre louange : heureux ceux qui souffrent pour la justice !

Je suis très-fâchée du désordre qui est chez vous ; mais je n'en suis point surprise : il n'y a qu'une extrême régularité qui puisse les prévenir & les terminer , & c'est à quoi vous devez vous occuper toute votre vie. Ne croyez pas légèrement tout ce qu'on vous dit , & examinez bien les rapports avant d'y ajouter foy ; mais quand vous sçavez les choses certainement , il faut encore une fois ôter toutes les occasions. Si vous êtes ferme là-dessus , si vous priez pour vos filles , si elles ne voyent en vous que douceur & que patience , elles seroient bien opiniâtres si elles ne revenoient ; mais Dieu seul en fait les momens.

Je me suis presque toujours mal trouvée d'avoir reçu des personnes de la main des Saints. Je ne doute point de la pauvreté de Mlle. de c'est à nous à vêtir la mendicité.

Il n'est point mal à propos qu'une Supérieure soit un peu soupçonneuse , pourvu qu'elle sente qu'elle l'est , & que les autres ne s'en apperçoivent jamais. Vous ne pouvez trop veiller sur votre Communauté ; mais j'ai toujours vu que la manière la plus utile d'y établir & d'y maintenir la régularité , est

une entière séparation des hommes quels qu'ils puissent être ; les Gens de robe , les Ecclésiastiques , les Domestiques , les Payfans , les Jeunes , les Vieux , les Bien-faits , les Difformes , les Maîtres , les Disciples , tout peut être dangereux , & vous ne sçauriez user de trop de précautions. Soyez très-ferme à vous opposer aux entrées , rendez les parloirs les plus désagréables que vous pourrez , voyez toutes les lettres qui entrent & qui sortent. Vous avez raison de croire qu'il y a un peu d'amour-propre à vouloir voir votre ouvrage parfait ; il ne le fera jamais , soyez-en bien persuadée , & que Dieu ne demande que votre travail & votre application. Je vous plains bien de perdre Mlle. d'Aumale. Vous me demandez une fille de son caractère & de son esprit ; si vous en connoissez une , je vous prie de me l'envoyer à tout prix , j'en ferai une Dame de St. Louis assez bonne.

L E T T R E X X.

23 *Novembre.*

1706.

JE ne puis approuver qu'on méprise les Bourgeois quand il y a de la vertu ; nous ne nous conduisons pas ici selon ces maximes-là , & nous nous en trouvons fort bien.

Travaillez , ma chere fille , à mettre chez vous le bon esprit , l'esprit de Dieu , l'esprit de désintéressement , l'esprit droit , l'esprit solide , l'esprit d'obéissance , l'esprit de pénitence , l'esprit de solitude. Que les couvens qui n'ont pas cet esprit , sont à plaindre de ce que l'Evangile y est si peu connu ! On y aime le monde , on l'admire , on le croit heureux ; on en convoite les richesses , on y estime la grandeur , on y méprise les pauvres. Convient-il à des Religieuses d'être honteuses quand leurs parens sont mal vêtus , de rire de la gloire quand ils viennent les voir dans des parures , d'être affamées d'entendre parler des modes , d'être extasiées si l'on leur raconte quelque chose des Princes , & de ne jamais parler de Dieu aux Séculariers qui entrent chez elles , ou qui les viennent voir ? Le personnage d'Abbesse ne fourniroit pas moins de sujet de déplorer leur ignorance ; mais , graces à Dieu , vous connoissez vos obligations. Si vous voulez me promettre de lire St. François de Sales , de ne pas vous dégouter de son vieux langage , & de prendre son esprit , je vous enverrai ses ouvrages.

Mlle. de N est-elle mortifiée de la pauvreté de sa famille , ou pour mieux dire , en est-elle humiliée ? Les Demoiselles de St. Cyr ne font-elles pas preuves de pauvreté comme de noblesse ? Et est-il possible

que des filles qui ont le courage de se sacrifier par des vœux de Religion , n'ayent pas celui de s'avouer pauvres devant tout le monde ?

Dites bien doucement à vos riches Bourgeoises , que si les choses étoient dans l'ordre , elles seroient femmes de chambre de ces pauvres Demoiselles ; mais dites fortement à vos Demoiselles qu'elles doivent baiser avec joie les pieds de ces Bourgeoises , & que tout est égal devant Dieu.

Vous avez grand tort , ma chere fille , de laisser entrer si librement des Séculariers dans votre maison ; c'est un des plus grands maux ; je ne finirois pas si j'entrois en matiere. St. Cyr n'est régulier que par le soin que j'ai pris de ne laisser aucun commerce aux Dames de St. Louis ; elles n'ont jamais parlé à aucune Dame de la Cour , & quand j'y en reçois quelqu'une , je ne la quitte pas. Les Demoiselles de St. Cyr sont émancipées par lettres patentes du Roi , pour disposer de leur dot , & il n'est nullement nécessaire que les parens ratifient : on le consulta encore , il y a peu de jours , à M. Voisin *.

Quant aux précautions pour le salut des ames , je crois qu'on les sauve en leur ôtant les occasions de se damner ; c'est-là où il faut

* Directeur temporel de la maison de St. Louis.

couper dans le vif ; point de condescendance quand on peut éviter le péché. Il n'est pas étonnant que ces pauvres Créatures prévenues sentent de grandes peines de ce qu'on fait pour leur bien ; mais c'est ce qu'il faut adoucir par une charité qui les persuade qu'on les aime véritablement , & que dans tout ce qui ne sera pas péché , on aura pour elles toutes sortes de complaisances.

Le Roi a sçu la part que vous avez prise aux affaires d'Argensolles : tout lui revient ; mais je vous assure que vous n'en êtes pas plus mal avec lui.

Il faut regarder si ces fautes que vous craignez , sont de conséquence ; j'aimerois mieux qu'une charge fut un peu plus mal faite , que de fâcher mes anciennes Religieuses ; mais j'aimerois mieux les fâcher que de les exposer à des fautes qui seroient contre la régularité que vous voulez établir.

Quand une fille cherche à plaire aux hommes , on ne peut trop lui ôter l'occasion de les voir ; il n'y a que la séparation entière qui puisse être un remède à cette maladie ; du reste il ne faut être dure à pas une , ni jamais les rebuter ; il faut leur parler très-souvent en particulier , leur dire franchement ce que vous croyez de mal en elles , commencer par le plus pressé , ne leur pas dire tout à la fois , ne paroître point étonnée de leurs fau-

res , leur témoigner de l'amitié , les persuader que vous répondez à Dieu de leur ame , que vous avez de la peine à leur en faire , que vous voulez les aider à se sauver , & leur faire cent caresses qui leur disent que si vous les gênez en quelque chose , ce n'est que par amitié : ce n'est point l'autorité qui touche le cœur , & la douceur d'une amie n'est point incompatible avec la fermeté d'une Abbesse.

Votre Communauté ne sçait ce qu'elle dit quand elle veut que vous vous amusiez à écouter les propositions de Mr. le Prince de Conti. Ces gens-là veulent faire leur fortune par moi, & comme je ne le veux point, je ne veux point aussi leur donner des espérances , il y auroit de la mauvaise foy. Ce n'est point aux couvens à faire des affaires , mais à gémir de celles qui se font dans le monde.

Je ne suis point surprise de vous voir si contente de Mad. de Barneval , je n'ai gueres connu de femme plus aimable &c.

Adieu , Madame , je vous dirai toujours ce que je pense , car je désire ardemment que vous fassiez une maison édifiante , & que vous soyez le modele des Abbesses.



LETTRE XXI.

3 janvier. 1707.

JE ne doute point de la sincérité de vos vœux, ma chere Abbessé, & vous me devez la même justice : songeons l'une & l'autre à nous sanctifier, vous pour édifier le monde & les couvens, moi pour paroître devant Dieu quand il lui plaira.

Les filles de la Visitation qui ont établi ici l'esprit religieux & la confiance dans la supérieure nous ont appris ces entretiens particuliers dont on se trouve très-bien. Je sçai que ce n'est pas la coutume dans la plupart des maisons religieuses, où on regarde même cette reddition de compte des filles de Ste. Marie comme excessivement gênante. Ce n'est point de ces sortes d'entretiens par méthode dont j'ai voulu vous parler, quand je vous ai conseillé de voir vos filles en particulier. Je n'y voudrois aucune contrainte, mais je me contenterois de ce qu'elles voudroient me dire. Vous ne les conduirez à Dieu que par la confiance qu'elles auront en vous. Vous n'établirez la régularité chez vous que par l'amitié que vous aurez pour elles : comment

tout cela se fera-t'il sans les connoître ? comment les connoîtrez-vous , si vous ne les voyez jamais seules ? Comment vous aimeront-elles , si vous ne les persuadez que vous les aimez ? comment les en persuaderez-vous , si vous ne consolez l'affligée , si vous n'entrez dans les maux de la malade , si vous n'instruisez la scrupuleuse , si vous ne réjouissez la mélancolique ? Tout cela vous paroitra difficile : & vous avez raison : mais c'est là le seul gouvernement solide : tout le reste n'est qu'un arrangement extérieur. Je conviens avec vous que c'est une pratique très-pénible : il faut dire beaucoup de paroles qui paroissent inutiles : il faut essuier les travers des esprits , leur grossièreté , leur artifice , & traiter tout cela avec douceur.

Vous ne pouvez souffrir, dites-vous, qu'on manque de sincérité : c'est pourtant le défaut attaché aux couvens : dans tous les états , il faut être capable de tout souffrir , ou ne se pas mêler de gouverner. Cette sainte cour que je vous propose est bien différente de celle que plusieurs Abbesses veulent recevoir de leurs filles : elles auront aussi un sort très-différent : ce dessein de s'insinuer dans leur cœur pour les porter à Dieu sera récompensé , quand même il n'aura pas eu de succès.

Votre maison ne sera jamais bien gouvernée , que vous ne la conduisiez vous-même :

Il faut que votre confesseur vous renvoie toutes vos filles , excepté sur leurs péchés, & qu'il ne se mêle de rien ni directement ni indirectement de ce qui se passe dans la maison.

Je vous trouve trop soumise à mes conseils : j'aimerois mieux que vous me dissipiez vos raisons , & même que vous disputassiez un peu : je ne veux point vous tyranniser.

Si votre Confesseur a le courage de me regarder en face , j'espère qu'il s'accoutumera à moi. Vous dites que vous avez parlé à la Religieuse en question , & que vous lui parlerez encore une fois : vous seriez bien-heureuse, si vous pouviez la gagner en lui parlant vingt fois : armez-vous de patience , si vous voulez faire l'œuvre de Dieu. Je vous embrasse de tout mon cœur , vous & nos chères filles.

LETTRE XXII.

14 Janvier. 1707.

JE suis charmée , Madame , que vous ayez goûté la joie de la naissance de M. le Duc de Bretagne ; mais la mienne a été troublée par la mort de deux proches parens , & ensuite par celle de Me. de Montgon , fille de Me. d'Heudicourt , que j'aimois fort &

qui avoit été presque élevée par moi. Les couches de Me. la Duchesse de Bourgogne , la douleur de mon amie , la mienne , tout cela joint aux incommodités que j'ai souvent ne m'a gueres laissé de tems ; c'est ce qui m'a empêchée d'écrire à nos filles. On laisse ses enfans pour s'occuper des étrangers , quoiqu'on les aime tendrement , d'ailleurs je n'écris plus que pour des choses nécessaires ou utiles.

La pitié n'est qu'une hypocrisie , quand elle n'est pas intérieure ; je crois que le véritable intérieur est l'occupation de Dieu , la pureté d'intention dans tout ce que nous faisons , & de marcher dans sa présence ; mais ma chere Abbessé , ne rendez point nos filles des discoureuses spirituelles , rien n'est plus dangereux & plus inutile. Qu'elles ne lisent gueres : qu'elles parlent peu sur les matieres relevées , qu'elles gardent leurs régles , qu'elles s'éloignent du monde , qu'elles travaillent de leurs mains , voilà le moyen d'avoir une Communauté régulière.

J'écrirai le plutôt que je pourrai à M. de Courson ; je crains que M. d'Arnouville ne soit pas effectif.

N'écoutez nulle proposition sans rentrer en vous-même , avant que d'y répondre , & dites : ce qu'on me propose est-il bon pour la régularité de ma Communauté ? Si votre

conscience vous répond, non ; refusez qui que ce puisse être. Oui , Madame , vous devriez me refuser si je voulois vous donner quelque personne qui n'y fût pas édifiante : votre premiere obligation est le bien spirituel de votre maison.

Cette digression n'est point par rapport à la Religieuse que vous prenez , puisque vous en êtes édifiée , mais une instruction que je donne à ma fille l'Abbesse , puisqu'elle m'en demande souvent.

LETTRE XXIII.

A St. Cyr , 11 Février. 1707.

JE fors d'un assez long entretien avec votre saint Confesseur dont je suis très-contente ; il n'a point été embarrassé avec moi , ni moi avec lui , & je vous assure que nous sommes tout accoutumés l'un à l'autre.

J'ai traité avec lui l'importance du concert entre le Confesseur & la Supérieure ; il n'est pas possible qu'une maison aille bien sans cette intelligence.

Je lui ai dit que dans les premieres années de ce rétablissement-ci , nos filles étoient conduites par de très-saints Prêtres séculiers ; mais que tirant toute la confiance à eux , nous

ne ſçavions aucunes nouvelles de nos Dames ni ne pouvions les gouverner : auffi la maifon alloit-elle fi mal , qu'en ce tems-là je croyois ſouvent qu'il faudroit l'abandonner.

Elle n'a pris la forme que vous lui voyez que depuis que nous avons des Confefſeurs gens de Communauté , qui renvoient toujours aux conſtitutions , aux règles & à la Supérieure , ſe réſervant ſeulement les péchés , & ne ſe mêlant jamais du gouvernement de la maifon ni en général , ni en particulier. Nos Confefſeurs ne voyent jamais nos filles qu'au confeſſional ; ils ſont ici très réguliers , & il eſt impoſſible de ſe voir ; on ſe confeſſe le plus ſuccinctement qu'on peut pour ne pas incommoder les autres , & ſi on a quelque choſe d'un peu long à dire , on le remet à un autre jour , mais toujours dans le confeſſional.

Nos Confefſeurs n'entrent jamais dans les charges des particulières , & nous ne leur demandons que des conſeils généraux ſur le gouvernement , quand nous en voyons d'expérimentés.

Je crains que vos filles ne ſoient pas bien nourries ; je connois des Couvens où on leur fait mourir de faim pour mieux parer le Prêtre , ou l'Autel.

On dit là-deſſus que les filles vivent de ſeulement peu de choſe ; mais il faut conſidérer que la

régle leur a déjà retranché le superflu , & les a réduites au nécessaire , de sorte que si on retranche encore sur ce retranchement , elles n'ont pas de quoi vivre ; cet épuisement les rend chagrines & mal-saines.

Il y a des Communautés qui ont obtenu du Roi une Demoiselle de St. Cyr pour être quittes des sommes qu'elles devoient ; votre Madame de Flavacourt l'obtiendra peut-être , mais il faut qu'elle le demande , sans que vous ni moi y entrions ; je ne veux plus que le Roi entende prononcer votre nom. Serez-vous contente de cette lettre , & avez-vous assez de mon écriture ?

Vous me faites de trop grands remerciemens pour peu de chose ; c'est bien vous traiter comme ma fille , que de vous envoyer que dix louis ; vous en aurez encore autant pour aider à payer le métier pour vos serges.

LETTRE XXVI.

3 Avril. 1707.

VOUS voyez donc combien il est utile de se faire aimer des personnes que l'on gouverne , vous ne ferez jamais de bien que par-là ; & ce que vous ne ferez point par la douceur , ne se fera pas par la rudesse.

Je ne sçais point quelle sorte de respect on rend aux Abbeſſes dans votre Ordre ; mais je ſçai bien que vous ne devez rien exiger par rapport à votre perſonne ; qu'il ne faut vouloir ni ſoins , ni devoirs particuliers , ni ſçavoir aucun gré à celles qui ſe diſtingueroient là-deſſus. Cependant il faut faire rendre à la ſupérieurité tout ce qui lui eſt du , & j'admire tous les jours avec quelle ſimplicité notre Supérieure recommande le reſpect , l'obéiſſance & la ſoumiſſion qu'on lui doit. Elle finit ſon triennial par des inſtructions continuelles là - deſſus , ce qui marque bien que ce n'étoit pas pour elle qu'elle vouloit établir cette autorité. St. Auguſtin dit que la Supérieure ne doit rien faire qui puiſſe avilir l'autorité. Allez droit , ma chere fille , & établiffez l'obéiſſance des Inférieurs envers les Supérieurs ; n'en ſoyez point honteuſe ni enorgueillie. Donnez-leur-en l'exemple , par rapport à ceux qui ſont au-deſſus de vous. Le mot de *regne* eſt aſſurément ridicule , votre bon ſens vous le fait ſentir. Otez tous ces airs de grandeur qui font que le monde ſe moque des Abbeſſes : une d'elles vouloit imiter le thrône du Roi de Siam , parce que tous ceux qu'on voit aux Rois & aux Evêques , ne lui paroïſſoient pas aſſez élevés. Ce n'eſt point un conte , on me l'a nommée.

Priez vos filles de ma part , de m'avertir
quand

quand votre avarice leur retranchera quelque chose.

Je voudrois de tout mon cœur vous donner des Demoiselles de St. Cyr ; mais elles craignent les Abbesses par de si bonnes raisons , que je ne puis les contredire : il est vrai que depuis quelque tems je sors difficilement de la règle qui veut qu'elles soient ici jusqu'à vingt ans ; ma mort ne peut être bien éloignée , je craindrois pour celles que j'aurois fait sortir , & cela tout au moins feroit un embarras qu'il est plus sage d'épargner à mon inquiétude.

Il y a encore un article que je n'ai point traité avec vous , c'est celui de votre petite Favorite ; il faudroit l'élever comme les autres , & la rendre même plus timide , modeste , & utile aux autres ; elle n'est pas de meilleure maison qu'elles , & on ne doit pas l'honorer à cause du deshonneur de sa sœur *. Il seroit bien à désirer que vous en puissiez faire une bonne Religieuse , mais vous n'y parviendrez pas en l'élevant avec hauteur. Je ne sçais rien là-dessus en particulier , mais je sçais qu'une Favorite ou Niece d'Abbesse est la plus mauvaise de toutes les éducations.

Vous avez raison , Madame , de me sçavoir bon gré de toutes mes franchises ; j'aïmerois autant qu'une autre à dire des choses

* Maitresse de M. le Duc d'Orléans.

agréables & flatueuses , mais l'amitié que j'ai pour vous , l'honneur de St. Cyr , & le désir de voir une Abbessé selon le cœur de Dieu , m'oblige au personnage que je fais auprès de vous.

M. le Cardinal de Noailles & moi sommes bien en colere contre vous , car nous sommes persuadés que vous êtes malade par votre faute. Vous êtes trop ardente pour le bien , vous voulez aller trop vite , vous travaillez trop , & tout cela vous reculera beaucoup.

Que voudriez-vous retrancher à de pauvres filles qui chantent jour & nuit , & à qui vous aigrissez l'esprit & le sang quand elles n'ont pas le nécessaire ?

Qui vous a dit que la mere de la petite de Levi est une bonne femme , que vous n'avez vue que quelques heures ? Elle n'a pas de quoi vous payer sa pension.

L E T T R E X X V.

1707.

1 Mai.

DI E U vous veut tranquille , & que vous remplissiez les obligations de votre état , à mesure qu'elles se présentent. Vous vous détruisez & n'avancerez rien , si vous voulez aller trop vite.

Votre lettre est une confession , ou du moins une reddition de compte à son Directeur : point de rôle que je ne fîsse volontiers avec vous , s'il pouvoit vous être utile.

Ce que vous me proposez sur Me. votre mere & Mlle. votre sœur , est bon & mauvais ; bon , si elles aspirent à une retraite absolue ; mauvais , si ce n'est qu'un simple dégoût du monde. Remarquez qu'ici toutes les raisons de se retirer chez vous , sont pour elles , & que si elles ne vous étoient rien , vous n'en auriez aucune pour les recevoir : or vous vous devez à votre Communauté préférablement à tout , vous ne pouvez en conscience en troubler la paix & la régularité par aucun sentiment d'amitié pour vos parens : les mondains ont une idée très-fausse des Abbayes de leurs Filles , ils les regardent comme à eux ; les Abbesses ont accredité cette idée , en disposant arbitrairement du bien de la maison , du moins en partie ; tout cela est également injuste , je l'ai demandé depuis peu à mes *Saints* , & ils m'ont confirmée dans ce que j'ai toujours pensé.

Si donc Madame votre mere dérange en rien l'ordre établi , refusez-la quoiqu'il en coûte à votre cœur ; ce cœur doit être mort au monde ; vous n'avez plus de devoirs de fille à remplir que par les sentimens ; vous vous devez toute entiere à vos vœux de Religieuse & à votre état d'Abbesse. C 2

Si Me. votre mere est pieuse , édifiante , retirée ; si elle ne se mêle de rien chez vous , si elle n'entre point dans le gouvernement de vos filles ; si elle ne se lie & ne se brouille avec aucune ; si elle ne leur donne point le gout du monde ; si elle leur fait aimer leur vocation sans pourtant les prêcher : si vos sœurs se rendent utiles pour les choses temporelles , mais sans autorité ; si elles ne se lient aux Pensionnaires que pour les porter au bien ; si elles sont excessivement sages : à ces conditions , recevez-les. Mais je tremble que votre tendresse pour elles ne vous prévienne , & que votre devoir ne soit sacrifié , même à votre insçu , à vos sentimens. Et s'il en faut venir à une séparation ! Voyez , pesez ; vos filles murmureront , vous sçavez comme elles parlent de toutes les personnes dont elles n'espèrent rien.

Je vous prêterai encore Mlle. d'Aumale , elle est intelligente ; elle m'est fort attachée , j'ai pour elle autant de confiance que d'amitié ; elle est propre aux grandes comme aux petites choses : j'en souffrirai , je vous la prêterai pourtant.

La nouvelle d'Espagne * est excellente ; il nous en faudroit encore quelqu'autre pour avoir la paix : ne vous lassez point , ma chere

* De la Bataille d'Almanza , gagnée par le Duc de Bervick.

filles, de la demander à Dieu. Que vous avez bien fait de faire rendre compte de l'emploi des biens temporels de la maison ! On n'a point de mystère quand on va droit, & Dieu bénira cette conduite. Que dites-vous de la fuite de Mlle. de Tharfi ? J'oublie toujours son nom.

LETTRE XXVI.

A Mlle. d'Aumale.

à St. Cyr, ce 4 Juin. 1707.

JE suis bien mécontente de notre Abbessé de la sçavoir si long-tems malade, & laisse d'être Abbessé. Faut-il se laisser quand on ne fait que commencer à courir ? Elle a des relais ; que sera-ce donc après ma mort ? Relevez son courage, cet abattement est une suite de sa maladie. Il n'y a rien que je ne donnasse pour être à présent à Gomer-Fontaines ; je serois son Médecin, car vous sçavez que j'ai fait mon cours sous M. Fagon, & que je prétends avoir beaucoup d'expérience. Otez cette femme sans hésiter. Je ne donne pas des Pensionnaires à notre chère Abbessé, pour lui être à charge ; elle seroit comme vous dites, trop heureuse si elle n'a-

voit que des enfans : ce sont les grandes Pensionnaires qui gâtent tout ; elles sont difficiles à servir , elles dépensent toujours plus qu'elles ne donnent , se scandalisent de tout ce qu'elles voyent dans les Religieuses , jugent de la conduite des Supérieures , décrivent les maisons , en rapportent dans le monde mille histoires fort scandaleuses , ou ridicules , & souvent fausses , & affoiblissent les vocations en remettant devant les yeux les airs & les vanités du monde. Je ne finirois point si je disois tout ce que je sçai là-dessus ; je me tais sur la mauvaise conduite personnelle qu'elles ont souvent , & qui deshonne les maisons où elles sont.

L E T T R E X X V I I .

A M E . D E L A V I E F V I L L E .

1707.

11 Juin.

POINT de bonheur pour vous si vous espérez de la reconnoissance des hommes ; vous n'en trouverez point , & Dieu vous destine une autre récompense ; travaillez pour lui , travaillez avec lui , travaillez comme lui. Si vous travaillez pour lui , vous serez très-indifférente à l'approbation de vos

filles ; si vous travaillez avec lui , vous aurez un fond de paix qui ne pourra être troublé par aucun mécompte ; si vous travaillez comme lui , ce sera avec force & douceur , sans empressement , sans inquietude , sans chagrin. Au nom de Dieu , Madame , ne soyez point pressée : j'ai vu ici des filles de ce caractère , elles mettoient tout le monde à bout & s'y mettoient elles-mêmes. Je suis naturellement vive & active ; j'ai eu bien des peines dans cet établissement , & j'ai beaucoup plus avancé depuis que je me suis modérée. Vous avez un bon esprit , vos intentions sont droites , croyez-en l'expérience & l'amitié , ne vous pressez point , ne pressez point les autres , prenez des relâchemens , amusez-vous , travaillez gayement , & peu à peu tout se fera. Je ne suis point persuadée que vous deviez quitter votre place , je regarde cette proposition comme un besoin d'être purgée. Avez-vous compté occuper une place qui vous donnât des plaisirs ? Considérez qu'à vingt-huit ans vous avez pris le gouvernement d'un Couvent ruiné pour le spirituel & pour le temporel , rempli de filles accoutumées à faire leur volonté ; elles souffrent les changemens que vous faites , vos préférences pour les Demoiselles de St. Cyr , que vous mettez dans leurs places ; elles vous estiment , vous craignent & vous laissent

faire : C'est un bonheur que vous ne pouviez attendre. Vous voudriez faire une maison où tout fut rangé à souhait comme chez nous. Eh ! combien a-t-on été à régler St. Cyr ! Il y a vingt-un ans que nous y sommes, il étoit commencé deux ans auparavant à Noisy , & vous voudriez faire en deux ans ce que nous avons fait en vingt-trois. Vous vous consommez par cette déraisonnable activité. Faites votre devoir , & mocquez-vous des propos qu'on vous répète. Eh ! qui n'est pas sujet à la calomnie ? N'avez-vous jamais ouï blâmer le Roi , critiquer les Ministres ? Et si vous sçaviez ce qu'on dit de moi ! Si je vous montrerois tout ce qu'on m'écrit contre moi-même !

L E T T R E X X V I I I .

ce 18-Juin.

1707.

VOUS m'avez donné bien de l'inquiétude , ma chere fille , & je remercie Dieu de vous avoir conservée ; il me semble que vous n'êtes point encore assez bonne pour mourir , & qu'il vous faut bien d'autres épreuves & une plus grande abondance de bonnes œuvres.

Profitez de votre expérience , si vous ne

profitez pas de la mienne : votre vivacité vous a conduite aux portes de la mort , vous avez mis votre sang dans un tel mouvement qu'il ne circuloit plus. M. Fagon que je consultai devant M. le Cardinal de Noailles , me fit fort bien entendre votre état. J'ai dit à Mlle. d'Aumale les remèdes qu'il vous ordonne , mais il veut sur-tout de la tranquillité ; c'est , ma chère fille , ce qui est absolument nécessaire à votre ame & à votre corps. Nos enfans de St. Cyr doivent considérer qu'elles ont été bien près de vous perdre , & qu'elles seront malheureuses si elles s'attachent trop à vous. Il n'y a que Dieu qui ne nous abandonne jamais. J'étois bien touchée de leur douleur. J'ai très-bonne opinion de ma sœur de Champlebon , je crois que vous avez en elle un bon sujet ; formez-la pour vous succéder , & après cela nous vous permettrons de devenir une simple Religieuse.

Mlle. d'Aumale m'a dit que votre petite Favorite hait les pauvres , & qu'elle rougit quand on parle de sa sœur. Dieu la bénisse ! J'espère que vous n'avez pas une Religieuse assez sotte pour l'estimer heureuse d'avoir le cœur d'un Prince. Apprenez à vos enfans à mépriser le monde & les vanités , ce monde pour lequel J. C. n'a point prié , lui qui a prié pour ses bourreaux , tant il est corrompu & endurci ! Blâmez le mal , mais ne haïssez

point ceux qui le commettent. Que vous ferez heureuse , si vous arrachez cet enfant aux occasions qu'elle aura de se perdre !

Aviez-vous besoin de M. de Châlons pour vous avertir que vous êtes vive & ardente ? ne le sentez-vous pas encore plus que les autres ? Je suis bien édifiée de la manière dont vous avez reçu cette grêle qui vous a ruinée. Tout ce que vous avez fait jusqu'ici pour établir votre temporel , n'aura pas autant de mérite que la soumission avec laquelle vous avez reçu ce petit renversement ; l'amour-propre se glisse dans la plupart de nos actions , dans nos résignations , il n'y en a gueres.

Me voici à votre lettre du 27. Il est vrai que je ne me porte pas bien ; il n'est pas question de donner votre vie pour la mienne : vous arrivez & je parts. J'ai rempli , à peu de chose près , ma destinée ; c'est à vous à remplir la vôtre.

L'affaire que vous avez avec M. de Cîteaux , me passe : je ne sçai si la profession de ma sœur de Champebon est nulle , mais je sçai bien que vous ne devez pas vous révolter contre votre Supérieur. Toute mon inclination me porte à dépendre des Evêques , les maisons en font , ce me semble , bien gouvernées , & je voudrois de tout mon cœur que la vôtre fût de ce nombre. Mais je ne sçai point si c'est une affaire facile , & je crains

fort de vous voir un procès de longue haleine contre M. de Cîteaux. c'est faire parler de vous de bonne heure ! Cependant je me soumetts aux deux grands Prélats qui vous protègent.

A votre place , je recevrois les 100 liv. de M. de Cîteaux , en esprit d'humilité , de pauvreté & de soumission. Les Chrétiens ne doivent pas être orgueilleux , & encore moins des Religieuses. Les vœux de St. Cyr ne vous regardent point ; il est aisé aux Dames de St. Louis de ne rien recevoir , leur magnifique Fondateur a pourvu à tous leurs besoins. Il y a bien de la différence d'être fondé par un Saint ou par un Roi.

J'ai chargé Mlle. d'Aumale de vous envoyer de l'argent sur lequel je vais m'expliquer franchement avec vous. Ne croyez pas , je vous conjure , que ce que je fais pour rétablir Gomer-Fontaines , soit fondé sur l'amitié. Nous devons tous agir par des motifs plus nobles ; le mien est de contribuer à la gloire de Dieu , en le faisant honorer chez vous : il est vrai que vous m'avez paru propre à ce dessein.

Adieu , mon Secrétaire * a grand peur du tonnerre : malgré tout son mérite , je lui vois le tempérament d'un lièvre.

* Mlle. d'Aumale.

L E T T R E X X I X.

1707.

17 Octobre.

VOUS vous mettez à la raison de vouloir bien que je dicte à Mlle. d'Aumale, & de vous contenter de deux lignes de mon écriture.

Je suis bien persuadée que le voyage de St. Cyr vous aura été utile, à vous & à Me. Fortuné ; de-là, ce consentement si vite accordé. Mais je ne comprends rien à votre séjour dans le dehors de votre maison ; je ne sçais pas si ces choses-là sont usitées chez vous, mais je n'en ai jamais oui parler, & je le regarderois comme une grande irrégularité, non que je pense que tout ce qui ne se fait pas à St. Cyr * est un mal : chaque Ordre a ses usages & ses maximes. Votre Noviciat est votre véritable ressource, vous devez en prendre un grand soin, & connoître les Novices autant que leur Maîtresse. Vous ne pouvez trop leur conseiller de prendre confiance en elle, & elle doit les assurer qu'elle n'a rien de caché pour vous. Voulez-vous inspirer la

* Les Dames de St. Louis ne sortent jamais, pas même pour les raisons les plus fortes de santé.

droiture à vos filles ? qu'elles la voyent dans votre conduite , & jamais ces misérables finesses que les Religieuses prennent pour habileté. L'intérêt de la Communauté ne justifie point l'avarice ; mais je serois bien fâchée que vous ne fussiez pas œconome : il faut avoir le cœur noble & étendu , mais il faut être pauvre , puisqu'on a voué la pauvreté.

M. de Lort ne m'a nulle obligation. J'ai donné son placet , & c'est tout ; il a été accordé parce qu'il étoit raisonnable , & on veut que tout se fasse par faveur & par moi , ce qui n'est pas vrai.

Me. de la Lande songe à l'intérêt de sa niece plutôt qu'au vôtre , en voulant vous la donner : celle-là a montré par-tout un esprit fort mal-fait.

Vous m'avez souvent flatée d'avoir contribué au bien que vous trouvez à St. Cyr. Si j'y en ai fait , il est dû aux soins que j'ai pris de la récréation. Il y a vingt ans que j'y suis assidue. C'est-là qu'une Supérieure appliquée se fait aimer , se fait gouter ; elle épanouit le cœur de ses filles , en leur donnant quelques plaisirs. On dit des choses édifiantes sans ennui , parce qu'on les mêle avec de la gayeté. En raillant , on jette sans affectation de bonnes maximes ; mais pour cela , ma chere fille , il faut être toute appliquée aux autres , & se compter pour rien ; il faut lais-

ser parler celles qui nous ennuiant , souffrir les travers , ne rien reprendre sérieusement. Ce talent , vous l'avez , j'en suis sûre , & je le suis aussi que vous ne l'avez pas pour vous.

Soit dans l'Eglise , soit dans les cloîtres , soit dans les jardins , soit dans les meubles , il faut que tout respire la pauvreté qu'on a vouée. Dieu est-il honoré par un peu plus ou par un peu moins de dorure , par de beaux ornemens ? il faut seulement de la propreté par-tout , mais singulièrement à l'Autel : la simplicité honore Dieu & non la magnificence. J'ai vû plusieurs Couvens où la moitié des Religieuses ne donnoient pas un quart d'heure à la priere dans toutes les grandes fêtes de l'année : on embellit l'Autel , on oublie Dieu !

L E T T R E X X X.

1767.

21 Décembre.

M O N S I E U R Treilh est charmé de vous & de votre Communauté ; s'il avoit des aîles , il y seroit déjà retourné.

Vous prenez d'admirables résolutions , il faudra les mettre en pratique ; vous avez tous les talens pour faire beaucoup de bien ; il ne vous manque qu'un peu d'expérience ,

supplérez-y par le conseil, vous n'en manquez pas entre M. le Cardinal, M. Treilh & moi, j'y voudrois ajouter Me. l'Abbesse de Joüarre que j'ai vue à St. Cyr. Je l'ai trouvée simple, humble, zélée; elle me dit qu'elle n'étoit point à elle, & qu'il n'y avoit point de moment dans la journée, où ses filles ne pussent lui parler quand elles le vouloient; que c'étoit une grande mortification de voir sa volonté rompue si souvent, mais qu'elle croyoit que c'étoit son devoir. Dans un autre endroit de la conversation, elle me dit qu'elle avoit cinquante-deux Religieuses, qu'il n'y en avoit pas une pour qui elle se sentît de la répugnance, & qu'elle se croyoit aimée de toutes. Voilà, ma chere fille, comme je vous voudrois, & comme vous ferez, si vous le voulez vous-même bien fortement. M. de Treilh m'a dit les bonnes raisons que vous avez de n'avoir pas une entiere confiance en votre Confesseur; mais vous pourriez bien y en avoir un peu davantage, & lui donner la liberté, dans la confession, de reprendre vos défauts & de vous donner quelques conseils, car c'est quelque chose de bien sec & qui n'exerce gueres l'humilité, que de dire simplement ses fautes & d'en recevoir l'absolution.

Je vais écrire encore à M. de Lamoignon pour Mile. de St. Pol: rien n'est si ennuyeux que d'avoir des filles qui s'ennuient.

Je vous promets d'aimer toujours mon Abbessé. J'ai appris ce matin que vous avez les lettres de M. de Meaux ; vous ne pouvez trop les lire , mais il ne faut pas les abandonner à vos filles.

L E T T R E X X X I .

D E L' A B B A Y E D E G O M E R - F O N T A I N E S ,

A M E . D E M A I N T E N O N .

1707.

Vive Jesus , ce 28 Décembre.

M A D A M E , notre reconnoissance augmente tous les jours , parce que vos bontés pour nous se multiplient ; nous en sommes si touchées & si pénétrées qu'il nous est impossible de vous l'exprimer comme nous le voudrions. La nouvelle grace que vous nous avez faite de nous envoyer M. Treilh , est une de celles qui nous ont été les plus utiles , par le bien qu'il a fait parmi nous. Non-seulement il nous a édifiées par la sainteté de sa vie , mais il nous a pénétrées de nos obligations ; & ce que vous nous faites si obligeamment l'honneur de nous en dire dans votre lettre , nous va faire travailler à être telles que vous nous désirez pour la

gloire de Dieu , afin que lui étant agréables , nous puissions obtenir plus facilement ce que nous lui demandons pour vous , Madame , & pour Sa Majesté. Nous renouvelons nos vœux en cette nouvelle année , pour demander sa conservation & la vôtre, & pour remercier N. S. de ce qu'il a mis à la tête du Diocèse un Prélat rempli de mérite & de vertu.

Nous sommes avec une soumission parfaite & un profond respect , &c.

LES RELIGIEUSES DE GOMER-
FONTAINES.

LETTRE XXXII.

DE M^E. DE MAINTENON

A M^E. DE LA VIEF-VILLE.

ce 22 Janvier. 1708.

JE ne puis vous dire , ma chere fille , le plaisir que votre lettre m'a donné ; j'y vois tant de vertu & de raison , que je ne puis retenir un petit mouvement de complaisance pour l'éducation de St. Cyr. Etablissez chez vous ce bon esprit que vous avez , cet esprit de liberté , cet esprit des enfans qui

chasse celui des valets qui veulent toujours tout cacher à leur Maître. Je suis charmée de ce que voyant les défauts de votre Mere des Novices, vous en voyez aussi les vertus. Dans ce bas monde, tous les caracteres, même les meilleurs, sont fort mêlés.

Je vous remercie des prieres que vous avez faites pour mon parent; il est bien heureux de profiter de l'amitié que vous avez pour moi. : si je n'en avois pas une extrême pour vous, votre lettre me l'inspireroit.

Vous avez fait une action héroïque en vous humiliant devant toutes vos filles; rien n'est plus propre à vous attirer une grande bénédiction sur votre ouvrage, mais il ne faut pas y retourner souvent, l'on aviliroit l'autorité; il faut garder ces actes d'humilité pour les grands besoins. Les répréhensions fortes appartiennent au tête à tête, & s'il en étoit de cette espèce que vous dussiez faire en Chapitre, il faudroit y préparer le sujet. La réprimande est assez fâcheuse par elle-même sans y ajouter la confusion. Votre but doit être de corriger, & l'on ne corrige point en aigrissant. J'ai envoyé votre lettre à votre Archevêque *; c'est le meilleur homme du monde, mais sa bonté vous sera assez inutile. Adieu, ma chere Abbessé, je vous promets de vous aimer toujours, car je suis persuadée que vous serez toujours fort aimable.

* M. d'Aubigné, Archevêque de Rouen.

LETTRE XXXIII.

II *Février.* 1708.

VOUS parlez bien en Religieuse sur les affaires de M. de St. Val, je veux dire, en personne qui ne sçait comment vont celles du monde. C'est beaucoup qu'on donne le commandement d'une Frégate à son futur époux, & c'est un reste du souvenir des services de son oncle. Mais cela n'ira pas plus loin : qu'importe au Roi que cette fille soit mariée ? S'il n'y avoit qu'une Demoiselle de St. Cyr à établir, que ne feroit-on pas pour elle ? mais que faire pour trente qui en sortent tous les ans ? Je suis bien persuadée que Mlle. de S. Pol nous fera honneur, mais c'est pour elle, & non pour nous, que je lui souhaite du mérite. Vous ne me dites rien, Madame, de notre chere maison. Je voudrois pourtant bien sçavoir si les membres sont dociles, & si la tête est vigilante ? avec cela tout ira de mieux en mieux. Je suis affligée, ma chere fille, de vous aider si peu ; l'argent est très-rare, & rare pour tout le monde. Economisons & souffrons jusqu'à la paix. J'aurois pourtant bien envie de vous payer vos gands de soye.

Voilà de mon écriture qui ne mérite pas la passion que vous avez pour elle. Vous êtes bien enfant de croire que je vous en aime plus ou moins , quand je dicte ou que j'écris de ma main. J'embrasse tout le monde ; je ne nomme & n'oublie personne.

L E T T R E X X X I V .

2 *Mai.*

1708.

JE m'étois souvent plainte à Mlle. d'Aumale de votre silence , non que je n'approuve fort qu'on ne se fasse point de règles là-dessus , qu'on soit simple en tout , qu'on s'écrive quatre fois le jour s'il le faut , & qu'on soit ensuite un mois sans s'écrire s'il ne le faut pas. Vous prétendez donc , ma chere fille , que je ne vous fais réponse que lorsque j'ai à vous gronder , & que je me tais lorsque tout va bien ? il en est quelque chose , car il y auroit tant de louanges à vous donner ! & vous avez trop de courage & de vertu pour avoir besoin de ce soutien. Il est vrai que j'ai parlé à M. le Cardinal de ce que je croyois qu'il devoit vous recommander. Je sçais votre confiance en lui , & je veux qu'il fasse de vous une Abbessé qui soit le modele des Abbesses. C'est beaucoup , si vous avez obtenu

de vous de ne reprendre jamais en public. Voyez dans vos réflexions , si vous ne seriez pas bien aise qu'on vous dît vos fautes en particulier. Des réprimandes publiques déplaisent plus que des injures dans le tête à tête. Vous avez fait des progrès là-dessus ; je ne puis trop vous en marquer ma joie. Je ne comprends point que vos filles ne goutent pas la récréation , si vous vous appliquez à y répandre de l'agrément , & si vous y portez tout ce que vous avez de propre à vous faire aimer : les sortes sont celles qui goutent le plus l'esprit , il ne faut pas trop les gêner ; il n'est de bonne contrainte que la contrainte du plaisir ; offrez-leur-en donc l'attrait , cet article est plus important dans les Communautés , qu'on ne pense ; l'union générale détruit les liaisons particulières & les cabales qui sont la source des désordres.

Consolez vos filles dans leurs peines , entrez même dans leurs chimères. Ayez soin du temporel ; que le spirituel lui soit préféré : la destruction de tant de maisons religieuses est une punition de cet esprit de cupidité qui y régné.

Point de Prédicateur dont vous ne connoissiez la doctrine & les mœurs. Que pouvez-vous faire de mieux que ce que vous avez réglé avec M. le Cardinal ? Méprisez les murmures : a-t-on jamais gouverné avec l'ap-

probation de tout le monde ? se fâcher contre les frondeurs , c'est le vrai moyen d'en augmenter le nombre. Le Cardinal ne se rendra pas : il est souple dans ses manieres & ferme dans ses résolutions. Vous êtes trop jeune pour être défiante : l'expérience vous apprendra qu'on ne peut user de trop de précautions dans le choix des Prêtres & dans le gouvernement des filles.

Vous pouvez vous servir de mon nom pour votre utilité particuliere , mais non pour me faire entrer dans les affaires de l'Ordre de St. Bernard. Je ne sçais point si cette réforme est à désirer , ni si les Religieux la désirent ; j'ignore leurs raisons , & je fais bien plus de cas d'un Ordre mitigé qui garde ses règles , que d'une réforme extérieure qui couvre souvent de grandes difformités. Mais , ma chere fille , fut-ce une bonne œuvre , elle ne nous regarde point ; ne nous y intéressons que par des vœux : chacun doit se renfermer dans son état.

Adieu : que mes lettres vous soient utiles , vous ne vous plaindrez pas qu'elles vous manquent. Faites le bien : il peut être inutile aujourd'hui , il est impossible qu'il le soit toujours , & le fut-il , il est si beau par lui-même !

LETTRE XXXV.

20 Juin. 1708.

JE viens d'écrire à M. de Citeaux , je lui envoie votre lettre. On a certainement grand tort de vous attribuer ce qui se passe au sujet de votre Religieux Bernardin qui auroit dû renoncer à tout , dès qu'il a vû que le Roi héritoit , bien loin de remuer tout Paris par ses sollicitations. Vous ne sçavez pas encore souffrir , ma chere fille. Il me paroît que vous vous renfermez assez bien dans le soin de Gomer-Fontaines , & en vérité , c'est votre mieux. Un homme me disoit autrefois que nos chagrins venoient des intrigues où nous nous engagions , encore plus que de nos fautes , & depuis , j'ai vû mille fois qu'il m'avoit dit vrai. Ayez de la vigilance & de la patience : j'avois fait mettre autrefois ces deux mots sur toutes les portes de St. Cyr , & rien n'est plus nécessaire à qui gouverne , ou à qui obéit.

Que voulez-vous dire , ma chere fille , quand vous vous plaignez de l'ingratitude des vôtres ? Est-ce qu'en travaillant pour elles , vous travaillez pour l'amour d'elles ? vous ne serez jamais contente , si vous ne vous éle-

vez plus haut , & ce cher St. Cyr , vos admirations , a des vues bien plus nobles : notre Supérieure ne compte point sur la reconnoissance de la Communauté ; la Maîtresse des Novices ne prétend se faire ni amies , ni ennemies dans les Novices qu'elle conduit ; les Maîtresses des classes ne se plaindront jamais de ce que les Demoiselles ne sentent pas les obligations qu'elles leur ont ; nos Infirmieres ne trouvent point mauvais que les malades oublient les services qu'elles leur ont rendus : on agit uniquement par devoir. Vous ne serez jamais ni sainte , ni heureuse , tant que vous compterez sur les hommes ; voulez-vous être toujours dans le trouble ? attendez quelque chose d'eux , ils vous manqueront toujours , & s'ils ne vous manquoient pas , vous auriez reçu votre récompense. J'ai vû plus d'une fois dans vos lettres , en parlant de vos filles , *elle n'est point de mon parti* : une Supérieure , un parti ! Toutes vous doivent être égales. N'êtes-vous pas la mere de toutes , & doit-on s'appercevoir que l'une vous est plus chere que l'autre ? Ni votre vertu , ni votre esprit , ni l'éducation de St. Cyr , ni les instructions de M. le Cardinal , ni tout ce que nous avons dit & écrit , n'a donc encore pû effacer en vous cette maniere de penser si opposée à vos devoirs ? C'est grand dommage ,
que

que je n'aye pas le tems de faire mon examen ! je trouverois en moi de bien plus grands défauts que ceux que je reprends en vous. Voilà ma réponse au premier article de votre lettre : le zèle m'a conduite bien loin. Quant au temporel , je ne prétends pas qu'il faille l'abandonner , car c'est une de vos obligations , mais je voudrois qu'il fût subordonné au spirituel : je voudrois que vous fussiez moins affligée d'une dépense que d'une irrégularité ; je voudrois que vous employassiez vos bons sujets à vous former de bons sujets , & que vous missiez les médiocres à l'administration des biens ; je voudrois que vous supportassiez l'air d'enfance de vos Novices qui rient ou qui pleurent mal à propos , que vous leur permisiez la gayeté , car les plus gayeres seront toujours les meilleures , mais que vous leur défendissiez toutes caresses & toutes familiarités entre elles ; je voudrois que ferme & douce envers cette Religieuse indocile , vous l'exposassiez rarement à ces fortes répugnances , mais que de tems en tems vous l'y condamnassiez pour lui faire prendre le pli de la soumission ; je voudrois que vous sçussiez que la Maîtresse des Novices est la plus importante charge de la maison , & en un sens , plus que la Supérieure qui n'a qu'à gouverner ce qu'elle a , tandis que l'autre doit former & choisir les sujets qu'on doit recevoir. Tout ce

que vous me mandez de la vôtre est pitoyable : je ne vous en parlerai pas davantage , pour ne pas parler inutilement.

Ne cherchez point les raisons de ce que je vous dis. Je n'ai rien appris de nouveau, mais je vous aime. Il y a en vous de quoi faire quelque chose de très-bon. La vraie piété , la solide piété, la droite piété vous donnera tout, & il n'y a qu'elle qui puisse vous faire remplir votre devoir ; tous vos talens , sans elle, vous seront inutiles , & avec elle , ils rapporteront cent pour cent.

Je ne vous écrirai pas souvent de pareilles lettres de ma main , je deviens très-foible & tout me fatigue ; regardez celle-ci comme mon testament , & une marque de la véritable tendresse que j'ai pour vous.

Votre Me. de Brissac a une grande place où vous avez plus contribué que vous ne pensez.

L E T T R E X X X V I.

DE s avis sont aisés à donner , mais donnés de loin , ils sont toujours vagues : tout consiste dans l'application. C'est ce qui me fait désirer que vous puissiez trouver votre Directeur dans votre Confesseur

qui vous connoit & qui vous suivroit de près. Cependant j'entre dans vos raisons ; elles sont très-bonnes : j'ai trop vécu pour ignorer l'abus de la direction, & il y en a très-peu de pures, de désintéressées, de droites. Mais il ne faut pas conclure que nous devions nous conduire nous-mêmes ; notre amour-propre nous trompe sur la connoissance de nous-mêmes ; notre légèreté s'oppose à une conduite réglée qui est essentielle pour la piété ; le tempérament nous emporte, & nous trouvons un frein dans un Directeur : l'obéissance donne un grand prix à nos moindres œuvres, & nous ne pouvons être fixés qu'en nous laissant mener, & en devenant petits pour entrer dans le grand : il faut donc un guide, il faut le choisir entre mille ; il ne vous sera pas refusé quand vous serez dans la disposition de suivre à l'aveugle ce qu'il vous dira. M. Treilh y seroit très-propre. M. de Rouen ne lui refusera pas un pouvoir de confesser. Il a beaucoup d'esprit, il connoit l'esprit religieux ; il est droit, vous pourriez lui faire une confession générale, & après cela, tout se passeroit par écrit ; il vous verroit deux fois l'année, c'est assez pour le nécessaire, & vous n'y craindriez point l'amusement. Quand vous voudrez un Directeur à ces conditions-là, vous en trouverez à Paris. Deux ou trois voyages à Gomer-Fontaines ne peu-

vent charger personne : cherchez-le , demandez-le à Dieu , vous le trouverez ; mais n'en prenez point , si vous ne voulez être conduite.

Mlle. d'O doit se souvenir toute sa vie de l'éducation qu'elle a reçue à St. Cyr : qu'elle pense , qu'elle agisse autrement que sa mere , mais qu'elle ne cesse pas de la respecter. Consultez-la sur sa sœur : je voudrois bien l'ôter d'avec sa mere , car je crains qu'elle n'en suive l'exemple , mais je ne sçais où la mettre ; j'aurois bien des lettres de cachet pour l'une & pour l'autre , mais ce feroient des lettres de cacher.

L E T T R E X X X V I I .

1709.

23 *Février.*

JE parlai au Roi de l'affaire de Bermont , le même jour que je reçus votre lettre. Il m'assura qu'il ne changeroit pas sa décision. S'il a oublié d'y nommer une Abbessé , c'est qu'il n'y a pas grand empressement à remplir cette place. M. de Cîteaux m'avoit demandé pour cela une bonne Religieuse. Mais , en vérité , les meilleures sont presque toujours les moins connues. J'ai chargé Mlle. d'Aumale de parler à M. de Ventadour pour votre

petite Favorite ; oubliez ce titre-là , si vous voulez en faire une bonne Bernardine , soiez-la vous-même : j'ai oui dire à un Cardinal , qu'il faisoit bien plus de cas de lui comme Evêque que comme Cardinal : faites plus de cas de vous comme Religieuse que comme Abbessé.

Vous allez être bien fâchée de n'avoir point Mlle. d'Aumale , mais il nous a pris , à elle & à moi , une crainte de quelque aventure désagréable sur le grand chemin ; la famine met le Peuple dans un mouvement auquel il ne se faut pas exposer : le mal est à un point à ne pouvoir durer , & j'espère que les soins que le Roi prend pour faire trouver du bled , rameneront la tranquillité. Je comprends parfaitement vos embarras : j'ai voulu attendre M. le Cardinal , il m'a répondu que M. l'Abbé de Vassé vous a fait payer d'une dette des Carmelites de Pontoise. J'y ajoute 250. liv. c'est peu de chose , mais si vous sçaviez de combien de misérables je suis environnée ! Il est vrai qu'on fait venir des bleds des pays étrangers , mais je n'en disposerai pas , & le bénéfice que vous en recevrez , sera de le voir baisser de prix au marché. L'Oraison funebre de M. le Maréchal de Noailles est très-bonne & a paru telle à ceux qui avoient projeté de la tourner en ridicule.

Votre bonheur sera toujours proportionné

à votre piété ; cette piété doit être solide & droite , & la soumission seule peut lui donner ce caractère : on ne vous obéira jamais que lorsque vous obéirez. Je suis ravie de tout ce que M. de Treilh m'a dit de vous ; j'ai été bien surprise de l'entendre parler des excès de votre piété ; je sçais qu'il demande beaucoup , d'où je conclus que vous êtes une sainte , ou du moins en chemin de l'être. Obéissez-lui. Il est bien difficile de se défendre de l'orgueil , quand on commande toujours , & qu'on n'obéit jamais. Ma tendresse est bien réveillée pour vous , & vous allez être bien tourmentée : on ne parle plus ici que de Gomer-Fontaines. Nous en formons un second St. Cyr , & peut-être , quelque chose de mieux. Marquez à vos anciennes la joie que j'ai de les sçavoir si avides de la parole de Dieu ; je les regarde comme mes filles , & je me sens très-honorée d'être leur mere. Je m'intéresserai toujours vivement à toute maison où Dieu sera servi. Vous avez raison , Madame , de vous plaindre du peu de secours qu'on trouve dans la plupart ; on ne les instruit pas de leurs devoirs , on leur fait des sermons très-longs , très-vagues & très-inutiles : il faut des détails. Vous croyez bien que le Noviciat n'a pas été oublié : il m'a peint la Vief-ville incarnate & blanche ; Blezel avec un visage fort large , Champlebon un

peu pâle , & routes ferventes. Aimez-les , Madame. J'ai écrit à votre favorite , quand j'ai crû lui être utile : il me reste trop peu de tems à vivre pour consentir à le perdre : mon état m'en fait perdre tant ! il est vrai qu'il n'est pas perdu quand on souffre.

Vous faites une bonne œuvre en arrachant au monde Mlle. de Sermoise , elle y auroit été plus exposée qu'une autre ; ayez égard à sa santé & à son âge incapable des austérités. Dire qu'il faut s'y accoutumer de bonne heure , mauvais raisonnement. Il faut établir la santé , attendre l'âge & la force , ensuite s'abandonner à la règle. Il faut que Mlle. de Bailly s'accoutume à se passer de mon écriture , elle voit que je ne vous en donne pas à vous-même. J'en ai donné à Mlle. de Sermoise , parce que j'ai cru que les traits de ma main contribueroient à graver le sens de ma lettre dans son esprit.

Si ce que les Religieuses appellent sacrifice étoit véritable , vos parens ne prétendroient plus rien de vous , & vous ne prétendriez plus rien d'eux. Votre Communauté doit être votre unique intérêt. J'ai encore assez de mémoire pour me souvenir qu'on étoit un peu jaloux de votre confiance en votre sœur. Si vous ne l'aimez point , vous lui ferez d'une foible consolation : si vous l'aimez , les autres en seront très-jalouses. Prenez-la , ma

chere fille : car il faut bien compâcir à vos raisons , quelque mauvaises qu'elles soient , & aux plaintes des familles , qui n'entendent point du tout les devoirs des personnes mortes au monde. Soiez sûre que je n'en serai point piquée : mais il pourra bien arriver que vous le ferez bien-tôt vous-même. Vous souffrirez , avant d'oser me le dire : & à la fin vous vous séparerez : mais il en résultera toujours un bien , qui fera qu'elle ne songera plus à revenir : plaines bien différentes de celles qu'il faut effuyer en face.

Ne pouvez-vous point congédier quelques-unes des filles que vous avez prises sur mon compte ? Hélas ! il faut songer à épargner le pain : & j'ai la douleur de diminuer mes Pensionnaires dans un tems où je voudrois les augmenter. Je donne 200 liv. à Mlle. d'Aumale pour vous les faire tenir : par ce secours, jugez où j'en suis. Il n'est point vrai que la paix soit faite : elle ne le sera point , que vous ne l'appreniez. Laissez-la toujours croire aux autres : il est très-bon qu'on l'espere.

Ne croiez pas que je veuille vous tyranniser , parce que je vous ai fait plaisir quand j'é l'ai pu , ni que je prétende me rendre maîtresse de votre maison : je vous donnerai toujours mes conseils très-sinceres : vous

commencerez à merveille , Mlle. votre sœur & vous : on se relâche ensuite : & il est très-difficile de guérir la jalousie d'une Communauté.

Je trouve bien mauvais qu'une fille , élevée à St. Cyr , ne sache pas que c'est prier Dieu que de servir Dieu : & que c'est servir Dieu , que de servir la maison à laquelle on s'est donné. C'est une ferveur de novice , qu'il faut pourtant lui pardonner : car elle vient d'un excellent fond. Quand elle sera plus avancée , elle saura prier par une présence de Dieu continuelle : c'est souvent le repos que l'on cherche dans la prière.

C'est à présent que les Religieuses seront véritablement pauvres : elles faisoient consister la pauvreté à n'avoir rien en propre , mais à ne manquer de rien : cette pauvreté étoit très-supportable : mais je doute qu'elle fut vraie. Pour être pauvre , il faut souffrir quelque chose : & vous voilà toutes dans ce cas-là. Dieu veuille que vous le souffriez avec une patience & une résignation qui vous rende toutes des saintes ! mais je crois que vous ne devez rien oublier pour adoucir les autres austerités , autant que vos Supérieurs voudront le permettre.

Je ne croïois point que les denrées fussent si chères : on ne se plaint ici que du

pain : il y a beaucoup d'herbes : vous devez tirer un grand secours de vos vaches : la bouillie , le ris , le beurre sont une bonne nourriture. Je ne sçaurois vous plaindre de ne pas boire du vin , sur-tout avec tant de laitage , qui ne feroit qu'aigrir : je vois tous les jours guérir des maux d'estomac en quittant le vin : je suis dans ma soixante & douzieme année , & je ne bois que de l'eau. On me promet du ris : s'il arrive , je vous en enverrai.

L E T T R E X X X V I I I .

1709.

14 Decembre.

VOUS ne pouvez m'importuner , Madame : vos lettres me font toujours plaisir : mais il faut vous accoutumer à vous passer de moi. Je n'ai plus de santé : je manque de force , & encore plus de loisir. M. Treilh est un bon directeur : & le plus bel endroit de ma vie est de remettre votre ame entre ses mains : car il est tems que je fasse mon testament. Que répondriez-vous ma chere fille , à une des vôtres , qui vous diroit qu'elle a de la peine de manquer quelquefois à l'office de l'Eglise ? Vous lui diriez que cette peine est très-louable , mais

qu'il ne faut pas la pousser trop loin , & que Dieu voit bien si elle cherche des prétextes , ou si elle a des bonnes raisons de manquer à l'office : nous avons à faire à un maître qu'on ne sçauroit tromper.

On a dit que Mlle. Seri * étoit chez vous pour trois semaines : je vois bien que c'est une fausse nouvelle. Cette pauvre fille est bien abandonnée , & aura tôt ou tard de grands déplaisirs ! Je parle souvent à Me. la Duchesse de Ventadour : elle , ni moi n'avons pas grand crédit. Je crains fort pour Mlle. de Sermoise !

Je crains aussi que vous ne fassiez pas bien le pain d'orge. Personne ne s'en accommode en potage : j'en ai mangé avec du froment , qui est très-bon. Monsieur Fagon soutient qu'il n'est point malsain. J'ai pleuré , en lisant l'accueil que vous avez fait au pain de Me. le Comte. C'est voir la misère de bien près, que de sçavoir les enfans dans l'état où vous êtes.

* Maitresse de M. le Duc d'Orleans.



L E T T R E X X X I X.

1710.

16 Janvier.

QUOIQUE mon intention soit de critiquer toutes les lignes de votre lettre, je commencerai par vous dire que j'en suis charmée par la candeur avec laquelle vous me parlez.

Je n'ai pas douté un moment, que vous ne fussiez fachée de ce que je vous ôtois Mlle. de Sery. Un peu d'envie de la convertir & une espérance de grands bienfaits, jointes à de vrais & pressans besoins, vous fournissent devant Dieu bien des excuses. Mais vous raisonnez sur un fondement faux, quand vous dites qu'elle s'est déagée volontairement : C'est M. le Duc d'Orleans, qui lui a donné son congé : & la pauvre fille ne l'a pas pris à la premiere fois : elle seroit donc arrivée chez vous, désespérée, passionnée, fardée, magnifique, en un mot, toute mondaine, & même toute criminelle.

J'avoue qu'un tel spectacle m'a paru dangereux pour une Abbessé de trente-ans, & pour neuf demoiselles de St. Cyr : je n'ai pas cru aussi qu'il me convînt d'avoir Mlle. d'Argenton dans une maison, avec laquelle

je suis dans un continuel commerce , & que ce fut à moi à suivre son histoire , & à instruire la Cour de tout ce qu'elle feroit. On dit qu'elle ira dans un couvent de Compiègne , où elle a été , enfant. Si après une véritable conversion , elle vouloit entrer chez vous , Madame , je ne m'y opposerois pas : mais je voudrois , pour m'en assurer , un plus grand nombre d'années , que vous ne demanderiez de jours pour la recevoir.

Vous êtes admirable , quand vous dites que cette fille a de l'amitié pour vous ! On appelle cela dans le monde une confiance de religieuses , qui croient tout ce qu'on leur dit : eh ! on est trompé tous les jours à des amitiés de vingt-ans.

Vous dites que vous l'avez connue sincère , & tout cela , par quelques liaisons avec sa famille , ne l'ayant presque jamais vuë elle-même. Il faudroit voir ce qu'elle fera & ce qu'elle deviendra. Bien des gens la croient mal convertie : elle doit de tous côtés. J'aurois un grand déplaisir qu'elle retirât Mlle. la sœur d'auprès de vous : nous ferons tout ce que nous pourrons par M^{de} Ventadour , pour l'en empêcher.



L E T T R E X L.

1710.

13 Decembre.

LA FAUTE de la Novice, dont vous m'écrivez, est fâcheuse : mais ce que vous me dites de l'esprit de vos anciennes est plus important. J'ai vu autrefois cet esprit dans notre grande classe : on ne pouvoit faire une reprimande à une fille, que toutes les autres ne fussent dans l'affliction, mais affliction pleine de révolte, & fort éloignée de la charité. Il a fallu traiter ce mal dans les plus jeunes, & leur inspirer un autre esprit. Ces grandes s'en sont allées : bonheur que vous ne pouvez espérer : & nous jouissons présentement du fruit de nos peines. Quand on met ici une fille en pénitence, les autres ne l'insultent pas : elles en sont affligées : elles la consolent : elles la conjurent de s'humilier, de se corriger, & de ne rien oublier pour se remettre bien avec ses Supérieures : elles ne se mêlent point de demander grace pour elle. On ne peut être plus unie qu'elles le sont : mais c'est en effet une union, & non pas une sédition : tout concourt ici au bien public & au particulier : aussi y vit-on dans une paix qui vous charmeroit.

Nous ne cessons de prêcher au dedans la confiance pour les Confesseurs , la sincérité, la soumission , le respect. Les Confesseurs ne cessent de renvoyer aux supérieures , aux maitresses du noviciat , des classes , des sœurs converses , des servantes , & aux regles de la maison : on sçait tout sans se cacher , & sans se faire haïr. Il n'y a pas ici un enfant qui ne soit persuadée , que tout ce qu'on lui fait est pour son bien. Il n'y a pas une seule personne , qui ne soutienne la supérieure : & elle soutient toutes les premieres officieres. La nôtre gouverne sans embarras trois cens trente filles.

Si j'étois à votre place , je laisserois les anciennes en repos , autant que ma conscience pourroit me le permettre : & je travaillerois à mettre le bon esprit , dont je viens de parler , dans la jeunesse , dans les Pensionnaires , & dans le noviciat : je crois que c'est le seul moïen de faire une sainte communauté. J'en connois une , où l'on en use ainsi , & dont on espere beaucoup.

Il ne me paroît pas possible de changer les anciennes : elles n'ont point été élevées dans cette droiture : on ne la prêche point assez à la jeunesse : elles ne laissent pas d'être des saintes : car j'ai oui dire que vous avez des filles fort vertueuses , mais d'une vertu

à leur mode , & qui ne les empêche pas de faire mille maux , & de manquer à faire mille biens.

Quel mal ne font-elles pas , quand elles aigrissent l'esprit de cette fille en faute , qu'elles lui disent qu'elle souffre injustement , qu'elles blâment la conduite de la supérieure , qu'elles la décréditent , qu'elles l'attristent ? Quel bien ne feroient-elles pas , si elles lui disoient qu'elles partagent sa peine , mais qu'elle a tort , qu'elle donne un mauvais exemple , quelle doit s'humilier & appaiser Madame , qui a raison d'être fâchée , dans la personne de laquelle elle doit regarder Notre-Seigneur , qu'elle a voué l'obéissance , qu'il faut bien qu'elle lui coute quelque chose , & que cette victoire sur elle-même lui attirera des graces. Voilà ce qui mettroit tout en ordre dans une maison où est l'esprit de Dieu.

J'ai toujours été persuadée , comme vous , que les Couvens ne sont point médiocres , qu'ils sont excellens quand la régularité s'y observe , & qu'il y a autant d'intrigues qu'à Versailles , quand les parloirs sont ouverts & les lettres permises.

Je ne crois pas , qu'à votre place , je fusse aussi patiente que vous : je ne laisserois point cette fille aller au parloir sans être accompagnée , & jamais que pour ses plus proches

parens : elle n'écriroit point de lettres que je ne viffe , & ne recevrait point de paquets qui ne passassent par moi : je ne ferois point toutes ces choses-là avec finesse , mais franchement , & comme des régularités absolument nécessaires.

Je comprends aisément vos embarras , & je voudrois de tout mon cœur vous soulager. J'ai donné 200 liv. d'extraordinaire à Mlle. d'Aumale : petit secours , mais je fais ce que je puis.

J'ai vu votre Confesseur : & j'en suis très-édifiée : le jugement , que je pourrois faire de son mérite , seroit téméraire , puisqu'on ne connoit pas les hommes à la première vue : mais j'ai cru voir beaucoup de sagesse , de modération , de droiture , de piété , & de politesse. Je lui ai parlé de l'éducation de St. Cyr avec un zèle , que je sens bien qui va jusqu'à l'indiscrétion. Je voudrois vous communiquer tout ce que Dieu & notre expérience nous ont découvert là-dessus , & dont nous voïons tous les jours les fruits. Il m'assure que les mêmes maximes & les mêmes pratiques sont à Gomer-Fontaines. Je donneroïis de mon sang pour communiquer l'éducation de St. Cyr à toutes les maisons religieuses : elles feroient de plus grands biens que nous , parce qu'elles élèvent des filles qui auroient de plus grands établissemens.

Vous aurez bien de la peine à tirer de l'argent de M. Desmarets : l'approche de la paix n'en donne point encore : & quand la paix sera faite , on n'en sera pas mieux les premières années : mais c'est beaucoup de ne plus craindre de voir augmenter les maux , & d'espérer qu'ils diminueront.

Vous faites parfaitement d'exiger de vos petites filles de travailler pour la maison , pourvu que vous ayez la bonne foi de préférer encore l'éducation au travail : l'éducation est votre devoir : le travail est une habileté , mais qui leur est encore plus utile qu'à vous.

L E T T R E X L I.

1713.

6 Avril.

JE comprends parfaitement que vous ne pouvez faire chez vous ce qui se fait à St. Cyr : mais vous pouvez en prendre l'essentiel , qui est la solide piété qu'on y inspire. Je me découragerois là-dessus pour vous , si je n'avois pas vû votre Confesseur : car sans son secours, vous ne pouvez rien faire.

Il est certain que ne gardant vos Pensionnaires que peu d'années , vous ne pouvez être soulagée par le secours des plus grandes :

il faut en tirer le plus qu'on peut , & y mettre de l'émulation : il y en a toujours de plus avancées les unes que les autres : & celle qui assemble les syllabes peut montrer à connoître les lettres.

Le peu de tems , qu'on vous les laisse , doit vous renfermer dans ce qui est le plus nécessaire , la lecture , l'écriture , l'arithmétique , & préférablement à tout , le catéchisme bien expliqué & appliqué à leur état.

Il faut élever vos bourgeois en bourgeois : il ne leur faut ni vers , ni conversations : il n'est point question de leur ouvrir l'esprit : il faut leur prêcher les devoirs dans une famille , l'obéissance pour le mari , le soin des enfans , l'instruction de leur petit domestique , l'assiduité à la paroisse le dimanche & les fêtes , la modestie avec ceux qui viennent acheter , la bonne foi dans leur commerce. Il faut leur conseiller de demander à Dieu un bon Confesseur , de le choisir dans la vuë de leur salut , de se laisser conduire comme des enfans. Il faut qu'elles édifient leurs parens , leurs amis , leurs voisins , qu'elles donnent de bons conseils & de bons exemples. Il faut leur dire que la pitié ne s'oppose point à la joye , & qu'au contraire il la faut faire aimer en montrant qu'on sert Dieu avec plaisir.

Les instructions publiques & particulieres doivent rouler là-dessus : vous devez quelque-

fois leur parler en particulier , & peu , à chaque fois : c'est le plus pressant devoir de la premiere maitresse : c'est dans ce particulier , qu'il faut attaquer leurs vices : elles reçoivent tout bien , quand il n'y a point de témoin.

J'ai ici une fille qui a été à St. Cyr , & qui sert mes femmes : rien n'est égal à sa vertu : elle ne perd pas la présence de Dieu : elle met sa piété à semer sa journée de bonnes œuvres : elle dit que le service du prochain est une excellente priere : elle quitte l'Eglise , aussi volontiers qu'elle y va : elle dit que c'est ce qu'on lui a appris à St. Cyr : elle est très-gaye.

Je ne serois pas surprise de voir votre ancienne sous ma sœur de Champlebon : nos classes sont pleines de ces exemples-là. Ma sœur de Radoüay y est au-dessous de ma sœur de Gruel , qu'elle a peut-être élevée , & que sûrement elle a reçue. Il est absolument nécessaire que la premiere maitresse soit chargée de tout , qu'il n'y ait qu'elle qui parle en particulier , qui fasse les graces , qui donne les recompenses , qui ordonne les châtimens : il faut que les autres suivent son esprit , qu'elles lui renvoient la conscience des enfans , qu'elles ne leur souffrent aucun attachement pour elles : autrement chaque maitresse auroit ses filles : ce ne seroit plus

que division & que desordre. Nos dames se trouvent bien d'avoir établi cette subordination : leur vertu & leur bon esprit les ont rendues capables.

Je voudrois, avant mourir, vous voir encore une fois, & que vous amenassiez Champlebon : cette visite ne vous seroit point inutile : je ne dois pas la proposer pour mon seul plaisir.

Je vois de grandes difficultés dans la diversité des conditions par la différence des choses qu'il faut dire.

Quoique toutes les ames soient également précieuses à Dieu, il faut pourtant que l'instruction soit plus étendue pour la fille d'un Gentilhomme, que pour les filles d'un vigneron. Expliquez-leur librement la différence des conditions : dites-leur que Dieu est le Roi de tous les états, que dans le Ciel les rangs ne seront marqués que par les vertus, & que la plus pieuse de ses sujetes lui est toujours la plus agréable. Quand la grande demoiselle peignera la petite péisane, la péisane servira sans repugnance la demoisellé, & conviendra qu'elle est née pour la servir. L'éducation doit être différente : il suffit à la bourgeoise de sçavoir ce qui est absolument nécessaire pour être sauvée : il faut un peu plus éclairer les autres. Il faut que les demoiselles parlent bon François, & les re-

prendre , quand elles y manquent. Il n'im-
porte que les autres s'expliquent en leur lan-
gage , pourvû qu'elles l'entendent assez pour
pratiquer ce qui est commandé. Les filles du
vigneron feroient ridicules en lisant des
vers : ils sont bons aux demoiselles. Il faut
parler aux filles de marchands de la fidélité
de leur commerce , sur les mesures , sur les
poids , sur le profit permis : cela ne convient
point aux autres.

Nous nous sommes apperçus souvent du
bon effet de la subordination : & les exem-
ples de soumission & d'humilité sont encore
plus forts que le discours. C'est ce qui a éta-
bli ce bon esprit , à St. Cyr , qui fait qu'une
fille de douze ans répond au catéchisme à une
qui en a sept , comme elle feroit à sa Supé-
rieure , & qu'elles apprennent toutes les unes
des autres tout ce qu'elles savent. Car , en
tout , on inspire la raison , en leur montrant
la petitesse qu'il y auroit à ne pas vouloir pro-
fiter de ce qu'une autre sçait , parce qu'on a
quelques années de plus. On leur donne tou-
jours les choses pour ce qu'elles sont , la pié-
té au-dessus de tout , la raison ensuite , les
talens pour ce qu'ils valent : on ne récom-
pense point celles qui en ont , on n'estime
que la vertu & la sagesse. En les louant de
bien réciter des vers , ou d'avoir chanté avec
goût , on leur dit que les plus impures attri-

ces d'opéra s'en acquitient mieux qu'elles : on aime autant celles qui n'ont aucune de ces qualités extérieures : & les sages ont les distinctions. Ayez de la raison, & vous en inspirerez aux enfans.

Voici l'essentiel de l'éducation : qu'elles vous voient, en tout, juste, désintéressée, donnant autant de soin à la plus choquante qu'à la plus aimable. Les enfans voient fort bien les vices, ou les vertus de leurs maitresses. Il faut parler à une fille de sept-ans, aussi sensément qu'à une de vingt : c'est en exigeant beaucoup de leur raison, qu'on en hâte les progrès.

LETTRE XL.

DE ME. DE LA VIEF-VILLE

A ME. DE MAINTENON.

JE vous réponds, Madame, de la simplicité de toute notre maison, & de sa docilité sur tout ce qui regarde la doctrine. Nous vivons dans une ignorance parfaite de toutes sortes de disputes : il n'y a ni parti, ni division à Gomer-Fontaines : j'ai un extrême éloignement pour tout ce qui peut altérer la charité & la foi. Je ne comprends

pas ce qui peut vous être revenu sur notre Supérieur : ses mœurs & sa doctrine , autant que je puis en juger , m'ont paru en tout tems extrêmement pures : il n'a rien fait , rien enseigné , que de très-moderé , & de conforme à toutes nos obligations , & à notre catéchisme : il nous rappelle aux devoirs de notre état , il nous parle sur nos vœux , sur l'amour de Dieu , sur la confiance en ses miséricordes , sur la nécessité d'approcher des Sacremens : & jamais il ne nous dit un mot du jansénisme. Il m'ordonne de tenir la main au maintien du bon ordre & de la paix. J'ai eu l'honneur, Madame , de le dire à notre Archevêque , qui me parut être satisfait de cette conduite. Je vous dis simplement ce que je connois de notre Supérieur : mais je vous réponds , qu'il ne sera jamais parlé de Gomer-Fontaines d'une manière à vous affliger : nous avons à craindre le péché , & non l'erreur : j'ai toujours eu beaucoup d'aversion pour tout ce qui pouvoit nous tirer de la simplicité de notre état : j'ai là-dessus des instructions qui me serviront toute ma vie.

Je vous demande la continuation de vos bontés , & la grace de me regarder toujours, Madame , comme la plus attachée de vos filles & la plus fidele de vos servantes.

AVERTISSEMENT.

A V E R T I S S E M E N T.

Je crois devoir placer ici la lettre suivante , pour donner une idée des obstacles que j'ai eus à surmonter pour avoir des pièces , que les Dames de St. Cyr conservent comme un des plus précieux monumens de la vigilance , de la douceur , de la piété de leur Institutrice.

» **M** O N S I E U R , la première chose
» que je fais , en sortant de St. Cyr ,
» est d'écrire à un homme : ce n'est point
» assurément ce qu'on m'y a appris : mais
» mon zèle pour Me. de Maintenon me
» le permet. L'honneur que j'ai d'être sa
» parente , par ces mêmes Cardillacs ,
» qu'on dit geoliers d'une prison , justifiera
» une infidélité que je blâmerois moi-même
» dans une autre. Vous trouverez ,
» ici , tous les papiers que j'avois pro-
» mis à mon oncle. Je n'ai pas eu l'esprit
» de ne faire que des abrégés : & si ceci
» est en confusion , c'est que j'ai écrit fort
» vite , de crainte d'être surprise. Je ne
» vous envoie pas la moitié de ce que ces
» dames ont : j'ai pris le meilleur , ou ce

» qui me l'a paru. J'aurois voulu mieux
» faire : & je crains d'avoir trop fait. Me.
» la Supérieure va être bien étonnée : elle
» étoit fort jalouse de ces lettres de spiri-
» tualité : la personne que j'ai employée
» pour les avoir , ignore l'usage que j'en
» fais : je vous assure , Monsieur , que j'ai
» bien des remords : & Me. de Maintenon ,
» si régulière en tout , m'a fait faire bien des
» irrégularités. La gloire de Dieu , l'amour
» de la vérité , les conseils de mon oncle qui
» me disoit que ces lettres étoient pour lui ,
» me paroissent une légitime excuse. Cepen-
» dant , Monsieur , je ne serai point tran-
» quille que votre ouvrage ne voie le jour ,
» sûre que ce sera une belle chose , & qu'a-
» lors on me remerciera de ce qu'on me re-
» procheroit aujourd'hui , ou du moins ,
» qu'on ne me grondera de mes indiscretions
» que du bout des lèvres. Car , dans le fond
» du cœur , on est pour vous à St. Cyr : &
» ces dames auroient entré volontiers dans
» votre projet. Votre façon de penser sur un
» point essentiel , les difficultés qu'on vous
» fait à présent pour l'imprimerie , celles que
» les dames auroient trouvées pour le con-
» sentement des Supérieurs , le peu d'appar-
» ence qu'il y a , que votre livre , de la
» manière dont est le titre , puisse être utile
» à St. Cyr , où l'on ne voudroit que des

» choses édifiantes , tout cela fait qu'elles
» sont bien-aïses d'avoir persisté dans leurs
» refus. Que votre ouvrage soit goûté , que
» les gens du monde ne se moquent point
» de lettres si saintes , on me saura bon gré
» d'un larcin , utile , quoiqu'il arrive , à la
» gloire de Madame de Maintenon. Vous
» serez peut-être bien aise , Monsieur , d'a-
» voir une idée de Me. de Glapion , qui fi-
» gure si avantageusement dans ces lettres ,
» & qui de toutes les dames de St. Louis
» fut la plus intimément honorée de sa con-
» fiance : en voici un portrait , tel que je le
» tiens d'une de ses élèves.

» Elle étoit grande & bien faite , fort
» blanche , & fort pâle , les yeux bleus ,
» pleins de feu & d'esprit , le visage long ,
» la bouche agréable , le nez un peu gros ,
» les levres fort minces. Dès l'enfance , elle
» eut l'amitié de Me. de Maintenon , elle
» joua dans Ester le rôle de Mardochée à
» ravir : ce fut Racine qui découvrit & cul-
» tiva son talent pour la déclamation : *j'ai*
» *trouvé* , écrivoit-il à Me. de Maintenon ,
» *un Mardochée dont la voix va droit au*
» *cœur* : la voyant sur la scène avec Me. de
» Caylus , dont le visage étoit fort beau ,
» *ah ! s'écria-t'il , quelle actrice , si je pou-*
» *vois mettre cette tête sur ces épaules !* Ma-
» dame de Maintenon n'oublia rien pour

» l'attacher à St. Cyr : & quand elle se ra-
» pelloit tous les chagrins que lui avoient
» donnés Me. de Brinon , Me. de la Mai-
» son-fort , M. de Fenelon , M. de Beau-
» villiers , M. le C. de Noailles , toutes ses
» favorites & tous ses amis , elle disoit : *il*
» *n'y a que Glapion , qui ne m'ait point*
» *trompée*. C'étoit l'ame la plus grande &
» la plus élevée : à St. Cyr , elle fut une
» sainte : dans le monde , elle eût été une
» heroïne. On peut juger de son cœur par
» l'amitié qu'elle avoit pour Me. de Main-
» tenon , & par celle que Me. de Mainte-
» non avoit pour elle. Ce sentiment alloit
» de part & d'autre jusqu'à la jalousie : du
» moins on a cru l'entrevoir , & que Mlle.
» d'Aumale en étoit l'objet. Elle s'oubloit
» elle-même , pour ne s'occuper que des
» autres. Elle a rempli en divers tems tou-
» tes les charges de la maison : & elle étoit
» si active , qu'elle les eût remplies toutes
» à la fois : & elle s'aquitoit si bien de cha-
» cune , qu'on eût dit qu'elle n'étoit propre
» qu'à celle qu'elle fesoit. L'infirmière , la
» maitresse des classes , la dépositaire auront
» à jamais un modele en Me. de Glapion ,
» ainsi que la Supérieure & la maitresse des
» novices. Sa piété n'avoit rien de gêné :
» elle servoit Dieu , elle en parloit , com-
» me un Ange. Toutes ses inclinations

„ étoient vertueuses : & son cœur étoit inac-
„ cessible à tout ce qui en auroit altéré
„ l'innocence. Le monde l'aimoit, & lui
„ étoit indifférent : quand elle en avoit vu ,
„ elle disoit : *mes chers enfans , je me sens*
„ *une faim de prier Dieu que je vais satis-*
„ *faire.* Dans une grande maladie qu'elle
„ eut , toute la Cour envoioit savoir de ses
„ nouvelles : *je crains bien* , disoit-elle , *que*
„ *Dieu ne me pèie en papier du peu que j'ai*
„ *fait pour lui.* La Reine alloit souvent à
„ St. Cyr , dans les commencemens de son
„ mariage , & toujours pour Me. de Gla-
„ pion. Elle vint la voir , dès qu'elle fut
„ guérie , & cherchoit des prétextes pour
„ la faire asseoir devant elle. La Reine de
„ Pologne ne la goutoit pas moins : *je l'ai-*
„ *me* , disoit-elle : *Et il n'y a qu'elle qui sa-*
„ *che aimer.* Le Maréchal de Villeroi & la
„ Comtesse de Caylus avoient avec elle un
„ commerce de lettres , qu'elle entretenoit
„ dans l'espérance de faire goûter la dévo-
„ tion au Maréchal & d'y affermir la Com-
„ tesse : & pour achever son éloge , M. le
„ Duc de Noailles étoit son ami. Sa mort
„ causa à St. Cyr autant de désolation que
„ celle de Me. de Maintenon même : *la*
„ *gloire d'Israel est tombée* , répétoit-on
„ douloureusement d'après une des dames ,
„ à qui cette expression étoit échapée. Cet-

„ re grande vertu étoit-elle sans tâche ? non :
„ & Me. de Glapion avoit sans cesse à com-
„ battre l'indignation , que lui donnoient
„ les mauvais procédés & les prétentions de
„ ces esprits orgueilleux qui se croient en
„ droit de marcher sur la tête des autres :
„ sentimens qui partoient d'un cœur trop
„ sensible & trop généreux : aussi Me. de
„ Maintenon la voyant irritée de ne pouvoir
„ se vaincre , lui disoit souvent : *patience ,*
„ *ma fille : vos défauts seroient les vertus*
„ *des autres.*





LET T R E S

DE MADAME

DE MAINTENON.

AUX DAMES DE ST. LOUIS.

LETTRE PREMIERE.

A ME. DU PEROU*.

ce 25 Octobre. 1686.



ESUIS persuadée de votre zèle & de votre capacité : il faut employer l'un & l'autre pour notre chere maison. Il est vrai que je suis fort vive pour tous les intérêts : & je crois même aller quelquefois jusqu'à l'impatience : mais il me semble qu'il y a quelque raison de se presser, & de profiter du tems favorable où nous sommes. Dieu fait

* N. Travers du Perou, alors maitresse des novices.

que je n'ai jamais pensé à faire un aussi grand établissement que le vôtre , & que je n'avois point d'autre vue que de m'occuper de quelques bonnes œuvres pendant ma vie. Je ne me croïois ni obligée à de grands biens , ni destinée à de grandes vues : & je ne trouvois déjà que trop de maisons religieuses. Moins j'ai eu de part à cet ouvrage , plus je reconnois que c'est Dieu qui l'a fait : aussi étant de lui , & de lui seul , je l'aime beaucoup plus , que s'il étoit de moi. Ce qui prouve bien , que c'est l'œuvre de ses mains , c'est qu'il a conduit le Roi à cette fondation , le Roi qui ne peut souffrir les nouveaux établissemens : & dans quel tems ? après une longue guerre , qui avoit épuisé ses finances , & avec des Ministres qui auroient fortifié son aversion , s'il avoit hésité. Il est vrai , qu'autant que j'aurois tremblé dans le gouvernement de St. Cyr , s'il avoit été fait par moi , autant fus-je hardie , quand j'y vis le doigt de Dieu , & que je crus en être chargée par lui. Aussi puis-je vous dire avec vérité , que je le regarde comme le moyen que Dieu m'a donné pour faire mon salut , & que je sacrifierai toujours ma vie avec joie pour qu'il y soit glorifié. Je voudrois , que tout fût bien établi avant la mort de Me. de Brinon , avant la mienne ,

avant celle de M. l'Abbé Gobelin , afin que l'esprit de l'institut subsistât toujours & triomphât des oppositions , que j'apperçois dans l'avenir , sans être ni fort pénétrante , ni inquiète : car aurez-vous jamais une Supérieure plus habile ou plus absolue que Me. de Brinon , une amie plus zélée que moi , un Supérieur aussi rempli de nos maximes que M. l'Abbé Gobelin ?

Profitions des momens heureux & rapides , où nous avons toute l'autorité spirituelle & temporelle entre les mains : le Roi & l'Evêque sont prêts à faire tout ce que nous pouvons désirer d'utile : c'est à nous à mettre les choses dans l'état de perfection , où nous voulons qu'elles soient pour toujours. Une des choses , qui s'y oppose le plus , c'est la facilité de Me. de Brinon à recevoir de mauvais sujets. Vous devez toutes être ferme là-dessus , vous garantir des complaisances , & vous élever au-dessus des craintes. Vous en rendrez compte à Dieu : & c'est une des plus importantes actions de votre vie.

Dans l'examen de vos filles , attachez-vous à la vraie piété , à l'esprit droit , au goût pour l'institut , à l'envie d'y devenir habile , à l'attachement aux règles , à l'esprit de société , à l'éloignement du monde : voilà le principal pour une dame de

St. Louis. Car pour l'humeur un peu prompte, comptez que nous avons les vices & les vertus de notre tempérament : & celui qui fait prompt fait active, vigilante, attachée au succès : celui qui fait douce, fait nonchalante, tiède, paresseuse, indifférente à tout, lente, insensible : c'est la pitié qui rectifie les passions. Qui est plus prompt, que Me. de Brinon & moi ? & nous en aimez-vous moins ? Ceux qui obéissent, me direz-vous avec raison, ont à souffrir de l'humeur de ceux qui commandent. Je vous répondrai qu'il faut souffrir, & que nous ne sommes au monde que pour cela. Après tout, vous n'aurez dans la suite que les Supérieures que vous choisirez. Quoique j'excuse les prompts, & peut-être par amour propre, je vous exhorte bien à corriger, le plus que vous pourrez, ce défaut dans toutes vos filles : il faut qu'elles tolèrent dans les autres, & qu'elles ne l'aient pas elles-mêmes.

Il n'y a pas à hésiter à faire le chapitre aux postulantes, & à les éprouver par des mortifications. Nous avons si bien ôté toutes les manières des couvens, que si nous n'en reprenions quelques maximes, nous ferions à la fin une maison particulière qui tomberoit bien-tôt. Parlez là-dessus, à Me. la Supérieure, & établissez ce chapitre au

plutôt. Agissez de concert avec elle : elle a bien de l'esprit & de la vertu : & il faut tâcher d'en donner à tout ce qui est sous vos loix. Adieu ma très-chère fille.

L E T T R E II.

A L A M E M E .

1689.

ce II Octobre.

VOUS serez long-tems à l'infirmerie , avant que je me doute que vous y demeurez par goût. Votre lettre me fait un grand plaisir : j'y vois avec quel zèle , quelle application vous vous donnez à votre charge : elle est très-importante , & très-difficile : Dieu vous aidera , quand vous aurez de bonnes intentions , & assez d'humilité pour consulter tous ceux qui peuvent vous être utiles. Je vous conterai à St. Cyr ce qui s'est passé entre Me. d'Arcy & moi : vous verrez que j'ai commencé à l'éprouver assez durement : cependant profitez des avis de Mr. l'abbé de Brisacier : & agissez de concert avec Me. la Supérieure * Me. de Fontaines m'a écrit des merveilles du noviciat : tourmentez bien

* Me. de Loubert

ma sœur de Montalembert * , & plus qu'une autre , pour l'amour de moi : nous avons un grand intérêt à ne recevoir que d'excellens sujets : & il ne faut avoir là-dessus d'autres vues que le bien de notre chere maison , qui ira toujours de mieux en mieux : vous pouvez beaucoup y contribuer , & par le noviciat , & par le bon exemple.

On ne peut jamais séparer chez vous les constitutions des religieuses de l'éducation des demoiselles : il est dit par-tout que l'établissement est fait pour elles : on ne vous y a ajoutées , que pour leur servir de meres & de maitresses : & l'on ne vous a imposé des vœux , que pour fixer votre tendresse & votre zèle. Je serai très-aisé de recevoir une lettre du noviciat : que chacune me dise son mot , mais sans s'aider mutuellement. Je commence à trembler pour ma prophétie : le P. d'Orange se porte bien.

* Proche parente de Me. de Maintenon.



LETTRE III.

A ME. DE MONFORT *.

JE vous vis hier sortir du cœur , avec un visage si chagrin & si abatu , que je vous aurois été chercher , si je n'avois destiné ma journée à ma retraite. Vous êtes troublée , ma chere enfant : vous voulez vous donner à Dieu : vous n'en avez pas le courage : il vous fait la grace de ne pouvoir demeurer tranquille dans cet état : ravissez donc le Ciel par un peu de violence : ne demeurez pas à moitié chemin , tandis que ceux , qui ont moins reçu que vous , se convertissent entièrement : choisissez un guide , & marchez avec lui : vous broncherez , mais vous ne ferez pas de chute : vous l'aurez d'un côté , & moi de l'autre , pour vous soutenir : car je ne prétends pas vous abandonner jamais. Qu'est-ce qui vous retient ? vous péchez : & pour qui J. C. est-il venu ? vous êtes honteuse de dire toujours les mêmes fautes & de recevoir toujours les mêmes conseils : & c'est cette honte-là , qui fait une

* Nouvelle catholique , que Pelisson avoit donnée à Me. de Maintenon , & qui n'étoit pas encore bien revenue de ses premières idées.

partie de votre pénitence : je suis plus en peine de votre orgueil, que de vos péchés : c'est ce qui nous éloigne le plus de Dieu : & c'est contre ce mal-là, que vous avez besoin de remèdes : je suis dans le même état : mais je meurs d'envie de guérir il faut y travailler ensemble, ma très-chère. Répondez moi, si cela vous est de quelque consolation : il me semble que ce que je connois de vos peines ne devrait point vous mettre dans l'état où je vous vois : je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE IV.

A M^E. DE FONTAINES.

1690.

2 Septembre.

DI E U soit béni mille fois, Madame, des graces qu'il vous fait ! il vous veut : il ne cesse de vous appeler à lui : il vous donne les dispositions nécessaires pour répondre à ses invitations. Votre lettre me ravit, quoiqu'elle soit remplie de troubles, & de peines : elles s'évanouiront, si vous devenez humble & obéissante. Je ne puis vous voir sentir vos besoins, en convenir, demander du secours, en chercher avec confiance & respect aux pieds des ministres de J.C., sans

tout espérer pour vous. Reconnoissez donc le miracle qu'il opere présentement en vous : il se fait lentement , parce que Dieu veut que vous travailliez avec lui : mais enfin il se fait , & aiant eu de la peine depuis trois jours à écrire à Mr. B.... vous m'écrivez aujourd'hui des choses plus fortes , plus soumises , & plus humbles , que tout ce que vous lui avez écrit. Courage , ma chere fille : ne soiez plus en peine de vos maux : je vous regarde comme une personne qui souffre , & dont on plaint la douleur , sans en être allarmé : nul péril pour les malades , qui s'abandonnent entre les mains de Dieu , & qui se laissent conduire par ceux à qui il a donné le pouvoir & la grace. Autant que vous êtes inquiète & agitée , livrée à vous-même , autant serez-vous tranquille & paisible , quand vous aurez renoncé à vos foibles lumieres , & à votre propre volonté : vous vous approcherez , ou vous vous éloignerez des Sacremens par obéissance : & vous ne jugerez plus vous-même de vos dispositions : vous serez fidele & forte dans les tentations : ce que vous ferez sera béni : & vous le sentirez visiblement. Que Dieu est bon , de vous forcer ainsi à recourir à lui , & de ne vous pas abandonner à un entier découragement ! Il vous donne , dites-vous , des lumieres vives sur le bonheur qu'il y a de le servir : c'est qu'il

veut que vous le serviez : mais il veut aussi que vous lui sacrifiiez ce que vous avez de plus cher, votre esprit, votre volonté, votre liberté : il n'y a que cela en nous qui soit digne de lui être offert. Donnons-lui tout, Madame ! servons-le ensemble, & n'oublions jamais ses miséricordes : réjouissez-vous comme une personne assurée de sa guérison : vous m'allez devenir plus chère que jamais.

L E T T R E V.

A L A M E M E.

1692.*à Maubeuge, ce 24. Mai.*

JE S U I S ravie, Madame, de tout ce que vous me mandez de la retraite : j'en espère beaucoup de fruit. Il y a vingt-quatre heures que je n'ai parlé : cet état seroit trop doux, mais il est troublé par un peu d'inquiétude.

Le Roi nous a ordonné de séjourner aujourd'hui & demain ici, afin de donner à tout le monde le tems de faire ses dévotions pour la fête : il songe à tout comme vous voyez : car c'est de l'armée qu'il nous a envoyé cet ordre : ce n'est pas mal l'entendre, que d'être à la fois héros & chrétien. Dites, s'il vous plaît, à Me. de Veilhan, que le

siège de Namur est plus considérable que celui de Mons : que le Roi l'attaque avec quarante ou cinquante mille hommes : que Mr. de Luxembourg en a quatre-vingt-dix mille pour opposer à M. le P. d'Orange, s'il vouloit traverser le dessein du Roi : que j'ai vu de mes yeux tous ces hommes-là : & qu'elle n'a pas l'âme plus guerrière qu'eux. Nous partirons pour Philippeville, qui ne sera qu'à six ou sept lieues du Roi : il est en parfaite santé, & toute l'armée, enchantée de sa douceur, de son affabilité, de la facilité qu'il y a de lui parler, & du travail continu auquel il est appliqué. Dites à Me. la Supérieure, qu'au milieu de cette prodigieuse puissance il met toute sa confiance en Dieu. Dites à toute la Communauté, que j'aurois besoin de l'abandon de Me. de la Maison-fort, pour n'avoir pas quelque peine d'être si loin de mes enfans : leur chère mère à toutes se porte à merveilles.



L E T T R E V I .

A M E . D E V E I L L H A N T .

1692.*Ce Mai.*

IMAGINEZ-vous , Madame , qu'hier après avoir marché six heures dans un assez beau chemin , nous vîmes un château bâti sur un roc , qui ne nous parut pas fort logeable , quand même on nous y auroit guindés. Nous en aprochâmes sans trouver de chemin pour aborder : nous vîmes enfin au pied de ce château dans un abîme , & comme dans un puits fort profond , les toits d'un nombre de petites maisons qui nous parurent des poupées , environnées de tous côtés des rochers affreux par leur hauteur : ils paroissent de fer , & sont tout-à-fait escarpés : il fallut descendre dans cette horrible habitation par un chemin non moins horrible : les carrosses fesoient des sauts à rompre tous les ressorts : les dames se prenoient à tout ce qu'elles pouvoient attraper : nous descendîmes après un quart d'heure d'effroi & nous tombâmes dans une ville* composée d'une rue , qui s'appelle la grande , quoique deux carrosses n'y puissent passer de front :

* Dinant

en plein midi, on n'y voit goutte : les maisons sont effroyables : & Me. de la Villeneuve y auroit quelques vapeurs : l'eau y est mauvaise, & le vin rare : les boulangers ont ordre de ne cuire que pour l'armée, & de laisser mourir de faim tout le reste. On porte tout au Camp : il y pleut à verses, depuis que nous y sommes. Je n'ai encore vu que deux Eglises : elles sont au premier étage, & l'on n'y sçauroit entrer que par civilité : on nous dit un salut avec une fort mauvaise musique, & un encens si parfumé, si abondant & si continuel, que nous ne nous vîmes plus les uns les autres. Je ne vous dis rien de la saleté des rues : mais en vérité, le Roi a grand tort de prendre des pareilles villes. Le siège de Namur va fort bien : on avance : & jusqu'à-présent on nous tuë très-peu de monde : la ville sera prise vers le quatre ou le cinq de ce mois : le château tiendra apparemment davantage. M. le P. d'Orange assure qu'il viendra secourir la place : mais il viendra trop tard : le Roi a la goutte aux deux piés : & je n'en suis pas fâchée. Un boulet rouge des ennemis est tombé au quartier de M. de Boufflers, & en a fait sauter sept milliers : cette belle ville-ci fut ébranlée du bruit : car pour comble d'agrément nous entendons le canon du siège : & nous craignons que chaque coup n'emporte quelqu'un de nos amis. A cela près, je

suis contente : je suis des mieux logées , très bien servie , & voulant bien être où Dieu me met : je vous embrasse , mes cheres filles : il y a d'ici quatre cens degres pour monter au château dont je vous ai parlé.

L E T T R E V I I .

A L A M E M E .

1692.*Mai.*

SI L'ON pouvoit en conscience souhaiter une religieuse hors de son couvent , je voudrois vous voir dans les places de guerre où nous passons : & si l'on pouvoit changer les inclinations , je prendrois volontiers cette humeur martiale qui vous fait aimer la poudre & le canon. Vous seriez ravie , Madame , de ne sentir que le tabac , de n'entendre que le tambour , de ne manger que du fromage , de ne voir que bastions , demi-lunes , contrescarpes , & de ne toucher rien , dont la grossièreté ne soit fort opposée à cette sensualité au-dessus de laquelle vous êtes si élevée par votre courage , & votre caractère. Pour moi , qui malheureusement suis femme , & qui le suis plus qu'une autre , je vous donneroie volontiers ma place , pour travailler en tapisserie avec nos cheres dames.

J'espere que ce plaisir n'est que différé , & que Namur aimera mieux se rendre , que de se faire entierement ruiner. Vous ne pensez qu'à la guerre : vous ne me dites pas un mot de la retraite , ni de votre santé : je suis trop bonne , après cela , de vous dire que le Roi se porte bien malgré sa goutte , & que de son lit , où il est retenu depuis douze jours , il donne ses ordres pour prendre vite Namur , pour que son autre armée s'opose au P. d'Orange , pour que le Maréchal de Lorges entre en Allemagne , que Mr. de Catinat repousse Mr. de Savoye , que Mr. de Noailles empêche les Espagnols de rien faire , que Mr. de Tourville batte la flotte des ennemis s'il a le vent favorable , & que l'intérieur du Roïaume , gouverné comme s'il étoit présent par-tout , ne se res sente pas des malheurs de la guerre. Je vous quitte après cette peinture , qui doit remplir votre idée.



LETTRE VIII.

A M^E. DE *.

1693.

30 Septembre.

ON m'annonce de tous côtés une lettre de la communauté, que je ne vois point. Ce seroit une grande joie pour moi, si nous n'avions plus qu'à travailler à notre sanctification & à l'établissement entier de notre chere maison, qui m'agite toujours entre l'espérance & la crainte. Je suis si convaincue qu'elle ne peut être médiocre, comme je vous l'ai dit cent fois, que je vous avoue que sa destruction ne me feroit pas beaucoup de peine, parce qu'on n'est point obligé de soutenir un établissement au-dessus de ses forces. Mais que cet établissement se tournât mal, ce seroit un des lieux du monde où Dieu seroit le plus offensé : voilà qui est bien propre à vous effrayer, ma chere sœur : ce n'est pourtant pas mon dessein. Vous avez raison de dire que nous ferons une grande perte, le jour que notre mere * nous quittera : cependant cette perte est inévitable, & c'est ce qui me fait trembler : soiez plus courageuse

* La mere Priolo, venue de Chaillot pour former le Noviciat de St. Cyr.

que moi , & ne perdez pas un moment pour profiter de ce que vous voiez. Vous serez apparemment une des principales de la maison & vous savez qu'il n'y a presque pas d'emplois où l'on ne commande : aprenez donc cette maniere de commander avec douceur & avec fermeté , & de répondre en peu de paroles sans hausser le ton , & sans perdre l'air modeste & grave dont notre mere accompagnait tout ce qu'elle fait , & tout ce qu'elle dit. Ecrivez ce qui vous paroîtroit bon à écrire , & que vous craindriez d'oublier : vous ne pouvez trop prier pour que Dieu nous éclaire tous , & vous ne pouvez trop ouvrir les yeux pour répondre à ce que nous pourrions vous demander. J'ai cru m'apercevoir de ces tristesses dont vous me parlez. Reprenez courage : Dieu ne vous manquera pas , quand vous vous donnerez toute-entiere à lui : priez-le continuellement de bénir ce que nous voulons faire , ou de le renverser. Adieu , ma chere fille.

* * * * *

* * * *

* * *

* *

*

L E T T R E I X.

A U X D A M E S D E S T. L O U I S

1693.*à Fontainebleau, ce 1 Octobre.*

IL n'y a que la paix générale qui puisse me donner une plus grande joie que celle que je ressens de vous voir contentes de l'état que vous allez embrasser. Dieu sait si j'ai jamais voulu vous le rendre pénible, & si je ne serois pas prête tout à l'heure à changer vos constitutions, vos réglemens, & votre maison contre mes vues propres, si ceux, que nous consultons, me le conseilloient. Mais enfin, il faut se fixer, & esperer que n'ayant cherché que la gloire de Dieu, il voudra bien répandre sa bénédiction sur nos travaux. Un auteur moderne, fort connu à Sr. Cyr (*Fenelon*) nous a dit souvent que les retours inquiets sur nous-mêmes retardent notre avancement dans la perfection, & qu'il faut marcher avec foi & avec confiance sans regarder derriere nous. Je vous exhorte à la même conduite, mes cheres filles : ne pensons plus aux peines passées ; pardonnons-nous les unes les autres celles que nous nous sommes données, & ne songeons qu'à entrer avec courage dans tout ce qui nous est

est confié. Vous voyez ce qu'on vous demande par vos constitutions , par vos réglemens , & par le titre même de vos charges : c'est à nous à ne vous plus rien imposer de nouveau , c'est à vous à ne vous plus plaindre des austérités d'un état que vous choisissez avec liberté. Cherchez tout ce qui pourroit vous soulager : mais soulagez , à votre tour , vos Supérieurs par une obéissance entière. Je demande à Dieu bien souvent de vous faire la grace de le regarder dans la personne qui gouvernera votre maison : vous avez obéi très-exactement , depuis dix mois , à celle qu'on vous a donnée : sa vertu , son esprit , son expérience vous ont prévenues pour elle : plusieurs d'entre vous disent qu'elles lui obéiroient avec joie toute leur vie : j'espère que votre obéissance ne sera pas réservée à une occasion impossible , & que vous obéirez de même à une de votre communauté. Elle ne sera pas si expérimentée que notre chère mere : aussi ferez-vous toutes appliquées à faire si bien votre devoir , que vous lui donnerez le tems d'apprendre le sien. Nous travaillerons ensemble , mes cheres filles : j'y donnerai ma vie : & ce sera avec trop de plaisir , si vous êtes remplies de courage , de zèle , de confiance en Dieu , pour le faire servir par le petit peuple qu'il vous confie. Je languis de me trouver

avec vous : je vous aime bien tendrement.

L E T T R E X.

A. M E. D E R.

*Au nom de Notre Seigneur J. C.**De notre maison de St. Louis,
ce 11 Octobre.*

1693.

C'EST pour vous apprendre à dater , car la plupart des femmes datent fort mal. Nos meres manquent à la simplicité de filles de St. François de Sales pour ce qui les regarde : ne leur obéissez point là-dessus : & mettez les fautes sur Nanon : n'est-ce pas-là des conseils d'institutrice ? L'idée de mettre une boiteuse à la porte est extravagante : vous savez de qui elle est. Ne vous amusez pas tant à regretter nos meres (*de Ste. Marie de Chailot*) qu'à bien profiter de ce qu'elles disent , & de ce qu'elles font : vous ne pouvez trop demander à Dieu d'inspirer tous ceux qui gouvernent votre maison. Je serai au comble de ma joie , si je vous vois enfin ménageres , pauvres en esprit , & épargnant pour donner , comme les avarés épargnent pour amasser : c'est l'esprit que je desire à mes cheres filles.

Le témoignage , que vous me rendez de

la satisfaction des dames sur les soulagemens qu'on leur a accordés , me fait un sensible plaisir : il n'y en a point que je ne voulusse leur faire , dès qu'ils ne nuiront point à l'ordre de la maison. J'ai toujours compris qu'il étoit fort fâcheux de coucher dans les dorroirs des demoiselles , & je regarde cette obligation comme une si grande austérité , que je voudrois qu'il ne s'en pratiquât guères d'autre chez nous. Je suis ravie de la résolution où vous êtes de ne point consentir jamais qu'on détruise les pratiques que nos meres établissent : il vous est permis , jusqu'à la profession , de représenter ce que vous auriez envie de changer : mais après cela , il faut demeurer fermes , & ne rien innover , quand même il seroit meilleur. Ne tremblez point sur ce que vous avez à faire , je ne vous ai jamais demandé qu'une bonne volonté : si elle est droite & sans réserve pour Dieu , il saura bien vous former , vous instruire , & vous rendre propre à ses desseins. Pourquoi me faire des excuses de me parler naturellement ? C'est ce que j'ai toujours demandé de routes , & toujours attendu de vous. La franchise est nécessaire dans tous les états : mais si dans le monde elle est une vertu , dans les couvens elle doit être un devoir. Vous le faites sur l'habit religieux : & je vous sai bon gré de me montrer cette foiblesse , puisque

Dieu vous la laisse encore : il n'y a rien de décidé là-dessus. Me. de Montfort (*devenue fille de Ste. Marie*) n'hésiteroit pas, si elle étoit de votre conseil : elle dit que l'habit religieux l'humilie, & qu'on n'ose plus lever la tête.

L E T T R E X I.

A M E. D E F O N T A I N E S.

1694.

ce 12 Janvier.

J'A I lu avec attention tout ce que vous avez bien voulu me confier. Votre Evêque ne peut dire que vous l'aiez trompé, & vous n'avez pas assurément adouci vos défauts. Dieu soit loué de tout ce qu'il a fait en vous ! Avancez votre perfection pour vous & pour la communauté qu'il a confiée à vos soins. Soiez persuadée que votre principale obligation est de l'édifier & de la conduire, que vos pratiques de mortification, de renoncement à vous même & à votre propre volonté, se doivent appliquer particulièrement au gouvernement de vos filles, qu'il faut que vous les éclairiez, que vous leur ouvriez le cœur, que vous les consoliez, que vous les animiez, que vous les repreniez, que vous les divertissiez, que vous les préveniez, &

qu'enfin ce soit-là votre continuelle application. Vous ne devez guere faire ce qu'une autre pourra faire , afin de vous garder pour ce qui ne peut être fait que par vous. Apprenez à vous faire soulager : il vous en restera toujours plus qu'à toute autre : je crains votre courage , votre activité , votre dureté pour vous-même , ou pour mieux dire , je crains que ces qualités ne vous fassent entrer dans des détails qui usent votre santé , & tout votre tems. Ne vous pressez pas trop de connoître le temporel : allez peu à peu : le plus pressé est de fermer les dames , de les tenir dans la régularité où elles sont , & de vous faire aimer d'elles , sans qu'il vous en coute le moindre relâchement , c'est-à-dire , relâchement des regles. Si je vous dis des choses utiles , je vous conjure d'en profiter : si elles sont inutiles , jetez ma lettre au feu.

LETTRE XII.

A LA MEME.

Versailles , 12 Mars. 1694.

JE suis bien contente , ma chere mere , du compte que vous me rendez de notre maison. Il faut que nos filles ne se lassent

jamais d'être averties, reprises, excitées : seul moyen de maintenir la régularité. A quelle perfection qu'elles tendent, ou qu'elles parviennent, il y aura toujours de petites fautes : si l'on ne les censure pas sur le champ, on tombera dans les grandes aussi imperceptiblement qu'il leur est marqué dans l'esprit de l'institut. Qu'elles ne regardent donc pas les repréhensions comme des marques du peu de satisfaction qu'on a d'elles, ou comme la suite d'une idée de perfection impossible. Elles en seroient attristées & découragées. On ne leur veut rien imposer de nouveau : mais elles veulent, autant que nous, établir la régularité, qui est l'observance des regles. Pour cela, il ne faut tolerer aucun relâchement, quelque petit qu'il puisse être.

Mr. le Curé de Versailles me dit, en partant pour Forges, qu'il ne seroit pas revenu pour votre sermon de St. Candide. Je voudrois bien, sous le bon plaisir de Mr. l'Evêque de Chartres, que vous ne vous fîssiez point de regle ni d'habitude d'avoir nécessairement des sermons en de certains jours : vous éviteriez l'inconvénient de la plupart des couvens, qui en ont souvent qu'il seroit meilleur de ne pas avoir : je voudrois en avoir, de gens sûrs, aprouvés de votre Evêque : je pren-

drois le tems de ceux-là , & les entendrois un jour ouvrier , s'ils ne pouvoient prêcher un jour de fête : je préférerois la veille de la fête , afin d'être instruite & préparée pour la mieux passer. Mais , encore une fois , j'aimerois mieux que mes cheres filles n'entendissent pas de sermon un jour de Pâques , que d'être réduites à tous les jeunes Cordeliers qui viendront s'effayer chez vous. Joignez à cela la peine de les inviter , de les remercier , & beaucoup plus encore le hazard de leur doctrine dans un tems , & un tems qui durera autant que le monde , où l'on marche au milieu des précipices. Je crois que Mr. l'Evêque de Chartres ne desapprouvera pas ce que je pense : & si cela étoit autrement , vous savez si je suis soumise , & si je desire que vous le soyez. J'avoue que j'ai de la peine à voir sortir des filles en qui on trouve une bonne vocation , une grande pieté , de la douceur dans le naturel : ces caracteres-là font bien commodes dans une maison. Je crois que vous aurez Veilleine , Jaucour , & Vandarn : voilà bien de l'esprit : cependant il ne faut pas que tout soit tête dans un corps : il faut des piés & des bras , mais toujours des membres sains.

Soyez ravie d'être aimée , estimée , respectée , obéie pour l'amour de Dieu , & re-

noncez à l'amour-propre qui voudroit s'attribuer ces sentimens. Quand je vois nos cheres filles agir en esprit de foi, j'ai une grande espérance qu'elles s'établiront sur des fondemens solides : l'inclination manque encore plus souvent que la vertu. Je me suis rapprochée de vous avec plaisir, quoique je craigne la misere que je crois trouver, car on nous mande que le blé enchérit tous les jours.

L E T T R E X I I I .

1695.

A L A M E M E .

NO U S avons ici un malade, dont les jours sont utiles à l'état : c'est Mr. de Luxembourg : priez pour lui, je vous en conjure. Conduisez ma sœur Prévot §, de maniere qu'elle ne perde rien de son humilité & de sa simplicité. Je croirois qu'il ne lui faut pas beaucoup parler de ce qui est arrivé : ma sœur Marie Constance en fait plus que moi. Ne vous familiarisez pas trop : souvenez-vous toujours du personage de Mere, de sœur aînée, de religieuse. Sous prétexte de former nos filles, n'en faites pas de

§ Sœur converse, qui recouvra subitement la vue.

rhétoriciennes : ne leur inspirez pas le goût de la conversation : elles s'ennuieroient à mourir dans leur famille : qu'elles aiment le silence : il convient à notre sexe. Ne vous attachez à rien. Je ne veux pas vous affliger, en vous déclarant que vous perdrez bientôt cette maîtresse chérie : je voudrois pourtant bien vous presser de vous perfectionner, en vous confiant que vous ne la garderez pas encore long-tems : aidez-moi dans cet embarras, en ne la pleurant pas avant le tems, & en vous hâtant de profiter de ses instructions & de ses exemples.

Plus votre Communauté est régulière, plus elle a besoin de plaisirs innocens, pour reprendre le travail avec plus de courage. Que ne puis-je faire voir le fonds de mon cœur & de mon état à toutes les religieuses ! Elles verroient le bonheur de leur vocation. Le monde est un menteur, il nous promet des plaisirs, & il ne donne que des peines : & je sais mieux que personne qu'elles sont proportionnées à l'état de la fortune, & que les plus grands sont toujours les plus malheureux.

J'ai fait réflexion sur les étrennes que Bernard veut vous donner. Je crains d'avoir trop tranché là-dessus. Je n'ai point eu de procès : j'ai toujours été gâtée par-tout : mais il me semble que l'exemple de Chail-

lor vous seroit meilleur. que le mien.

J'ai connu une Dame, qui s'est ruinée à acheter tout ce qu'elle trouvoit à bon marché. Je suis de même sur les aumônes, & je ne puis résister aux petites. Donnez donc, ma chere fille, cinq louis à votre philosophe : & faites-moi hardiment des pareilles propositions, quand la providence vous les offrira.

L E T T R E X I V.

A L A M E M E.

ON v o u s a porté bien des bonbons, c'est pour consoler mes enfans d'avoir perdu leur mere §.

Le Roi est très-content de la visite qu'il vous fit hier : il est un peu mal aujourd'hui de sa médecine qui l'a toujours purgé : j'espère qu'il ne s'en portera que mieux. Je crois avec vous, ma chere fille, qu'un Roi est un grand prédicateur, & un prédicateur fort persuasif : il vous donna de très-bonnes maximes. Représenter son avis, & ensuite se soumettre, soutenir ce qui a été réglé contre notre avis, quitter tout pour ne quitter jamais les demoiselles : voilà ce que

§ Me. Priolo.

j'en ai retenu : mais je compte que Me. de Bouju n'en aura pas perdu un mot. Je ne fus pas fâchée de ne pouvoir dire adieu à nos chères filles : je ne le pouvois pas sans me trop attendrir. Que chacune s'avance dans la perfection que je sçais qu'elles cherchent toutes ! Que toutes ensemble forment une sainte Communauté ! Qu'elles vivent comme des Anges ! Qu'elles ne songent qu'à mourir à elles-mêmes ! Qu'elles soient humbles , silencieuses , zélées pour le bien de leur établissement ! Qu'elles aiment à se mortifier , & que leur Supérieure songe à les réjouir innocemment ! Qu'elles deviennent simples ! Que leurs recreations soient gaies ! Qu'elles évitent les commerces particuliers , source de toutes sortes de troubles ! Qu'elles aiment leurs Supérieurs qui les aiment bien tendrement ! Mais après leur avoir souhaité tant de biens , je les conjure de demander à Dieu pour moi ceux qu'elles me croient les plus utiles , & dont elles jugent bien mieux que moi. Ce n'est pas assez de faire des exhortations à nos filles : il leur faut donner des exemples de perfection : en voici un que j'ai trouvé dans un auteur qui ne leur est ni suspect , ni désagréable.

EXTRAIT D'UNE LETTRE
DE CAMBRAI.

» **A** U reste , Madame , vous prenez
 » soin d'une grande communauté de
 » fille : & vous avez intérêt d'avoir devant
 » les yeux des modeles de perfection : en
 » voici un , pour la discipline réguliere ,
 » que je vous propose. Chaque religieuse
 » des abbéies nobles de ce péis est fondée
 » en coutume d'aller passer tous les ans
 » un mois dans sa famille , & de visiter
 » toute sa parenté : c'est une civilité re-
 » glée. Quand j'arrive dans un couvent ,
 » la Supérieure vient au-devant de moi
 » pour me recevoir dans la rue : on re-
 » çoit tous les étrangers dans des parloirs
 » extérieurs sans grilles , ni clôture. Pour
 » moi , en arrivant on me mene à l'E-
 » glise , au chœur , au cloître , au dor-
 » toir , enfin au refectoire avec toute ma
 » compagnie. Alors la Supérieure me pré-
 » sente un verre : nous bûvons ensemble
 » elle & moi , à la santé l'un de l'autre :
 » la communauté m'attaque aussi : mon
 » grand-vicaire & mon clergé viennent à
 » mon secours : tout cela se fait avec une
 » simplicité qui vous réjouiroit. Malgré
 » cette liberté grossiere , ces bonnes filles

„ vivent dans la plus aimable innocence :
„ elles ne reçoivent presque jamais de visites
„ que de leurs parens : les parloirs sont dé-
„ ferts, le monde parfaitement ignoré : & il
„ y regne une rusticité très-édifiante. On ne
„ raffine point ici en pitié, non plus qu'en
„ autre chose : la vertu est grossière com-
„ me l'extérieur, mais le fond est excel-
„ lent : dans la médiocrité Flamande, on
„ est moins bon & moins mauvais qu'en
„ France : le vice & la vertu ne vont pas
„ si loin : mais le commun des hommes &
„ des filles de communauté est plus droit
„ & plus innocent “.

Vous croïez bien, ma chere mere, que
je me sens une grande émulation pour
vous après cette lecture, & que ma joie
seroit parfaite, si je vous voïois boire avec
Mr. de Chartres, & ma sœur de Veilhan
attaquer son grand-vicaire. Vous me trou-
verez bien du loisir de m'être embarquée
dans une si longue lettre : mais quand il
s'agit de St. Cyr, il est toujours diman-
che pour moi : le Roi entretient un héros
(*Mr. de Boufflers*) inconsolable de la perte
de Namur. Adieu ma chere fille.



LETTRE XV.

669.

AUX DAMES DE ST. LOUIS.

JE vous ai dit souvent, mes cheres filles, que je suis incapable & indigne de vous exhorter, & que je ne le fais que par obéissance. Depuis que j'ai vu les écrits de Me. de Chantal, j'ai cru n'avoir plus rien à vous dire : j'y ai trouvé tout ce que je pense, & mille fois mieux que je ne le pourrois exprimer. Je vous l'ai dit : mais l'amitié que vous avez pour moi, vous prévenant, vous desirez que je vous dise mon avis sur les choses qu'elle a écrites, & dont j'ai fait copier ce que j'ai cru qui vous étoit propre & convenable à votre institut. J'obéis à ce que vous avez voulu : mais je ne puis qu'approuver tout ce que vous trouverez dans ce recueil, & vous conjurer de vous y conformer. Vous ne pouvez prendre un meilleur esprit que celui de St. François de Sales : & rien ne m'a donné plus d'espérance, que votre goût pour les maximes de ce grand Saint. Lisez & relisez ses écrits : c'est un excellent directeur. Me. de Chantal, qui en avoit si bien profité, entre dans un détail très-pro-

pre à votre communauté. Il me semble qu'avec ces livres & des filles de bonne volonté on peut faire un monastere bien regulier , & bien parfait. Le chapitre des fondations ne vous regarde point : il faut vous bien établir , & vous bien fortifier avant de vous étendre plus loin : vous ferez assez bien , si vous vous acquitez sainement & fidèlement des obligations de votre institut. Mais si jamais les Rois & les Reines vouloient multiplier les maisons de St. Louis , (& pourquoi ne le voudroient-ils pas un jour ?) je pense que vous ne pourriez mieux faire que d'imiter les filles de la visitation , & d'observer dans les fondations tout ce qui est prescrit dans ce chapitre , & dans ceux qui le suivent. Vous trouverez toujours des gens éclairés & vertueux à consulter : je croi que les avis d'un saint, & l'expérience de ces saintes filles vous feroient marcher plus sûrement que vous ne feriez par des chemins tout nouveaux. Quand je vous parle des Rois & des Reines pour des fondations , c'est qu'il vous est défendu , par la vôtre , de recevoir de toute autre personne , sous quelque prétexte que ce soit , ni augmentation , ni présent.

Soiez fidèle à votre institut : il est singulier : & vous n'avez pu imiter en tout.

les filles de la visitation , parce que le vœu d'instruire , de même que plusieurs articles de votre établissement ne pouvoient s'accommoder avec le leur : mais imitez cette fidélité , cette exactitude , cette obéissance , qui les a soutenue jusqu'ici dans la ferveur , & dans l'uniformité. N'oubliez jamais , que celles , qui vous ont instruites , vous ont dit qu'elles ne changeroient pas la moindre de leurs pratiques , même pour en établir de meilleures : soïez donc , comme elles , inébranlables , quoi qu'on vous propose : & dites pour toute raison , c'est notre institut , c'est l'esprit de notre maison , c'est l'intention de notre Fondateur & de nos Supérieurs. Tout ce qui s'est passé dans les commencemens de votre fondation vous a fait voir qu'on trouve toujours à changer dès qu'on veut écouter , & qu'il y a des raisons pour soutenir tout ce que l'on propose. Cette fermeté à demeurer fidèles à ses regles , à ses coutumes , à ses pratiques est un excellent exercice de renoncement à ses lumieres , à sa propre volonté , & au plaisir de la nouveauté & du changement. Je vous conjure donc , mes très-cheres filles , vous qui êtes les fondemens de la maison , vous qui avez été formées par ces saintes religieuses , vous qui savez les intentions de

ceux qui vous ont gouvernées, vous qui connoissez mon respect pour la regle, d'être fermes dans la vôtre, & de n'y souffrir jamais ni altération, ni relâchement.

LETTRE XVI.

A ME. DE GLAPION §.

14 Octobre. 1699.

JE VEUX bien que vous m'aimiez : mais je ne prétends pas que vous soiez triste en mon absence. Si je demande de la gaieté dans la maladie, jugez, ma chere fille, si je pardonnerois de l'abbatement dans l'amitié. Suivez avec joie le dessein que vous me confiez. Je pratique ce que je vous conseille : & je suis tranquille, malgré le déplaisir d'être si loin du lieu du monde où je me plais le plus. Mais ce déplaisir me revient souvent dans l'esprit : il sera long : j'y suis préparée : à ma place, l'on a mille raisons de mourir : & l'on ne meurt point. Le Roi & Me. la De. de Bourgogne ne sortent point de ma chambre : il faut que je me leve à cinq heures pour vous écrire. Je suis bien fachée

§ De Glapion des Routis, née en 1674., morte en 172..

du mal de ma sœur de Radouay *
St. Periers § est souvent malade : voilà ce
que c'est que les bonnes santés ! Adieu,
ma chere Glapion : assurez toutes vos sœurs,
depuis Me. du Perou jusqu'à Mlle. de la
Palliere, qu'elles sont toutes dans mon
cœur : & parez-vous de cette longue lettre
à la recreation.

L E T T R E X V I I.

JE ME suis bien apperçue du dégoût
que vous avez pour vos confesseurs :
vous les trouvez grossiers : vous voudriez
plus de brillant & plus de délicatesse : vous
voudriez aller au ciel par un chemin semé
de fleurs. Mais ma chere fille, vous êtes
chrétienne & religieuse : & il y a bien des
devoirs dans ces deux mots. Je suis en
état de choisir : & je n'ai d'autre confesseur
que le vôtre. Il me seroit aisé d'entendre
de beaux sermons : & je leur préfere la sim-
plicité de cet homme. Sacrifiez vos répug-
nances. Vous ferez plus de bien par-là ;
que par ces austérités que vous ne deman-

* De Remont de Radouay, née en 1668. dame
de St. Louis en 1686., d'un esprit aimable, &
goutée de Me. la Maréchale de Noailles, au
point d'exciter la jalousie de Me. de Maintenon.

§ De St. Periers de Baudeville, née en 1675.

dez pas, & que vous avez de la peine à ne pas demander. Adieu, ma chere fille, je ne sens aucun mal : mais je suis dans une foiblesse dont mon esprit se ressentira bientôt. Tout manque en moi : je m'échape à moi-même : mais ma sensibilité pour vous & pour St. Cyr vit encore.

LETTRE XVIII.

à St. Cyr, 31. Mars. 1700.

POINT de fille de Ste. Marie aussi cordiale, aussi affectueuse que je le serois, si je vous disois tous mes sentimens pour l'infirmerie & pour l'infirmerie. Dieu vous montre ce qu'il veut de vous, la pratique de la charité, la solitude, la privation du plaisir de solemniser sa mort & sa resurrection avec nous. J'ai fait le chapitre ce matin, & parlé l'après diné en particulier : je vais à Marli : & voilà qui n'est pas si regulier. Votre droiture saura bien allier les deux choses qui vous paroissent incompatibles : il n'y a que les distinctions qui affligent dans les communautés, parce qu'elles humilient. Pour vos impatiences, ma chere fille, elles ne sont pas bien grandes, puisque personne ne s'en aperçoit : vous les sentez, vous : raison de

plus continuer à veiller sur vous-même. Occupez-vous gaiement de la gloire de Dieu : vous lui devez beaucoup : & j'espère que vous péierez bien.

L E T T R E X I X.

NE perdez pas le fruit des bons propos que vous tenez , en communiquant aux autres vos dégouts : cachez les avec soin : faites mieux , n'en aiez plus. Il faut que tout le bien se fasse par les Supérieurs : aimez les donc , & faites les respecter. Sortez de votre retraite , toute grande , toute forte , toute zélée. Laissez les pensées d'enfant aux enfans : & venez aider à établir une maison qui doit sanctifier le monde. Ne croyez pas être sèche pour les malades : vous êtes charitable & douce : mais vous voulez les rendre raisonnables : & c'est trop exiger. L'envie d'être approuvée est naturelle : mais tâchez d'aimer le bien pour le bien , & d'offrir tout à Dieu , l'amour propre trouvera toujours assez à se mettre par tout.

Pourquoi cette aversion pour le catéchisme ? Ne contient-il pas toute la religion ? Vous trouvez ridicule que le maître fasse des demandes d'un écolier , & que l'écolier fasse

des réponses d'un maître. Vous voudriez que la question fut faite par l'enfant, & que d'après la réponse, qu'on lui auroit faite, il raisonnât, & qu'il avançât de curiosité en curiosité. Vous pouvez avoir raison : mais il faut suivre l'usage : l'expérience fait voir que la méthode, que vous condamnez, est facile & succincte. Vous en voulez encore au catéchisme, parce qu'il ne parle pas convenablement de nos saints mystères : & comment l'homme pourroit-il parler de ce qu'il ne peut comprendre ? Il est impossible, qu'il ne begaie, & qu'il ne communique à des choses si sublimes la petitesse de son esprit. Je vous sai gré de le sentir : mais il ne faut pas vous impatienter contre des expressions reçues : ce n'est pas la faute du catéchisme : c'est la grandeur des mystères. Toutes ces idées sont de restes de vanité : vous ne voudriez point de choses communes à tout le monde : votre esprit est élevé, vous voudriez des choses qui le fussent autant que lui : inutile desir : la plus sçavante théologie ne peut vous parler de la Trinité autrement que votre catéchisme. Votre répugnance à enseigner à des enfans d'une manière bizarre des vérités communes, ou d'une manière basse des vérités sublimes, est encore matière de sacrifice. Employez votre esprit, non à multiplier vos dégouts, mais à les vaincre, mais à les cacher, en attendant qu'ils

soient vaincus : mais à vous faire aimer les plaisirs de votre état. Je n'aurois pas été si sévère que votre Confesseur sur la musique, mais apparemment il a ses raisons. Quel est ce livre que vous voudriez lire, & que vous ne lisez pas ?

Ne vous inquiétez point de votre peu de ferveur : si Dieu demandoit de vous des austérités, il ne vous auroit pas mise dans une maison, où l'on n'en connoît d'autres que celles d'une vie toujours active : la violence, que vous faites à votre naturel porté aux liaisons, vaut mieux que les haïres & les cilices. Je ne vous ménage point mais je compte si fort sur votre candeur, que je ne cherche point vos défauts : vous n'en avez point d'autres que ceux dont vous vous accusez. On a défait dix-huit cent camifards : je demanderai à notre Mere une procession pour remercier Dieu, quelque affligeant qu'il soit de se réjouir de la mort de ces rebelles, qui pourtant sont François.



LE MOIS DE



LETTRE XX.

A M^E. DU PEROU.24 *Fevrier.* 1701.

IL m'a toujours paru, que vous desiriez que j'écrive sur ce qui peut être de quelque conséquence dans votre maison. Je mets en ce rang les belles tragédies que j'ai fait composer pour vous, & qui peuvent être imitées à l'avenir. Mon dessein fut d'éviter les mauvaises compositions des religieuses, telles que j'en avois vu à Noisi. Je crus qu'il falloit divertir les enfans : & je voulus, en amusant les miens, remplir leur esprit de belles choses, leur donner de grandes idées de la religion, élever leurs cœurs à l'amour de la vertu, orner & cultiver leur mémoire, les former à la prononciation, & les retirer des conversations qu'elles ont entre elles, sur-tout les grandes, qui, depuis quinze ans jusqu'à vingt, s'ennuient un peu de la vie de St. Cyr, parce qu'elles ne connoissent point celle du monde. Voilà mes raisons pour continuer chez vous ces représentations, tant que vos Supérieurs ne vous les défendront pas. Mais renfermez les dans votre mai-

son : ne les faites point à la grille , sous quel prétexte que ce soit. Il sera toujours dangereux de montrer à des hommes des filles bien faites , & qui ajoutent aux agrémens de leur personne le talent de se passioner dans leur rôle , & d'attendrir. N'y souffrez donc aucun homme , ni pauvre , ni riche , ni jeune , ni vieux , ni prêtre , ni laïque , je dis même un saint , s'il en est un sur la terre. Je ne suis pas sans peine sur ce que nous fîmes hier * : vous savez comment nous nous y engageâmes : mais , je vous conjure , que ce soit la dernière fois !

L E T T R E X X I.

A M E. D E G L A P I O N.

1703.*Lundi 3 Mars.*

IL s'en faut bien , que nous soyons fideles à toutes nos résolutions : la foiblesse nous fait tomber : la ferveur nous relève : & nous passons notre vie à tendre au bien , & à faire le mal. Quelque infructueuses que soient nos résolutions , c'est une grande grace de les avoir : on en garde toujours quelqu'une.

* Devant Mr. d'Aubigné , alors Evêque de Noyon.

quelqu'une. Votre cœur est fait pour Dieu, ma chère fille : & plus je vous connois, plus j'espère que vous l'aimerez uniquement. Je desirer ardemment votre salut : mais je ne voudrois pas y contribuer par des faussetés. Je dis aux autres la vérité par devoir : je vous la dis à vous par inclination : vous m'écoutez : vous avancez : vous tenez de bons discours : vous donnez des bons exemples : que de raisons de vous aimer ! Vous serez la joie & la consolation de vos Supérieurs, & le soutien de votre institut ; vous deviendrez une sainte ; & vous ne vous sauverez pas seule.

LETTRE XXII.

A M^E. DU PEROU.

J E n'ai pu encore avoir les reliques du Roi d'Angleterre : la Reine étoit dans son lit, hors d'état de les aller chercher. Quand on ouvrit le corps de ce saint Roi, les gardes trempoient leurs mouchoirs dans son sang, & fesoient toucher leurs chapeliers à son corps : Mr. Dodart en a pris quelque chose. J'admire la conduite de Dieu : il a permis, que ce Prince ait été méprisé pendant sa vie pour lui faire sentir l'humiliation, & il le glorifie quand il ne peut plus

abuser de sa gloire. Cette réflexion doit faire trembler ceux qui sont honorés dans ce monde. Je suis si abatus, que je n'ai pas la force de vous aller dire adieu. Nous partons à quatre heures: mais il faut rendre au Roi un bon office auprès de vous, en vous disant qu'il a fait ce qu'il a pu pour m'envoier à St. Cyr. Adieu, fortifiez vous en Dieu, à mesure que les secours & les consolations vous manquent: il faut vous y accoutumer peu à peu. Entretenez nos cheres filles dans la ferveur & dans la joie, & qu'elles songent à vous réjouir: car vous en avez besoin. Je vous embrasse toutes.

LETTRE XXIII.

1703. A M^E. DE BEAULIEU.

IL FAUT bien qu'une premiere maitresse de classe figure à la recreation, & que ce soit elle qui aprenne de mes nouvelles aux autres. Mais je ne puis rien dire de gai: j'ai le cœur ferré de la douleur de notre Princesse, depuis que Mr. de Savoye a déclaré la guerre au Roi.

O! mes cheres filles! Que vous êtes heureuses d'avoir quitté le monde! Il promet de la joie, & n'en donne point. Le

Roi d'Angleterre jouoit hier dans ma chambre avec la Duchesse de Bourgogne & avec ses Dames à toutes sortes de jeux : notre Roi & la Reine d'Angleterre les regardoient : ce n'étoient que danses & emportemens de plaisirs : & presque tous se contraignoient & avoient le poignard dans le cœur. Le monde est certainement un trompeur : vous ne pouvez avoir trop de reconnaissance pour Dieu de vous en avoir tirées.

LETTRE XXIV.

AUX DAMES DE ST. LOUIS.

ce 13 Juillet. 1704.

J'ESPERE que votre expérience vous degoutera des écrits, & vous persuadera qu'il faut tirer son instruction & animer la vertu par ceux qui ont toujours été le fondement de la religion : il y a mille choses édifiantes, dont on peut user avec la permission de ceux qui nous conduisent : mais tout cela doit être passager. Vous savez dans quelle intention j'osai vous donner la connoissance & les écrits de Mr. de Cambrai. C'étoit un homme d'une grande réputation & qui me parut un Saint : je n'ai jamais eu rien de bon que je n'aie voulu le par-

rager avec vous : dans cette vue , je remplis votre maison de ses ouvrages : vous savez le mal qu'ils y firent. Voïez par-là combien il faut être discret dans son zèle : & jugez du besoin que nous avons de délibérer long-tems , dès qu'il s'agit de quelque chose de nouveau. J'avois beaucoup oui parler du jansénisme , dès ma jeunesse : je n'en ignorois pas les maximes : & Dieu m'a fait la grace de haïr tous les partis : mais je n'avois pas la moindre idée du quiétisme : ainsi je donnai dans les sentimens de Mr. de Cambrai , sans en connoître le danger : il me devint suspect , aussitôt que je le vis contredit par ses confreres & par ses meilleurs amis : & en me faisant instruire , je vis bientôt l'illusion dont il a plu à Dieu de me préserver. En attendant le jugement de Rome où l'on avoit porté l'affaire , je me trouvois souvent embarrassée , entre le zèle qui me portoit à parler contre cette doctrine , & l'amitié qui m'invitoit à parler pour M. de Cambrai. Je consultai M. Joly , général de la mission , votre Supérieur , & bien digne de toute mon estime. Il me répondit , que non seulement il faloit crier contre les Nestoriens , mais encore contre Nestorius , parce qu'il étoit difficile de faire haïr l'erreur , tandis qu'on feroit aimer l'hérétique. Rome condamna la doctrine de Mr. de Cam-

brai : il accepta ; il se soumit. Je me trou-
vai dans un autre embarras. Pouvois-je croi-
re cette soumission sincère , tant que je ne
voïois pas le Prélat devenir , comme St.
Paul , Prédicateur de la foi qu'il avoit com-
battue ? Cette disposition de mon cœur me
donna quelque scrupule , que je consultai à
un homme de bien. Il me dit que la re-
gle , dont je me servois pour juger de la
sincérité de la soumission de Mr. de C. ,
étoit la même que St. Augustin donnoit
pour juger en pareil cas. Dès-lors , je de-
meurai en repos. Je ne croirai qu'on est
détrompé d'une erreur , que lorsque je la
verrai attaquer avec autant de force qu'on
en a eue pour la soutenir. Veillez toujours ,
mais prudemment , à prévenir nos filles sur
les nouveautés : tâchez de leur donner le
gout & la pratique d'une obéissance sim-
ple : c'est le chemin du repos & de la sure-
té : je signerai ces vérités de mon sang ,
quand vous le voudrez.



LETTRE XXV.

* ME. DE MONTALEMBERT *.

1704.

10 Août.

QUE n'aurois-je point à vous dire , ma chere fille , si je pouvois vous rendre compte de tout ce que j'ai senti sur notre séparation ? Je vous demande pardon de mes doutes : vous m'avez bien convaincuë de votre courage & de votre fidélité à suivre la volonté de Dieu : je ne vous ai jamais autant aimée que je vous aime. Mr. l'abbé de Brisacier m'envoya tout droit à Marli la lettre que vous lui avez écrite : je l'ai lue & reluë avec un extrême plaisir : j'y ai vu une paix & une joie qui ne peut venir que de Dieu : continuez bien à entrer dans les détails , & dites-nous de petits mots , comme celui que vous avez mis , qu'autant qu'on est exact chez vous à faire ce qui est prescrit , autant est-on réservé à permettre des austérités extraordinaires : vous croiez bien que je ne l'oublierai pas : je fais une grande provision de bon sens en prenant ce que les

* Elle sortit de St. Cyr pour être Capucine.

autres en ont : je serois ravie de profiter en quelque chose du sage gouvernement de votre sainte maison , établie par des saints : instruisez moi donc , ma chere fille : procurez nous des prieres de vos sœurs , pour tout notre institut , & pour moi en particulier : aimez toujours St. Cyr : & demandez sa perfection. On y a pris votre sortie comme vous l'auriez désiré , si les sentimens d'autrui pouvoient vous toucher encore : on a été attendri , édifié , mais point troublé. Si votre confesseur va à Moret dans le tems que j'y serai , vous croiez bien que je l'entreprendrai. Ceux qui vous ont conduite à Dieu , me plairont toujours : j'irai vous embrasser avant votre profession : voudra't-on bien me recevoir ? Que Dieu est incompréhensible dans ses desseins , ma chere fille ! & qu'il est bon d'adoucir nos croix comme il fait !

LETTRE XXVI.

A M E. D E

1705.

R I E N n'est si touchant que l'affliction de nos Princes : & rien n'est plus édifiant que la maniere dont ils la soutiennent : le Roi a été tout occupé du bonheur de

l'enfant (le Duc de Bretagne) par rapport aux difficultés du salut , sur-tout pour les grands : Mr. le Duc de Bourgogne est tout rempli des sentimens d'Abraham , en offrant son Fils : Me. la Duchesse de Bourgogne a une douleur si grande , si sainte , si sage , si douce , qu'il ne lui est pas échappé un mot qui n'ait charmé tout le monde : le Duc de Berri a les yeux dans un état qui prouve son bon naturel : toute la Cour est affligée , j'en ai ma bonne part : mais je ne sai pas succomber ; je veux tout ce que Dieu veut , quoi qu'il m'en ait couté , & qu'il me prenne en cette occasion par ce que mon cœur a de plus tendre. Adieu , mes chers enfans ; fortifiez vous dans la foi , & dans les bonnes œuvres ; il y a beaucoup à souffrir tant que nous sommes sur la terre , & l'on a grand besoin d'être affermi en Dieu. Que l'état où nous sommes , ne vous attriste pas ! Dieu ne sera pas toujours en colere ; & j'espère qu'il nous consolera.



LETTRE XXVII.

A M^{ME}. DE GLAPION.à St. Cyr, ce 4 Juillet. 1705

MA VIE n'est pas exempte de peines ; votre petit billet , ma chere fille , les adoucit beaucoup. Je suis ravie de vous sçavoir dans cette paix qui surpasse tout sentiment humain. Je vous l'ai souvent dit , Dieu seul mérite le cœur qu'il vous a donné. Je suis très-contente de la communauté : il me paroît qu'on avance dans la piété , que l'union est grande entre vous , qu'on obéit aux Supérieurs , qu'on respecte les Ministres de J. C. en esprit de foi , qu'on n'a plus de curiosité pour le monde , que les parloirs sont déserts , que les jeunes se forment aux soins de l'éducation , que les anciennes souffrent avec une grande vertu d'en être privées. Enfin , ma chere fille notre communauté sera parfaite , quand nous aurons détruit cette mollesse dont nous parlons si souvent. Je voudrois qu'une dame de St. Louis sacrifia sa santé , sa vie , comme elle a sacrifié sa liberté. Ce bien , qui nous donne tant de

joie , ne se conservera que par une continuelle application. Il faut tout voir , tout reprendre , tout corriger. Vous ne vous débandez point l'esprit , ce me semble : vous n'avez point des liaisons particulieres : & votre amour-propre se prive de tout ce qui pourroit le nourrir : venez donc à la récréation : & mettez Mlle. de Plantadis à votre place.

L E T T R E X X V I I I .

A L A M E M E .

1706.

Dimanche , 14. Mars.

JE S U I S tout de bon fâchée contre vous : vous vous renfermez avec ma sœur de la Haye : il faudra que vous en fassiez autant pour les autres : car vous ne voudrez pas être accusée de prédilection : & c'est vous engager à vous tuer vous-même. Quand je veux dire mes raisons , on me répond , que vous seriez affligée qu'on vous ordonnât de vous retirer ! Pour moi , je vous affligerois de bon cœur , & pour vous faire obéir , & pour vous conserver. Mon favori de Lisle pleure notre malade : & Me. la D^e. de Bourgogne n'en est pas loin. Je vous envoie l'ordonnance de M. de Char-

tres pour vous amuser. Vous prenez de travers tout ce qui se dit sur la molesse : je crains bien que vous ne vous y soyez exposée : car la molesse n'est pas pour les malades : & vous le ferez , si vous ne l'êtes déjà. Je me lasse de toutes les inquiétudes que vous me donnez : songez à devenir plus raisonnable , ou je vais songer à vous moins aimer.

LETTRE XXIX.

A M^E. DU PEROU.*Fontainebleau, Juillet, 1708.*

Nous perdrons trop à l'anéantissement de M^e. de Radouay , pour le souhaiter : il faut qu'elle soutienne son personnage , & que nous l'excitions le plus que nous pourrons à force de satisfactions & d'agréments donnés aux dames de St. Louis. Je ne me console pas de ne point écrire en particulier à toutes , & d'avoir à me partager entre leur sainteté & le siècle. M^{lle} de Fontaines se mêle de faire des lettres admirables : je vous prie , ma chère mere , que nos filles ne veuillent point avoir de l'esprit. Que dira Madame de Glapion là-dessus ? le sien ne se revoltera-t'il pas

contre une si forte décision ? Je permets que vous ne la preniez pas tout à fait à la lettre. On m'écrit qu'elle est revenue de sa retraite avec le visage & la voix meilleurs : elle travaille donc , elle parle donc trop , quand elle est en liberté. J'ai oublié de vous dire que M. le D. de Bourgogne m'a écrit qu'il se recommande à vos prières : vous ne pouvez trop demander à Dieu d'achever son ouvrage dans ce Prince , qui se conduit parfaitement. Il me mande qu'il ne me dira point qu'il fait le mieux qu'il peut , parce qu'il ne diroit pas vrai & qu'il pourroit faire beaucoup mieux , & que tous tant que nous sommes , nous pourrions plus que nous ne faisons. C'est pratiquer ses devoirs , que de les connoître si bien. Comme j'ai la vocation de notre institut , je me suis fait des écoles (à Avon) où je vais souvent montrer ce que j'ai appris de vous. Je trouva des maîtres d'école , qui montrent le catéchisme , & des enfans qui le sçavent à merveille : mais quand j'ai voulu sçavoir d'eux qui a fait *le pater* , ils n'en sçavent rien : qui a fait *le credo* , encore moins : s'il adorent la Vierge , oui , s'ils adorent les saints , oui-dà : si on pêche de manquer la messe un jour ouvrier , oui certes , & mille autres choses pareilles , qui nous ont fait récrier , Mlle. d'Annale.

& moi, sur le malheur de l'ignorance, & sur votre bonheur d'instruire si bien vos demoiselles. Vos bonnes œuvres vont à l'infini. Les Curés n'en sçavent quelquefois pas plus que les peuples : ils ne songent qu'à parer leurs Eglises & à tirer de l'argent pour l'employer assez souvent en choses frivoles : ceux, qui sont plus éclairés, songent à bien prêcher : & au milieu de tout cela, leurs brebis ignorent tout. J'irai demain à un de ces prônes. Ranimez vous tout de nouveau, mes chers enfans, sur les expériences de votre vieille mere qui se porte assez bien, & qui va dire à la Princesse des Ursins & à Me. de Caylus qu'elle n'a pas la force de leur écrire de sa main : & pourquoi ne l'a-t'elle pas, dira Me. de Radouay ? parce qu'elle a écrit une lettre de trois pages à des filles, dont elle est affoïée.

LETTRE XXX.

A LA MEME.

QUOIQUE ce qui s'est passé chez vous sur ce qui vous est resté du sacré * de M. l'Evêque de Blois, paroisse une

* Dans l'Eglise de St. Louis, on avoit fait des estrades : les planches resterent : on ne savoit à qui elles appartenoient : & la Supérieure souffrit qu'on les mit dans le magasin de la maison.

bagatelle , je l'ai cru si important , que j'en ai rendu compte au Roi. Ne vous a-t'il pas défendu de rien recevoir , de rien acquérir ? Non seulement il l'a inféré dans vos réglemens : mais il en a fait une des conditions de vos lettres patentes. Je ne puis vous dire à quel point il a été scandalisé. Il m'a proposé d'abord de vous aller encore signifier ses intentions sur ce sujet : & je ne doute point qu'il ne le fasse , quand il sera de retour à Versailles. Il a trouvé fort mauvais , que je n'aie pas fait sortir sur le champ tout ce que vous avez laissé entrer dans votre maison contre sa volonté. Il a demandé ce que vous ferez après sa mort , puisqu'à un quart de lieue de lui , sous ses yeux , sous les miens , vous osez manquer à votre fondation & à votre Fondateur. Vous ne pouvez trop étudier vos obligations : les mauvais exemples ne vous justifieront point. Votre desintéressement doit être parfait : car votre maison ne peut manquer , tant qu'il y aura un Roi en France. Sachez donc précisément , si ce bois a été donné ou non à la Ferté , & me le mandez. Je souhaite que vous soiez innocente , & que vous sachiez vous avouer coupable.

LETTRE XXXII.

A LA MEME.

SI nous ne songeons à instruire nos filles, on les mettra en tutelle, dès le lendemain de ma mort. On leur donnera dans le dehors une économe qui les troublera sans cesse, s'il ne les ruine, ou ne les vole. Je sai qu'il faut avoir patience avec elles, que de long-tems elles ne peuvent être bien habiles : c'est pour cela même, que je me dépêche d'y travailler. Je m'offre avec tous mes gens pour les servir : & je n'aurai nulle peine à être leur intendante, leur femme d'affaires, & de tout mon cœur leur servante, pourvû que mes soins puissent leur apprendre à s'en passer. Voilà où je tends, voilà le fonds de mon cœur, voilà ce qui fait ma vivacité & mon impatience, & voilà ce que je soumets à vos avis.

Point d'économie indiscrete : si elle est nécessaire, qu'elle tombe sur vous qui êtes religieuses, & non sur les demoiselles. C'est vous, qui avez fait vœu de pauvreté : dans les tems calamiteux, que les demoiselles ne mangent du pain bis, qu'après que vous en aurez mangé du noir. Que le bon esprit de les regarder en tout comme le premier

objet de l'institut se perpétue dans votre maison !

Par le même principe, sacrifiez toujours le temporel au spirituel. Soiez plus attentive à maintenir vos réglemens qu'à faire valoir votre bien : la chute des maisons religieuses ne commence jamais par le désintéressement. S'il y a dans la maison un bon esprit, ne l'employez point à tenir des comptes, mais à former les novices & à instruire les enfans. N'oubliez jamais que St. Cyr n'a pas été bâti pour vous, & que vous avez pris le voile pour elles. Ce qui est vertu pour les autres est devoir pour vous.

L E T T R E X X X I I I .

A M E . D E R O Q U E M O N T .

O U I , ma chere fille , je suis la protectrice des récréations, & je ne cesserai de prêcher la régularité & la récréation. Je crois que l'un contribue à l'autre : je crois que des filles , qui sont fideles au silence de la regle & à l'application des classes & des autres emplois de la maison , ont besoin de se débander l'esprit : je crois que des récréations , réglées par les supérieures , ne tourneront jamais à mal : je crois que

celles , qui s'y opposent , sont moins humbles & moins simples que celles qui croient en avoir besoin , & que les premières sont soutenues dans leur austérité par l'amour propre : je crois que celles , qui seroient en effet plus ferventes & plus mortifiées , plairont plus à Dieu en s'accommodant aux autres , qu'en se distinguant , & que la charité & la condescendance sont au dessus de l'austérité : je crois enfin , ma très-chère fille , que vos supérieures doivent être fort attentives à vous recréer , tant que vous ne chercherez pas vous-même à vous donner des plaisirs , & que vous ne voudrez , ni au dehors , ni au dedans faire la moindre irrégularité. Je vous parle d'autant plus hardiment là-dessus , que je l'ai consulté plusieurs fois à votre saint Evêque , qui n'est pas assurément accusé de relâchement , & qui m'a toujours dit que vous n'aviez pas assez de récréations. Continuez donc hardiment , ma chère fille , à les solliciter. Je voudrois bien que votre santé vous mît en état d'y prendre part , car je vous aime tendrement. Mais puisque ceux , qui ont fait les règles , les trouvent eux-mêmes si exactes & si serrées , ne vaudroit-il pas mieux les relâcher , que de donner si souvent des récréations ? Non : car l'exactitude est d'une absolue nécessité pour les dames de S. Louis,

& tout changement à la règle est nuisible au but pour lequel la règle a été faite. Il faut modérer le travail, sans cesser pourtant de travailler.

La petite de Villefort est dans une profonde tristesse : je lui donnai une pistole : son visage changea : elle se mit à rire : & je vis bien distinctement que nous apportons en naissant toutes sortes de convoitises. Votre domestique a des vapeurs : peut-être un présent les dissiperoit-il : donnez-lui donc dix pistoles de ma part. Nos maîtres s'ennuient ici, & font semblant de s'y plaire fort. Vive St. Cyr ! malgré ses défauts, on y est mieux qu'en aucun lieu du monde. Je n'ose rien dire à ma sœur de Glapion à cause des attendrissemens de part & d'autre. Qu'on est heureux, ma fille, de trouver Dieu partout ! Et qui peut se suffire à soi-même ?

LETTRE XXXIV.

A M^E. DE CHAMPIGNY.

JE N'AI jamais rien vu de si beau, de si bon, de si aimable, de si net, de si bien arrangé, de si éloquent, de si régulier, en un mot, de si merveilleux, que votre lettre : si votre conscience est dans un aussi

grand ordre , M. Treil * n'a pas grand chose à faire. Il est vrai , ma chere fille , que la mienne est en paix : mais vous seriez bien mécontente des troubles , des ennuis , des impatiences , des dépits , & quelquefois des désespoirs de mon pauvre esprit , au milieu des importunités dont vous me parlez , & qui sont sans mesure , depuis que la Cour d'Angleterre s'est jointe à celle de France. Je vous crois trop sage pour vous laisser aller au chagrin de mon absence , qui finira , s'il plait à Dieu , le 27. de ce mois. L'éloge , que vous faites de ma sœur Vandam , est complet. Vous savez , ma très-chere fille , combien je vous aime : car cela est trop vrai pour que vous ne vous en aperceviez pas.

LETTRE XXXV.

A ME. DE FONTAINES.

JE N'AI rien à vous dire de nouveau depuis hier. Nous sommes gâtés , croûés , mouillés , ennuiés. Pour moi , je suis attristée de me voir pour si long-tems éloignée de mes cheres filles , avec les-

* Confesseur de cette Dame.

quelles je trouve tout ce qu'il y a de bon : je demande pardon à ma sœur de Radouay de cette phrase, qui me paroît encore trop foible pour exprimer l'abandon où je me trouve au milieu des caresses, des plaisirs, des honneurs, de la multitude, & des richesses. N'en parlons plus : car elle ne me pardonneroit jamais. Cet état & le mauvais tems empêchent les petits voïages de charité que je pourrois faire, qui me seroient à moi un amusement, & aux autres un secours. Dites à la surnoise (*Me. de Jar*) que sa lettre traite de matieres si importantes, que j'y répondrois, si je ne savois qu'elle trouvera dans votre tête tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la mienne. L'impatience de mon humeur me rend aussi inutile, que mon peu de capacité.

L E T T R E X X X V I.

A M E. D U P E R O U.

1708.

28 Juillet.

JE N' A I M E plus à vous écrire, ma chere fille, parce que je voudrois toujours vous réjouir, & je ne suis plus propre qu'à vous affliger. Les affaires de Flandre ne

sont pourtant pas en mauvais état : la plupart de nos troupes dispersées sont revenues : peu de gens sont demeurés sur la place , & il y a moins de prisonniers qu'on ne le disoit. L'armée est donc très-nombreuse & de bonne volonté : mais je crains que la confiance outrée de M. le D. de Vendôme ne nous attire encore quelque malheur , si l'on s'expose à de nouvelles actions. M. le Duc de Bourgogne a toujours été de tous les bons avis : mais son peu d'expérience empêche qu'on ne s'y fie tout à fait. Vous perdez bien à ne pas voir ses lettres : elles sont pleines , & de courage , & de sagesse , & de piété. Priez toutes pour lui , je vous en conjure , & d'une façon toute particulière. *Nos Princes ont couru un péril plus grand que n'auroit été leur mort.* Mes plus grandes alarmes sont présentement pour le Dauphiné : il est impossible que Mr. de Savoye n'y fasse beaucoup de mal. S'il y entre , comme il y a lieu de le croire , bien des gens sont persuadés qu'il n'y sauroit demeurer. Jamais mon St. Cyr ne m'a été si nécessaire , & pour me cacher & pour me consoler. Dieu connoit nos endroits sensibles , & sçait bien les toucher. Je l'éprouve par une si longue absence. Cependant réjouissez-vous , mes chers enfans : votre tristesse augmenteroit

encore la mienne : faites-vous des saintes pour nous obtenir la paix. Je suis affligée de tout ce que je vois & de tout ce que j'entends : mais nous avons un grand consolateur,

L E T T R E X X X V I I .

A L A M E M E .

1708.

4 Août.

LE TEMS de vous écrire me manque quelquefois , mais encore plus le courage. Je suis dans des inquiétudes continuelles sur le dénouement de la campagne. Mr. le Duc de Bourgogne est à la tête d'une puissante armée , remplie de bonne volonté : leur situation est bonne : ils ne manquent de rien : mais on prétend qu'ils ne sauroient revenir en France , sans donner une bataille , qui me serre continuellement le cœur. Faites donc là-dessus , ma chere fille , tout ce que vous croiez le plus propre à nous attirer le secours de Dieu , & faites des neuvaines , de prieres & de messes. Je ne sai point dissimuler avec vous , mes cheres filles : & mes lettres ne peuvent que vous donner de la douleur. Ne dites pas tout à Me. de Glapion : il faut ménager sa sensibilité. Non-seulement il faut que vous aiez du courage , mais il faut que vous en donniez aux autres.

LETTRE XXXVIII.

DE LA MÊME.

J'AI été fort allarmée sur le Dauphiné : il m'en a bien couté vingt-quatre heures de fièvre : mais les nouvelles d'hier nous apprirent que Mr. le Duc de Savoye n'avancera point , que M. le Duc de Berrevick ne craint guere , & que la Ville de Lyon montre dans cette occasion beaucoup de courage , d'affection , & de fidélité : ils ont pris toutes sortes de bons partis par eux-mêmes , retranché leurs fauxbourgs , & pourvu à tout. Il faut que ma sœur de Vertrieux* écrive à Lyon , combien on en est charmé , afin que les Lyonnais apprennent de tous côtés combien le Roi est satisfait de leur conduite : elle est trop heureuse d'avoir ignoré mes fraïeurs pour ces péis. Oüi , assurément , je regarde ma sœur de la Neuville comme une de mes filles , & même un peu comme la grande fille de St. François de Sales , qui étoit , à ce qu'il me semble , fort bien avec elle. J'ai toujours eu pour les dames de St Louis de vrais sentimens de mere , les aimant plus ou moins selon leur conduite. Dites , s'il

* Me. de Vertrieux étoit de Lyon.

vous plait , à ma sœur de St. Pars , qu'à l'exemple de Dieu , je l'aime autant raccomodant des paillasses , que faisant une niche pour le saint Sacrement , parce que tout cela est égal : mais je ne trouve pas bon qu'elle me fasse des excuses de m'avoir écrit. Si j'étois moins occupée , je l'aurois prévenue. Adieu , ma chere fille.

L E T T R E X X X I X .

A M E D E G L A P I O N .

1710.

8 Juin.

JE S A I ce qui s'est passé , ma chere fille : & vous devez en être charmée au moins dans la *partie supérieure*. Vous aviez grand tort de douter de l'amitié de Me. de * *. Si elle est prévenue , c'est assurément en votre faveur : mais quelle estime , quelle inclination qu'on ait pour vous , on ne vous croit pas sans défauts. Je connois parfaitement les vôtres : je les connois , parce que je les ai tous , accompagnés de plusieurs autres que vous n'avez pas. Voulez-vous , que nous fassions ensemble notre examen ?

Nous ne sommes pas humbles : mais il y a en vous de grandes ressources , au-lieu que

que tout nourrit l'orgueil en moi. Vous savez, vous aimez les pratiques de votre institut : vous vaincrez cette sensibilité , cette révolte de vos goûts , cette délicatesse de votre naturel , augmentée par la tristesse inséparable d'une mauvaise santé. Courage, ma très-chère fille , demandons la force pour nous souffrir nous-mêmes , & pour souffrir les autres : devenons saintes , soit pour vivre, soit pour mourir.

Nous sommes trop choquées du manque de raison , que nous apercevons dans nos semblables : & c'est un très-mauvais effet de la nôtre : car si elle étoit éclairée , du moins elle nous rendroit patientes.

Nous avons aussi trop d'attachement aux règles. En moi , c'est zèle , en vous , bonne foi , en l'une & l'autre , une espece de défiance des divers moïens que la providence emploie pour parvenir à ses fins.

Nous aimons à connoître nos foiblesses : mais nous ne pouvons souffrir que les autres vous les montrent.

Nous sommes trop frappées de nos maux, & trop ardentes sur ceux de nos amis : nous nous abandonnons à des tristesses excessives. Un saint m'écrivoit , *soiez homme dans votre douleur & dans votre pitié* : je vous le dis d'après lui , devenez homme. Un peu de dureté seroit excellente en vous : la grossièreté

même ne vous nuirait pas. La cloche m'appelle : c'est dommage : j'étais charmée de vous entretenir. Quelle manière que je traite avec vous, c'est toujours un plaisir pour moi. Cependant nous écrivons trop : & c'est encore un de nos défauts. Nous aimons à parler de nous mêmes, dussions-nous parler contre nous : & ce n'est pas le plus aisé à détruire.

L E T T R E X L.

A L A M E M E.

*à Fontainebleau.*1711.

J'A R R I V E d'Avon : j'y destinois une heure, & j'y en ai passé trois : j'ai été faire des visites de porte en porte. Depuis que je suis à la cour, je n'ai pas vu d'aussi délicate compagnie. J'en demande pardon aux dames de St. Louis : mais elles tiennent encore un peu au grand monde, & sont plus alertes & moins simples que Geoffroy & Païen*.

Je vous passe d'aimer M. de Villars, ma chère fille : mais je suis en peine de votre conscience sur le Pr. Eugene : on dit qu'il est bien piqué, & résolu de soutenir le siège.

* Païsans d'Avon.

Nous lui couperons les vivres: on a pris beaucoup plus de butin qu'on ne l'avoit cru: nous aurons bientôt les drapeaux. Réjouissez vous, mes chers enfans: il y a si longtemps que vous êtes triste!

Notre retour s'éloigne par le plaisir de la chasse & du beau tems. Je suis ici, sans plaisir, sans volonté, & sans autre gout que celui du maître. Le mien ne me porte point à courir le cerf: celui que j'ai pour vous n'est pas émouffé malgré les contradictions que j'y trouve. Mathurin Roch * ne peut s'accoutumer à mon ignorance, ni moi à son savoir: je fais tout ce que je puis apprendre: & il veut acquérir: il lit tout, depuis Canisius jusqu'à Bellarmin, & jette mes enfans dans une profonde rhéologie. Ils m'assurent qu'on ne leur a dit jamais un mot de ce que je leur ai appris: & il me paroît pourtant qu'ils n'en savent pas davantage. Françoisse veut se marier: elle ne peut ni gagner ses parens ni perdre la moindre partie de sa passion. Elle ne voit pas, dit Sufane, son prétendu *à moitié son saoul*. Oui, j'aurai de la peine à me passer des gens d'Avon: ils ne me donnent d'ennui que par leur misère: je trouve chez eux de la droiture, du bon sens, de la vérité, de l'honneur: je vous en conterai de beaux traits,

* Maître d'école.

& peut-être assez pour vous ennuyer. Ils ne parlent pas si bien que nous : mais nous ne fefons pas si bien qu'eux. Leurs vaches se portent mieux : mais ils n'osent encore en acheter. Je reçus hier une lettre , où ils me disoient qu'ils craignoient pour la santé du Roi & pour la mienne , à cause de la mortalité des bêtes.

L E T T R E X L I.

A M E. D U P E R O U.

1711.

à Fontainebleau, 15 Août.

I L E T O I T impossible de faire l'ouvrage que vous m'avez envoyé , sans vous jeter dans des longueurs infinies : c'est une affaire pour toujours : je crois que vous n'aimeriez pas à la recommencer souvent. Je n'y ai ajouté que de petits mots , parce que je conviens de tout , je connois tout , & j'approuve tout. Je n'oserois me mêler de parler sur les instrumens de pénitence : vous savez ce que je vous ai toujours dit là-dessus. Je voudrois fort que nos filles en souhaitassent ardemment , & qu'on ne leur en accordât presque jamais. Quand elles accompliront leurs devoirs, elles seront de grandes saintes sans

ceinture de fer : quand elles les négligeront , les austérités corporelles ne les sauveront pas. Elles ont besoin de tranquillité & de patience dans les classes : quand un brasselet pique un endroit sensible , on est bien disposé à l'impatience : & ces pauvres enfans en souffrent. Si la communauté est telle que ma sœur l'affistante la dépeint dans sa lettre , ma sœur de Radouay sera contrainte de la canoniser. L'assiduité au chœur , la ferveur dans la prière , l'union dans les esprits , la joie dans les récréations , le concert dans les charges , tout y est à souhait : & si ma sœur de Radouay pouvoit lire la période qui la regarde , elle comprendroit toute notre sensibilité pour les louanges : mais je me garderai bien de la lui envoyer : son amour propre seroit trop tenté.

Quant à ce que les peres mandent à leurs filles sur leur naissance , il faut instruire nos enfans à n'en pas tirer vanité : il faut leur dire que chacun croit ordinairement sa noblesse meilleure que celle de son voisin , mais qu'on n'en est pas cru sur sa parole.

Si ma sœur de Bouju est aussi gaie & aussi libre à la récréation qu'elle l'est dans ses lettres , vous êtes trop heureuse de l'avoir acquise : rien n'est plus aimable que ce qu'elle m'écrit. Si la conscience de ma sœur de Champigny est aussi bien que son caractère , Dieu est bien content d'elle : je le serai à mon tour , si

je la trouve dans la confiance qu'elle me promet. Ma sœur de Radouay trouve le moyen de louer en dix lignes toute la communauté, au moins toutes celles qui ont été à l'infirmerie, depuis qu'elle y est. Sa critique échoue contre leur docilité, leur obéissance, & leur simplicité. Si tout cela continue, nous allons devenir bien fades. Il n'y a pas jusqu'à ma sœur de Launay, qui ne se mêle de dire des merveilles de la maison, & d'égayer son stile fort joliment. Pour ma sœur de Berval, elle a trouvé le moyen de faire une belle lettre en me parlant de bâtiment, d'atelier, de bonnets, de charbonnier, de chauderonier, de batterie de cuisine: de Labourdin*, & du héros M. de la Place § : elle finit pourtant ce beau récit par un trait assés sublime de l'institut. Ma sœur de Roucy n'en fera pas quitte, pour m'offrir la confidence de tous ses défauts : je la prie de me l'envoyer, & de ne point consulter là-dessus Mr. de Treihl. Je ne connoissois pas toute l'éloquence de ma sœur du Londe : je suis ravie de ce qu'elle me mande d'elle & des autres. Ma sœur de Roquemont ne m'a point accoutumée à de longs discours : ainsi je suis très-contente de sa petite lettre, &

* Domestique de la maison.

§ L'architecte.

qu'elle le soit de ma sœur Bauregard. Il ne faut point que ma sœur de Blosset, qui aime mieux le fléau de la peste que celui de la guerre, aille nous attirer ici, à force de prières, la petite vérole. Instruisez moi bien, je vous prie, de tout ce que vous apprendrez de cette maladie qui nous poursuit par-tout : nous l'avons encore ici : elle est à Marli : elle continue à Versailles : elle redouble à Paris. En vérité, je ne sçais, si cela dure, où nous pourrions aller : & je tremble toujours pour Mr. le Duc de Bretagne & pour son frere. J'ai très-peu de chose à vous dire de ma santé, car je crois que Mlle. d'Aumale ne vous en parle que trop. Je passe mes journées assez doucement, quand je suis à ma maison de la Ville : & j'y vais le plus souvent que je puis. M. l'Evêque de Meaux * est ici pour terminer avec Mr. le Dauphin l'accomodement de M. le Cardinal de Noailles avec les Evêques de Luçon, de la Rochelle, & de Gap. Je recommande cette affaire à vos prières : elle pourroit intéresser l'Eglise, Je vous embrasse, ma chere fille, avec une grande tendresse, malgré tous vos défauts. Que ferai-je à mon retour, si vous êtes telle

* Depuis, Cardinal de Bissi.

qu'on vous dépeint ? Ne jugez pas de mon loisir par la longueur de ma lettre , mais bien de mon amitié pour vous.

L E T T R E X L I I .

A M E . D E G L A P I O N .

à Fontainebleau , 31 Juillet.

1712.

MEs journées , ma chere fille , sont plus diversifiées , mais plus pénibles que les vôtres. Elles se passent entre le château & la Ville. Au château , je reçois la compagnie , & quelle compagnie ! je suis obsédée ou de femmes que je méprise ou d'hommes qui ne m'aiment point : je vois , j'entends des choses qui me déplaisent ou qui m'indignent : je m'observe sans cesse pour retenir mon impatience & pour empêcher qu'on ne s'aperçoive que je la retiens. A la ville , j'écris , je lis , je travaille , je prie : j'y suis dans une paix , dans une douceur bien aprochante de la joie. Le soir , en repassant ma journée , je trouve beaucoup de fautes , quelques péchés , le mal assez bien évité , mais peu de bien de faire.

Pour vous , ma chere fille , vous ne pouvez ouvrir la bouche , vous ne pouvez fai-

re un pas , que ce ne soit vne bonne œuvre. Il y paroît , au compte que vous me rendez de la maison , dont vous êtes chargée présentement. C'est cet honneur qui vous rend sérieuse : quand vous serez descenduë de ce degré éminent nous recevrons sans doute des lettres plus enjouées. Marchienne tient plus long-tems qu'on ne l'avoit cru : on en fera pourtant bientôt le maître : Mrs. de Villars & de Montesquiou nous le promettent , & en même tems une quantité de provisions de bouche , capable d'affourir les desirs de Me. du Perou. Cependant on dit que le Pr. Eugene ne démordra pas de son entreprise. Il est piqué au vif de l'habileté du Maréchal de Villars , qui lui a dérobé une marche. Il faudra voir , si les Hollandois , autrefois si sages , renonceront à leurs principes par égard pour sa passion. Adieu , ma chere fille : conservez-vous , & ne regnez sur les cœurs , que pour faire regner notre seul maître. Il seroit bien honteux à notre supérieure de ne pas faire lever le siège de Landrecy , à force de prieres : c'est aux grandes ames à faire les grandes choses.

L E T T R E X L I I I.

A L A M E M E.

*à Fontainebleau, 14 Septembre.*1714.

S I U N E personne, née douce & polie, consummée depuis long-tems dans l'exercice de toutes les vertus, cède encore à son impatience, jugez, ma très-chère fille, où j'en suis, moi, née vive & orgueilleuse, accablée de grandes & de petites contradictions, assujettie à un genre de vie qui me déplaît, condamnée à ne pouvoir suivre une seule pratique de piété, souffrant presque toujours dans mon corps & dans mon esprit. Ma sœur de Linemare (a) m'a écrit une lettre toute douce, toute raisonnable, une lettre comme elle. Je trouve Me. de la Mairie (b) au comble du bonheur d'avoir Mornai (c) & votre niece. Je les admire : mais

(a) De Roquigny de Bulonde de Linemare, née en 1686, depuis Supérieure de la maison de St. Louis.

(b) Prieure de Moret ou de Bisi, couvens où Me. de Maintenon envoioit en mission des demoiselles de St. Cyr, pour y établir les principes d'une bonne éducation.

(c) Fille du Comte de Mornai tué à Manheim, née en 1700, actuellement Supérieure de St. Cyr.

si vous voulez que je continue , ne leur en dites rien. Nous attendons avec l'impatience la plus inquiète des nouvelles de Barcelone. J'y ai le Chevalier de Caylus , petit déterminé , très-propre à se faire tuer : & j'en serois bien affligée , & cette pauvre mere seroit inconsolable. Adieu , ma chère fille , je vais me confesser : ce qui n'excite pas l'esprit aux gentilleses.

LETTRE XLIV.

A LA MEME.

à Fontainebleau , 26 Septembre.

JE s u i s la très-humble servante de Sr. François de Sales : mais je ne conviendrai point , qu'il soit plus difficile de se supporter soi-même , que de supporter les autres. Nous avons en nous un grand défenseur de nous-mêmes , notre cœur : & personne ne nous parle pour ce pauvre prochain , si souvent insupportable. Ce bon saint n'avoit été ni enfermé dans une communauté , ni tirailé par des courtisans , ni le témoin , le martyr , ou la victime des iniquités du siècle.

Je regarde donc , ma chère fille , comme le dernier effort de courage , la résolution , que

vous avez prise dans votre retraite : mais vous ne la soutiendrez pas : je suis sûre , que vous avez déjà bronché plus d'une fois. Pour vos amies de la Cour , elles sont toujours par terre. Vous n'avez à combattre , que des entêtemens , des travers , des imbécillités : que vous êtes heureuse ! Si vous voïez ce que nous voïons , vous mourriez de plaisir d'être ce que vous êtes , ou de la douleur de savoir ce que nous sommes. Nous voïons des assassins de sang-froid , des envies sans sujets , des rages , des trahisons sans ressentiment , des avarices insatiables , des desespoirs au milieu du bonheur , des bassesses qu'on couvre du nom de grandeur d'ame. Je me tais : je n'y puis penser sans emportement.

Non , ma chere fille , Dieu ne condamne point l'amitié , que vous avez pour moi , pourvu que vous comptiez que les louanges , que je vous donne , ne sont qu'une pure malice.

On ne peut être plus affectionné que l'est M. Bessé *. Me. de Caylus a été assez mal : mais la santé du Roi ne se dément point. Son zèle pour la religion augmente tous les jours , quelque opposition qu'il y trouve. Plus d'espérance d'accommodement : l'affaire de M. le C. de Noailles n'en souffre

* Médecin de St. Cyr, & depuis , de la Reine d'Espagne.

point : on ira à Rome pour concerter avec le Pape les moyens de réduire ce Prélat à la soumission : voilà encore un ami qu'il faudra sacrifier. Priez, mais avec tranquillité & sans crainte : Dieu ne m'abandonnera ni moi ni son Eglise : Ceux qui espèrent en lui ne sont point confondus. Ma santé est très-vacillante : mais ma foi ne l'est pas : & je suis toujours très-ferme papiste.

LETTRE XLV.

A LA MEME.

VOUS devez avoir une grande application à votre temporel, pour éviter tout desordre dans la dépense. Le mérite de votre épargne est bien différent de celui des autres maisons religieuses, qui ménagent pour se soutenir ou pour s'agrandir, au lieu que les dames de St. Louis n'ont rien à craindre ni à désirer. Le Roi leur a donné de grands biens : & s'il reste quelque chose à faire à la fondation, il le fera : & s'il ne le fait pas, sûrement ses successeurs le feront : il vous a garanties, par sa sage prévoyance, de tout prétexte d'intérêt, ou d'avarice : vous ne pouvez ni bâtir ni acquérir. Ainsi votre économie vous met

en état de faire l'aumône : & c'est là le motif que vous devez avoir dans l'administration de votre temporel. Vous devez tout votre superflu aux pauvres : marier des filles ou les placer dans des couvents , ce sont les aumônes dont votre fondateur vous a chargées.

Renoncez donc à tout esprit d'intérêt : c'est par cet esprit , que le diable damne les Saints. Le temporel est nécessaire pour soutenir votre maison : mais il seroit encore plus fâcheux que le spirituel tombât : il y auroit moins de ressources , car il sera plus facile de remédier aux desordres d'une économie , qu'à la négligence d'une maîtresse des classes.

Faites bien comprendre à nos sœurs en quoi consiste la mort au monde : les Religieuses sortent quelquefois de dessous le drap mortuaire , aussi vivantes à elles-mêmes qu'auparavant. Je ne suis pas surprise , qu'elles aient encore des défauts , puisque la perfection est l'ouvrage de toute la vie. Mais je voudrois qu'elles n'eussent pas l'esprit du monde , qu'elles n'aimassent point à le voir , qu'elles ne pensassent à leurs parents que pour prier pour eux , qu'elles ne fussent point transportées , s'ils viennent le voir en carrosse , désespérées , s'ils les viennent voir à pied , inquiètes , si leurs affaires von-

mal. La plupart des Religieuses ne comprennent gueres les maximes de l'Évangile : elles sont aussi vives , que les mondains sur la noblesse , le plaisir , le bien , la faveur : elles veulent une abesse de qualité , de préférence à une autre qui les meneroit à Dieu : elles briguent l'honneur d'être sa favorite : toute leur conduite montre qu'elles estiment plus la grandeur , la richesse , que la pauvreté & l'obéissance dont elles ont fait vœu.

LETTRE XLVI.

A LA MEME.

11 Septembre, 1716.

J'AI BIEN dormi cette nuit : & me voilà en état de recevoir de nouvelles peines. Notre grand homme * fait d'étranges projets : vous savez le premier , & son peu de succès : voici le second. Il veut renouveler mon sang , & par une longue suite d'alimens doux & légers , me faire une nouvelle créature : il ne lui fera pas du moins fort difficile de me remettre à l'état d'enfance. Ce que je vois de réel dans tout cela , c'est

* Bessé , médecin.

que nous sommes séparées, & que nous n'avons pas même la triste consolation de souffrir ensemble. On m'a voulu tromper sur votre état : mais j'ai trop long-tems vécu pour ne pas prendre le pire pour le certain. Je vous offre donc à Dieu de bonne grace : cependant St. Cyr qui vous perdrait me tient bien au cœur *. Si Dieu alloit accepter mon offrande ! Il me semble que je pourrois me faire porter chez vous : mais la bienséance ne le veut pas : on diroit que j'ai bien assez de force pour aller vous voir, moi qui n'en ai pas assez pour aller à la messe. Contraignons nous donc encore quelques jours. J'ai été si mal, depuis que vous n'êtes pas bien, qu'il me semble que ma vie dépend de la vôtre. Conservez-vous : que l'intérêt que j'y prends ajoute quelque chose à vos soins !

L E T T R E X L V I I.

A L A M E M E.

1617.

à St. Cyr, 27 Décembre.

V O U S donnez bien des peines à ceux qui vous aiment ! Je vous en conjure par notre amitié, ne parlez aujourd'hui qu'à

* Me. de Glapion en étoit alors Supérieure.

une seule personne. En mourrai-je moins, me direz-vous ? Vous mourrez plus tard : & chaque instant de votre vie m'est précieux. Je crois devoir à ma conscience , encore plus qu'à ma tendresse pour vous , de faire tous mes efforts pour vous conserver. Vous êtes très-déraisonnable sur ce sujet : & moi je suis très-vive sur tous. Comment pouvez-vous vous flater d'observer à la fois toutes les règles d'une Religieuse , & de remplir tous les devoirs de la supériorité ? La complexion la plus saine , la plus vigoureuse n'y résisteroit pas. Vous avez peu de santé , un emploi immense , un grand desir de vous y dévouer , une facilité de faire le bien dont votre humilité ne peut disconvenir : conservez vous donc pour ce bien que vous aimez. N'êtes-vous pas plus nécessaire à notre institut , qu'à l'office du matin ? Croiez-vous , que feu M. de Châtres & notre saint Archevêque de Rouen n'aient pas souffert de faire gras , les jours maigres , à la vue de tout leur diocèse ? ils ont cru qu'il valoit mieux soigner & prêcher leurs brebis , que de faire dans leur chambre des abstinences qui les tuoient. On ne peut tout faire : vous ne le ferez jamais huit jours impunément. Les soins que vous prendrez de vous feront de bonnes œuvres & l'affermissement de notre institut. Je ne puis conci-

lier votre zèle pour une maison à laquelle votre vie est si utile avec votre mépris pour la vie , ni l'amitié que vous avez pour moi avec les alarmes que vous me donnez.

L E T T R E X L V I I I .

A L A M E M E .

1718.

à St Cyr , ce 21 Novembre.

VO TRE excessive discrétion me met dans une crainte , qui m'empêche depuis quinze jours de vous envoyer ces cent francs pour Mlle. de Boissy. Je ne puis oublier ses sentimens pour son pere. Donnez lui donc , ma chere fille , la joie d'obliger ce qu'elle aime. Et puisque vous desirez tant , que j'aie quelque plaisir , partagez celui que j'ai d'en faire à cette fille. Je vous suis très-obligée de vous mieux porter aujourd'hui. Point de recueillement , qui vaille tout ce que vous faites ; vous veillez sur toute cette maison : vous y maintenez la régularité : vous formez la maitresse des classes. Cependant je vous permets une retraite , avec la condition que vous y mettez de me voir tous les jours. M. l'Evêque de Chartres part à cinq heures. Je vous prie

de remettre à son aumônier 500 liv: c'est l'année d'avance de la pension de deux de ses séminaristes dont il pourra bien demeurer chargé. Paperassez à votre aise : vous me rendrez ces papiers à votre grand loisir : il y en a auxquels vous ne toucherez qu'avec votre délicate prudence *.

LETTRE XLIX.

A LA MEME.

J'AI beau à dire que j'ai beaucoup d'appétit & point de mal :

Fagon en des maux plus pressans

M'abandonnoit à ma sagesse :

Et, pour un rien, S. Cyr de concert avec Bessé

Me refuse les alimens.

Et voilà ce que c'est , d'avoir quatre-vingt ans !

Ordonnez donc , ma chere fille , qu'on m'envoie ce que je demande. Voulez-vous que la postérité dise ?

Cette femme qui dans son temps

Fit un si brillant personnage ,

* Cette confiance de Me. de M. a sauvé bien des papiers.

*Eut à St. Cyr beaucoup d'enfans,
Et mourut faute d'un potage.*

R E P O N S E.

*Que Bessé en veuille à Glapion :
Malgré la faculté, vous serez obéie :
Vous ! mourir d'inanition !
Eh ! de tous vos enfans la grande passion
Seroit de vous donner leur vie.*

L E T T R E L.

A L A M E M E.

S E L O N le Docteur, je suis fort bien ;
& selon moi, je suis fort mal. Mon
abattement ne me permet pas de sortir de
mon lit : j'ai mangé un potage par raison :
& j'y ai trouvé la fadeur qu'y trouvoit Me.
d'Heudicourt. Ne vous verrai-je point !
Le Prince d'Harcourt a été trouvé mort
dans son lit.

On me mande que l'innocence de M.
le Duc du Maine s'accrédite tous les jours,
& que tout tombera sur Malezieux. Mais
on se flâte, qu'après avoir prouvé que
les soupçons étoient bien fondés, on don-
nera la grace.

J'approuve tout. Je ne sai ce que j'ai.

je suis sans fièvre : je tousse moins : je dors très-bien : mais ma foiblesse est extrême. Amenez ma sœur du Pérou : si l'on veut s'aider encore de moi , il n'y a pas de tems à perdre.

A V I S *

DE ME. DE MAINTENON

A ME. LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

LA crainte de Dieu est le commencement de la sagesse : & l'amour de Dieu est l'accomplissement de la loi.

Tel est , Madame , l'oracle du saint Esprit dans un livre , que vous ne devez point vous lasser de lire. Les livres profanes inspirent l'orgueil , & nourrissent la curiosité si dangereuse à notre sexe , à mesure qu'ils étendent les connoissances , au lieu que l'écriture sainte inspire l'humilité à ceux qu'elle instruit. Mais ce n'est pas

* Me. la Duchesse de Bourgogne disoit que ces *Avis* lui avoient épargné bien des fautes & des chagrins : & Louis XIV. les trouva si beaux qu'après la mort de Me. la Dauphine , il dit à Me. de Maintenon qui vouloit les reprendre de la cassette de la Princesse : *Madame , c'est pour les enfans : il faut bien que ma famille ait quelque chose de vous.*

assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le cœur soit séduit par le goût de piété.

Que cette piété soit solide, droite, éclairée : solide, en la regardant comme la règle de toutes les actions de votre vie : droite en préférant toujours les obligations de votre état à toute dévotion particulière : éclairée en vous instruisant de tout ce que vous devez savoir pour vous sauver & pour sauver les autres par votre exemple : car votre place vous met à portée de faire de grands biens & l'édification est le principal.

Vous aimez la joie, le repos, le plaisir croiez moi, j'ai goûté de tout, il n'y a de joie, de repos, de plaisir qu'à servir Dieu. Le vice est affreux : & l'on ne peut trop se donner au Seigneur : la Ste. Vierge, dit-on, s'offroit à Dieu dès l'âge de trois ans si tôt que le Roi vous a vue, il vous a offert à lui. La vie appartient sans doute à celui qui nous l'a donnée : voudriez-vous donner la vôtre à l'ennemi de Dieu ?

Évitez la vanité & l'oisiveté. Évitez surtout le péché : on se jette aisément dans le vice : on en sort difficilement. Méditez la loi de Dieu jour & nuit : gravez-la profondément dans le fond du cœur : imitez votre maître & votre modèle : sacrifiez tout à la vérité & à la vertu.

Aimez l'Eglise qui est l'assemblée des fidèles : respectez ses ministres : protégez les gens de bien & les bonnes œuvres. Soulagez les malheureux. Déclarez vous contre les nouveautés dans la religion , comme le jansénisme , le quietisme : & faites vous en instruire , autant qu'il est nécessaire pour les éviter. Tenez vous attachée au St. Siège : c'est le centre de la catholicité.

Soiez simple dans la piété , docile , humble , unie , comme St. Paul l'ordonne aux femmes. Fréquentez les sacremens avec joie & avec confiance : choisissez un bon Confesseur , & laissez vous conduire dans le bien qu'il vous conseillera : c'est là qu'il faut être simple comme la colombe. Quittez-le , s'il vous disoit quelque chose de mal : c'est en ce cas qu'il faut être prudent comme le serpent. Suivez l'esprit de l'Eglise dans toutes ces solemnités. Attendez & desirez Notre Seigneur pendant l'Avent. Recevez le à Noël : renaîsez avec lui. Adorez le avec les bergers & avec les Rois : offrez vous toute entière à lui. Purifiez vous avec la Ste. Vierge. Soumettez vous , comme elle , à toutes les pratiques de la religion. Mortifiez vous pendant le carême , par l'abstinence , par le jeûne , par des prières plus longues , par plus de solitude & d'éloignement des plaisirs. Mourez avec J.

C. le vendredi saint. Ressuscitez à une nouvelle vie au tems de Pâques. Montez au Ciel en esprit au tems de l'Ascension , en vous détachant de la terre. Attendez , desirez , & recevez le St. Esprit à la Pentecôte : & soiez dans les dispositions où furent les Apôtres , pour la gloire de leur Maître qui est le vôtre. Adorez le St. Sacrement pendant l'octave que l'Eglise l'expose à nos yeux. Dans le cours de l'année , solemnisez les fêtes des Saints : ayez recours à eux : imitez leurs vertus. Ayez une dévotion particulière à la Ste. Vierge. Encore une fois , aimez l'écriture sainte , adorez ce que vous n'entendez pas : profitez de ce que vous comprenez. Servez vous du livre de l'Imitation & des Pseaumes. Lisez les œuvres de St. François de Sales. Rentrez souvent en vous-même , & tachez de vous mettre en la présence de Dieu , au milieu de la cour la plus nombreuse.

N'esperez pas un parfait bonheur : il n'y en a point sur la terre : & s'il y en avoit , il ne seroit pas à la cour.

La grandeur a ses peines , & souvent plus cruelles que celles des particuliers : dans la vie privée , on se fait aux chagrins : à la cour , on ne s'y habitue pas.

Votre sexe est encore plus exposé à souffrir , parce qu'il est toujours dans la dépendance.

pendance. Ne soiez ni fâchée ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la providence.

Que M. le Duc de Bourgogne soit votre meilleur ami & votre seul confident. Prenez ses conseils : donnez lui les vôtres : ne soyez, vous & lui, qu'un cœur & qu'une ame.

N'espérez pas que votre union vous procure une paix parfaite : les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre, tour à tour, l'un de l'autre avec douceur & avec patience. Il n'y en eut jamais sans quelque contradiction.

Soiez complaisante, sans faire valoir vos complaisances. Supportez les défauts de l'humeur, ceux du tempérament, & de la conduite, la différence des opinions & des goûts. C'est à vous à être soumise, & c'est en vous soumettant à M. le Duc de Bourgogne, que vous regnerez sur lui. Prenez sur vous, le plus que vous pourrez, sur lui jamais.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes sont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes : & vous serez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié : c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

Demandez à Dieu de n'être point jaloux : n'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins, & les reproches. Le seul moien est la patience & la douceur : l'impatience aigrit & aliene les cœurs : la douceur les ramene. J'espere que M. le Duc de Bourgogne n'affligera pas votre cœur par des infidélités.

En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux : les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les élève avec moins de contrainte. Ils sont naturellement tiranniques : ils veulent les plaisirs & la liberté, & que les femmes y renoncent : n'examinez pas si leurs droits sont fondés : qu'il vous suffise qu'ils soient établis : ils sont les maîtres : il n'y a qu'à souffrir & à obéir de bonne grace.

Parlez, écrivez, agissez, pensez, comme si vous aviez mille témoins : comptez que tôt ou tard tout est sçu : il est très-dangereux d'écrire.

Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire, s'il est redit : comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un tems, & qu'il n'est point de péis, où il y ait plus d'indiscrétion, que celui-ci où tout se fait avec mystere.

Aimez vos enfans, voiez les souvent :

c'est l'occupation la plus honnête qu'une Princesse & qu'une péisanne puissent avoir. Jetez dans leurs cœurs les semences de toutes les vertus : & en les instruisant, songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses Princes. Exposez vous au monde, selon la bienséance de votre état : si vous êtes inaccessible, vous ne ferez pas aimée.

Détruisez, autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, & encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, & tout ce qui est contraire à la charité.

N'épousez les passions de personne : c'est à vous à les modérer & non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures : & par la raison contraire, craignez & n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelle apparence de zèle & de raison, qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentimens.

Défiez vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives : leur commerce ne peut que vous nuire.

N'aiez jamais tort, ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Don-

nez toujours de bons conseils , si vous osez en donner. Excusez les absens & n'accusez personne : encore une fois , n'entrez point dans les passions des courtisans : vous leur plairez moins dans les tems de leur fureur : il vous estimeront , quand l'accès sera passé. Une Princesse ne doit être d'aucun parti , mais établir par-tout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus , en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'état : aimez la noblesse qui en est le soutien : aimez le peuple : protégez les campagnes , à proportion du crédit que vous aurez : soulagez les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques , portez les à Dieu , faites leur fortune , mais ne leur en faites jamais une grande : ne contentez ni leur vanité , ni leur avarice : & que votre sagesse mette à leurs desirs la modération qu'ils devroient y mettre eux-mêmes. En protégeant quelqu'un qui vous est connu , songez au tort que vous faites à un homme de mérite que vous ne connoissez pas.

Ne soiez point trop attaché au plaisir , il faut savoir s'en passer , & sur-tout dans votre état , qui est un état de contrainte & de peine. Apprenez donc à vous contraindre & à souffrir.

Ne vous laissez point aller à vos mouvemens intérieurs : on a toujours les yeux ouverts sur les Princes : ils doivent donc avoir toujours un extérieur doux , égal , & médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié : votre amie est malade , ne cachez point votre inquiétude : elle meurt , montrez votre affliction.

On ne donne presque jamais aux Princes qu'une maxime , qui est celle de la dissimulation : elle est fautive , & fait tomber dans de grands inconvénients. J'aime bien mieux une prudente franchise.

Soiez tendre aux prières des malheureux. Dieu ne vous a fait naître dans ce haut rang , que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service & de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues , des désagrémens , de la servitude de votre état.

Soiez compatissante envers ceux qui recourent à vous pour obtenir des graces : mais ne soiez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent.

N'entrez dans aucune intrigue , quelque intérêt & quelque gloire qu'on vous y fasse envisager. Aimez vos parens : mais que la France soit votre seule patrie. La France ne vous aimera , qu'autant que vous saurez l'aimer.

Soiez en garde contre le gout que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu : l'esprit vous fera haïr du plus grand nombre : & peut-être mesestimer des personnes sages.

C'est une marque visible de prédestination de passer de souffrance en souffrance & de porter sa croix chaque jour. Si cela est , Madame , vous êtes prédestinée : car vous aurez beaucoup à souffrir : vous êtes la première femme du monde : mais il ne faut point vous flâter : quoique vous fassiez , vous serez , par cela même , la plus malheureuse.

A V I S *

D E M R. D E F E N E L O N

A M E. D E M A I N T E N O N.

JE ne puis , Madame vous parler sur vos défauts que douloureusement & presque au hasard : vous n'avez jamais agi de suite avec

* Ces avis sont tirés d'une copie écrite de la main de Me. de Maintenon , & intitulée : *sur mes défauts*. M. le Ml. de Villeroi les ayant lus écrivit à Me. de G. . . . Je vous renvoie le petit livre que vous m'avez confié : avouez qu'il y a un petit mouvement de vanité à faire parler de ses défauts.

moi : & je compte pour peu ce que les autres m'ont dit de vous : mais n'importe : je vous dirai ce que je pense , & Dieu vous en fera faire l'usage qu'il lui plaira.

Vous êtes ingénue & naturelle : de là vient , que vous faites très-bien , sans avoir besoin d'y penser , à l'égard de ceux pour qui vous avez du gout & de l'estime , mais trop froidement , dès que ce gout vous manque. Quand vous êtes sèche , votre sécheresse va assez loin. Je m'imagine qu'il y a dans votre fonds de la promptitude & de la lenteur. Ce qui vous blesse vous blesse vivement.

Vous êtes née avec beaucoup de gloire , c'est-à-dire de cette gloire , qu'on nomme bonne & bien entendue , mais qui est d'autant plus mauvaise qu'on n'a point de honte de la trouver bonne : on se corrigeroit plus aisément d'une vanité forte. Il vous reste encore beaucoup de cette gloire sans que vous l'apperceviez. La sensibilité sur les choses qui la pourroient piquer jusqu'au vif marque combien il s'en faut qu'elle ne soit éteinte. Vous tenez encore à l'estime des honnêtes gens , à l'approbation des gens de bien , au plaisir de soutenir votre prospérité avec modération , enfin à celui de paroître par votre cœur au-dessus de votre place.

Le *Moi*, dont je vous ai parlé si souvent, est encore une idole que vous n'avez pas brisée.

Vous voulez aller à Dieu de tout votre cœur mais non par la perte du *Moi* ; au contraire , vous cherchez le *Moi* en Dieu ; le gout sensible de la priere & de la présence de Dieu vous soutient : mais si ce gout venoit à vous manquer , l'attachement que vous avez à vous-même & au témoignage de votre propre vertu vous jetteroit dans une dangereuse épreuve. J'espère que Dieu fera couler le lait le plus doux , jusqu'à ce qu'il veuille vous sevrer , & vous nourrir du pain des forts.

Mais comptez bien certainement , que le moindre attachement aux meilleures choses par rapport à vous vous retardera plus que toutes les imperfections que vous pouvez craindre. J'espère que Dieu vous donnera la lumière , pour entendre ceci mieux que je ne l'ai expliqué.

Vous êtes naturellement bonne & disposée à la confiance , peut-être même un peu trop pour des gens de bien dont vous n'avez pas éprouvé assez à fonds la prudence. Mais quand vous commencez à vous défier , je m'imagine que votre cœur se serre trop : les personnes ingénues & confiantes sont d'ordinaire ainsi , lorsqu'elles sont contraintes de se défier. Il y a un milieu entre l'excessive confiance qui se livre , & la défiance qui ne sait plus à quoi s'en tenir , lors-

qu'elle sent que ce qu'elle croioit tenir lui échape. Votre bon esprit vous fera assez voir, que si les honnêtes gens ont des défauts auxquels il ne faut pas se laisser aller aveuglément, ils ont aussi un certain procédé droit & simple, auquel on reconnoit sûrement ce qu'ils sont.

Le caractère de l'honnête homme n'est point douteux & équivoque à qui le fait bien observer dans toutes les circonstances. L'hipocrisie la plus profonde & la mieux déguisée n'atteint jamais jusqu'à la ressemblance de cette vertu ingénue : mais il faut se souvenir que la vertu la plus ingénue a de petits retours sur soi-même & certaines recherches de son propre intérêt qu'elle n'aperçoit pas.

Il faut donc éviter également, & de soupçonner les gens de bien éprouvés jusqu'à un certain point, & de se livrer à toute leur conduite.

Jè vous dis tout ceci, Madame ; parce qu'en la place où vous êtes, on découvre tant de choses indignes & on en entend si souvent d'imaginées par la calomnie, qu'on ne fait plus que croire. Plus on a d'inclination à aimer la vertu & à s'y confier, plus on est embarrassé & troublé en ces occasions. Il n'y a que le gout de la vérité & un certain discernement de la sincère ver-

qui puisse empêcher de tomber dans l'inconvénient d'une défiance universelle , qui seroit un très-grand mal.

J'ai dit, Madame , qu'il ne faut se livrer à personne ; je crois pourtant qu'il faut par principe de christianisme & par sacrifice de sa raison se soumettre aux conseils d'une seule personne qu'on a choisie pour la conduite spirituelle : si j'ajoute , une seule personne , c'est qu'il me semble qu'on ne doit pas multiplier les directeurs ni en changer sans de grandes raisons ; car ces changemens ou mélanges produisent une incertitude & souvent une contrariété dangereuse. Tout au moins , on est retardé , au lieu d'avancer , par tous ces différens secours. Il arrive même d'ordinaire , que quand on a tant de différens conseils , on ne suit que le sien propre par la nécessité où l'on se trouve de choisir entre tous ceux que l'on a reçu d'autrui.

Je conviens néanmoins , qu'outre les conseils d'un sage directeur , on peut en diverses occasions prendre des avis pour les affaires temporelles , qu'un autre peut voir de plus près que le directeur. Mais je reviens à dire qu'excepté la conduite spirituelle , pour laquelle on se soumet à un bon directeur , pour tout le reste qui est extérieur , on ne se doit livrer à personne.

On croit dans le monde , que vous ai-

nez le bien sincèrement : beaucoup de gens ont cru long-tems, qu'une bonne gloire vous fesoit prendre ce parti : mais il me semble que tout le public est desabusé, & qu'on rend justice à la pureté de vos motifs. On dit pourtant encore, & selon toute apparence avec vérité, que vous êtes sèche & sévère : qu'il n'est pas permis d'avoir les défauts avec vous : & qu'étant dure à vous-même, vous l'êtes aussi aux autres : que quand vous commencez à trouver quelque foible dans les gens que vous avez espéré de trouver parfaits, vous vous en dégoûtez trop vite & que vous poussez trop loin le dégoût.

S'il est vrai que vous soiez telle qu'on vous dépeint, ce défaut ne vous sera ôté, que par une longue & profonde étude de vous-même.

Plus vous mourrez à vous-même, & l'attachement total à l'esprit de Dieu, plus votre cœur s'élargira pour supporter les défauts autrui & pour y compatir sans bornes. Vous ne verrez par-tout que misère : vos yeux seront plus perçans, & en decouvrant encore plus, que vous n'en voyez aujourd'hui : mais rien ne pourra ni vous scandaliser, ni vous surprendre, ni vous ressembler. Vous verrez la corruption dans l'homme comme l'eau dans la mer.

Le monde est relâché , & néanmoins d'une sévérité impitoyable. Vous ne ressemblerez point au monde : vous serez fidèle & exacte , mais compatissante & douce comme J. C. l'a été pour les pécheurs , pendant qu'il confondoit les Pharisiens dont les vertus extérieures étoient si éclatantes.

On dit que vous vous mêlez trop peu de affaires. Ceux qui vous parlent ainsi sont inspirés par l'inquiétude , par l'envie de se mêler du gouvernement , & par le dépit contre ceux qui distribuent les grâces , ou par l'espoir d'en obtenir par vous.

Pour vous , Me. il ne vous convient point de faire des efforts pour redresser ce qui n'est pas dans vos mains.

Le zèle du salut du Roi ne doit point vous faire aller au delà des bornes , que la Providence semble vous avoir marquées.

Il y a mille choses déplorables : mais se contentant de les attendre les momens , que Dieu se connoît , & qu'il tient dans sa puissance.

Ce n'est pas la fausseté que vous avez à craindre , tant que vous la craindrez. Les gens faux ne croient pas l'être : les vrais tremblent toujours de ne l'être pas. Votre piété est droite : vous n'avez jamais eu les vices du monde : & depuis long-tems , vous en avez abjuré les erreurs.

Le vrai moyen d'attirer la grace sur

Roi & sur l'état n'est pas de crier, ou bien le fatiguer le Roi : c'est de l'édifier, de nourrir sans cesse à vous même : c'est d'ouvrir peu à peu le cœur de ce Prince par une conduite ingénue, cordiale, patiente, libre néanmoins & enfantine dans cette patience...

Mais parler avec chaleur & avec apreté, devenir souvent à la charge, dresser des batteries sourdement, faire des plans de sagesse humaine pour réformer ce qui a besoin de réforme, c'est vouloir faire le bien par une mauvaise voye : votre solidité rejette de tels moïens : & vous n'avez qu'à la suivre simplement.

Ce qui me paroît véritable touchant les affaires, c'est que votre esprit en est plus capable que vous ne pensez : vous vous devez peut-être un peu trop de vous-même : ou bien vous craignez trop d'entrer dans des discussions contraires au goût que vous avez pour une vie tranquille & recueillie. D'ailleurs, je m'imagine, que vous craignez le caractère des gens que vous trouvez sur vos pas quand vous entrez dans quelque affaire. Mais enfin il me paroît, que votre esprit naturel & acquis a bien plus d'étendue que vous ne lui en donnez.

Je persiste à croire, que vous ne devez jamais vous ingérer dans les affaires d'état :

mais vous devez vous en instruire selon l'étendue de vos vues naturelles : & quand les ouvertures de la providence vous offriront de quoi faire le bien , sans pousser trop loin le Roi au delà de ses bornes , il ne faut jamais reculer.

Je vous ai détaillé ce que le monde dira , voici , Madame , ce que j'ai à dire.

Il me paroît que vous avez encore un goût trop naturel pour l'amitié , pour la bonté de cœur , & pour tout ce qui lie la bonne société. C'est sans doute ce qu'il y a de meilleur , selon la raison & la vertu humaine : mais c'est pour cela même qu'il y faut renoncer.

Ceux qui ont le cœur dur & même froid ont sans doute un très-grand défaut naturel : c'est même une grande imperfection qui reste dans leur piété : car si leur piété étoit plus avancée , elle leur donneroit ce qui leur manque de ce côté-là. Mais il faut compter que la véritable bonté de cœur consiste dans la fidélité à Dieu & dans le pur amour. Toutes les générosités , toutes les tendresses naturelles ne sont qu'un amour propre plus raffiné , plus séduisant , plus flatteur , plus aimable , & par conséquent plus diabolique.

Je vous dis tout ceci sans nul intérêt personnel : car je suis assez sec dans ma con-

duite & froid dans les commencemens , mais assez chaud & tendre dans le fond. Rien de tout ceci ne regarde *l'homme* , à l'égard duquel vous avez des devoirs d'un autre ordre : l'accroissement de la grace qui a déjà fait tant de prodiges en lui achevera d'en faire un autre homme. Mais je vous parle pour le seul intérêt de Dieu en vous : il faut mourir sans réserve à toute amitié.

Si vous ne teniez plus à vous , vous ne seriez non plus dans le desir de voir vos amis attachés à vous , que de les voir attachés au Roi de la Chine. Vous les aimeriez du pur amour de Dieu , c'est-à-dire d'un amour parfait , infini , généreux , agissant , compatissant , consolant , égal , bienfaisant , & tendre comme Dieu même. Le cœur de Dieu seroit versé dans le vôtre : & votre amitié ne pourroit non plus avoir de défaut , que celui qui aimeroit en vous ; vous ne voudriez rien des autres , que ce que Dieu en voudroit , & uniquement pour lui. Vous seriez jalouse pour lui contre vous-même : & si vous exigiez des autres une conduite plus cordiale , ce ne seroit que pour leur perfection & pour l'accomplissement des desseins de Dieu sur eux.

Ce qui vous blesse donc dans les cœurs resserrés ne vous blesse , qu'à cause que le vôtre est encore trop resserré au-dedans de lui-même.

me. Il n'y a que l'amour-propre , qui blesse l'amour-propre. L'amour de Dieu supporte avec condescendance l'infirmité de l'amour-propre , & attend en paix , que Dieu le détruise. En un mot , Madame , le défaut de vouloir de l'amitié n'est pas moindre devant Dieu , que celui de manquer d'amitié. Le vrai amour de Dieu aime généreusement le prochain , sans espérance d'aucun retour.

Au reste , il faut tellement sacrifier à Dieu le *moi* , dont nous avons tant parlé , qu'on ne le recherche plus , ni pour la réputation , ni pour la consolation du témoignage qu'on se rend à soi-même sur ses bonnes qualités ou sur ses bons sentimens. Il faut mourir à tout sans réserve , & ne posséder pas même sa vertu par rapport à soi. Ce n'est point une obligation précise pour tous les Chrétiens : mais je crois , que c'est la perfection d'une ame qu'il a autant prévenue que la vôtre par ses miséricordes.

Il faut être prêt à se voir méprisé , haï , décrié , condamné par autrui , & à ne trouver en soi que trouble & condamnation , pour se sacrifier sans nul adoucissement au souverain domaine de Dieu qui fait de sa créature selon son bon plaisir. Cette parole est dure à quiconque veut vivre en soi & jouir pour soi-même de sa vertu : mais qu'el-

le est douce & consolante , pour une ame qui aime autant Dieu , qu'elle renonce à s'aimer elle-même !

Vous verrez un jour combien les gens qui sont dans cette disposition sont grands dans l'amitié. Leur cœur est immense , parce qu'il tient de l'immensité de Dieu qui les possède. Ceux qui entrent dans ces vues du pur amour , malgré leur naturel sec & ferré , vont toujours s'élargissant peu à peu. Enfin Dieu leur donne un cœur semblable au sien , & des entrailles de mere pour tout ce qu'il unit à eux.

Ainsi la vraie & pure piété , loin de donner de la dureté & de l'indifférence , tire de l'indifférence , de la sécheresse , de la dureté de l'amour-propre qui se retrécit en lui-même pour rapporter tout à lui.

Pour vos devoirs , je n'hésite pas un moment à croire , que vous devez les renfermer dans des bornes bien plus étroites que la plupart des gens trop zelés ne le voudroient.

Chacun , plein de son intérêt , veut vous y entraîner , & vous trouve insensible à la gloire de Dieu , si vous n'êtes autant échauffée que lui. Chacun veut même , que votre avis soit conforme au sien , & sa raison , la vôtre.

Vous pourrez peut-être dans la suite , si

Dieu vous en donne les facilités , faire de biens plus étendus. Maintenant vous avez la communauté de St. Cyr , qui demande beaucoup de soins : encore même voudrois-je , que vous fussiez bien soulagée & déchargée de ce côté-là. Il vous faut des temps de recueillement & de repos tant de corps que d'esprit. Vous devez suivre le courant des affaires générales , pour tempérer ce qui est excessif , & redresser ce qui en a besoin. Vous devez , sans vous rebuter jamais , profiter de tout ce que Dieu vous met au cœur & de toutes les ouvertures qu'il vous donne dans celui du Roi , pour lui ouvrir les yeux & pour l'éclairer , mais sans empressement , comme je vous l'ai souvent représenté.

Au reste , comme le Roi se conduit bien moins par des maximes suivies , que par l'impression des gens qui l'environnent , & auxquels il confie son autorité , le capital est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens sûrs , qui agissent de concert avec vous pour lui faire accomplir , dans leur vraie étendue , ses devoirs dont il n'a aucune idée.

S'il est prévenu en faveur de ceux qui font tant de violences , tant d'injustices , tant de fautes grossières , il le seroit bientôt encore plus en faveur de ceux qui suivroient les regles & qui l'animeroient au

ien. C'est ce qui me persuade , que quand vous pourrez augmenter le crédit de Mrs. de Chevreuse & de Beauvillers , vous ferez un grand coup. C'est à vous à vous mesurer pour les tems : mais si la simplicité & la bonté ne peuvent point emporter ceci , j'aimerois mieux attendre , jusqu'à ce que Dieu eut préparé le cœur du Roi. Enfin , le grand point est de l'assiéger puis qu'il eut l'être , de le gouverner , puis qu'il eut être gouverné : son salut consiste à être assiégé par des gens droits & sans intérêt.

Votre application à le toucher , à l'instruire , à lui ouvrir le cœur , à le garantir de certains pieges , à le soutenir quand il est ébranlé , à lui donner des vûes de paix , & sur-tout de soulagement des peuples , de modération , d'équité , de défiance à l'égard des conseils durs & violens , d'horreur pour les actes d'autorité arbitraire , enfin d'amour pour l'Eglise , & d'application à lui chercher des saints Pasteurs , tout cela , dis-je , vous donnera bien de l'occupation : car , quoique vous ne puissiez point parler de ces matieres à toute heure , vous aurez besoin de perdre bien du tems pour choisir les momens propres à insinuer ces vérités. Voilà l'occupation que je mets au-dessus de toutes les autres.

Après les heures de piété , vous devez

aussi , ce me semble , travailler & donner le tems nécessaire pour connoître par des gens sûrs les excellens sujets en chaque profession , & les principaux desordres qu'on peut reprimer. Il ne faut point avoir de rapporteurs , qui s'empressent à vous empoisonner du récit de toutes les petites fautes des particuliers : mais il faut avoir des gens de bien qui malgré eux soient chargés en conscience de vous avertir des choses , qui le mériteront : ceux-là ne vous diront que le nécessaire & laisseront le superflu aux tracassiers.

Vous devez aussi veiller pour soutenir dans leur emploi les gens de bien qui sont en fonction , empêcher les rapports calomnieux & les soupçons injustes , diminuer le faste de la cour quand vous le pourrez , faire peu à peu MONSIEUR dans toutes les affaires , empêcher que le venin de l'impieré ne se glisse autour de lui , en un mot , être la sentinelle de Dieu au milieu d'Israël , pour protéger tout le bien & pour réprimer tout le mal , mais suivant les bornes de votre autorité.

Pour St. Cyr , je croirois qu'une inspection générale & une attention suivie pour redresser dans ce général tout ce qui en aura besoin suffit à une personne accablée de tant d'affaires , appelée à des plus grands biens , capable d'objets plus étendus.

Il faut encore ajouter que vous ne pouvez éviter d'écouter ceux qui voudront se plaindre ou vous avertir : tout cela va assez loin : ainsi je m'y bornerai.

Les bonnes œuvres que vous voulez tourner du côté de *l'homme* me paroissent fort à propos : elles seront sans contradiction & sans embarras. Pour celles de Paris, je crois que vous y trouveriez de traverses continuelles qui vous commettroient trop.

Vous avez , à la Cour , des personnes , qui paroissent bien intentionnées : elles méritent que vous les traitiez bien & que vous les encouragiez : mais il faut beaucoup de précaution : car mille gens se feroient dévots pour vous plaire. Ils paroistroient touchés aux personnes qui vous approchent , & iroient par là à leur but : ce seroit nourrir l'hypocrisie , & vous exposer à passer pour trop crédule. Ainsi il faut connoître à fond la droiture & le desintéressement des gens , qui paroissent se tourner à Dieu , avant que de leur montrer qu'on fait attention à ces commencemens de vertu.

Si ce sont des femmes , qui ayent besoin d'être soutenues , faites les aider par des personnes de confiance , sans que vous paroissiez vous-même.

Je crois que vous devez admettre peu de gens dans vos conversations pieuses , où vous

cherchez à être en liberté. Ce qui vous est bon n'est pas toujours proportionné au besoin des autres. J. C. disoit : *j'ai d'autres choses à vous enseigner : mais vous ne pouvez pas encore les porter.* Les Peres de l'Eglise ne découvroient les misteres du christianisme à ceux qui vouloient se faire chrétiens, qu'à mesure qu'ils les trouvoient disposés à les croire.

En attendant que vous puissiez faire du bien par le choix des Pasteurs, tâchez de diminuer le mal.

Pour votre famille, rendez lui les soins qui dépendent de vous, selon les regles [de modération, que vous avez dans le cœur : mais évitez également deux choses : l'une de refuser de parler pour vos parens, quand il est raisonnable de le faire : l'autre, de vous fâcher, quand votre recommandation ne réussit pas.

Il faut faire simplement ce que vous devez, & prendre en paix & en humilité les mauvais succès : l'orgueil aimeroit mieux se dépitier, ou il prendroit le parti de ne parler plus, ou bien il éclateroit pour arracher ce qu'on lui refuse.

Il me paroît que vous aimez, comme il faut, vos parens, sans ignorer leurs défauts, & sans perdre de vue leurs bonnes qualités.

Enfin, Madame, soiez bien persuadée,

que pour la correction de vos défauts, & pour l'accomplissement de vos devoirs, le principal est d'y travailler par le dedans & non par le dehors.

Ce détail extérieur, quand vous vous y donneriez toute entière, sera toujours au-dessus de vos forces. Mais si vous laissez faire l'esprit de Dieu ce qu'il faut, pour vous faire mourir à vous-même, & pour couper jusqu'aux dernières racines du *moi*, les défauts tomberont peu à peu comme d'eux-mêmes : & Dieu élargira votre cœur, au point que vous ne serez embarrassée de l'étendue d'aucun devoir. Alors, l'étendue de vos devoirs croîtra avec l'étendue de vos vertus & avec la capacité de votre fonds. Car Dieu vous donnera de nouveaux biens à faire, à proportion de la nouvelle étendue qu'il aura donnée à votre intérieur.

Tous nos défauts ne viennent que d'être encore attachés & recourbés sur nous-mêmes. C'est par le *moi*, qui veut mettre les vertus à son usage & à son point. Renoncez donc, sans hésiter jamais, à ce malheureux *moi* dans les moindres choses où l'esprit de grace vous fera sentir que vous le recherchez encore. Voilà le vrai & total crucifiement : tout le reste ne va qu'aux sens & à la superficie de l'ame. Tous ceux qui travaillent à mourir autrement quittent la vie par un côté,

& la reprennent par plusieurs autres : ce n'est jamais fait.

Vous verrez par expérience, que quand on prend pour mourir à soi le chemin que je vous propose, Dieu ne laisse rien à l'âme, & qu'il la poursuit sans relâche, impitoyable, jusqu'à ce qu'il lui ait ôté le dernier souffle de vie propre, pour la faire vivre et lui dans une paix & une liberté d'esprit infinie.

L E T T R E I.

D E M R. D E C A M B R A I

A M E. D E M A I N T E N O N.

QUAND M. de Meaux, Madame m'a proposé d'approuver son livre, je lui ai témoigné avec attendrissement, que je serois ravi de donner cette marque publique de la conformité de mes sentimens avec un Prélat que j'ai regardé depuis ma jeunesse comme mon maître dans la science de la religion ; je lui ai même offert d'aller à Germin pour dresser de concert avec lui mon approbation.

J'ai dit en même tems à Messieurs de Paris & de Chartres, & à M. Tronson, que

que je ne vois absolument aucune ombre de difficulté entre M. de Meaux & moi *sur le fonds de la doctrine*, mais que s'il vouloit attaquer personnellement dans son livre Me. Guyon, je ne pourrois pas l'approuver. Voilà ce que j'ai déclaré, il y a six mois. M. de Meaux vient de me donner son livre à examiner. A l'ouverture des cahiers, j'ai trouvé qu'ils sont pleins d'une réfutation personnelle : aussi-tôt j'ai averti Messieurs de Paris & de Chartres, & Monsieur Tronson de l'embarras où M. l'Evêque de Meaux me mettoit.

On n'a pas manqué de me dire que je pouvois condamner les livres de Me. Guyon, sans diffamer la personne & sans me faire aucun tort. Mais je conjure ceux qui parlent ainsi, de peser, devant Dieu, les raisons que je vais leur représenter. Les erreurs, qu'on impute à Madame Guyon ne sont point excusables par l'ignorance de son sexe. Il n'est point de villageoise grossière, qui n'eût d'abord horreur de ce qu'on veut qu'elle ait enseigné. Il ne s'agit pas de quelques conséquences subtiles & éloignées qu'on pourroit, contre son intention, tirer de ses principes spéculatifs, & de quelques-unes de ses expressions : il s'agit de tout un dessein diabolique, qui est, dit-on, l'ame de tous ses livres : c'est un système monstrueux qui est

lié dans toutes ses parties , & qui se soutient avec beaucoup d'art d'un bout jusqu'à l'autre. Ce ne sont point des conséquences obscures qui puissent avoir échapé à l'attention de l'auteur : au contraire , elles sont le formel & unique bût de tout son système. Il est évident , dit-on , & il y auroit de la mauvaise foi à le nier , que Madame Guyon n'a écrit que pour détruire comme une imperfection toute la foi explicite des attributs des personnes divines , des misteres de Jesus-Christ & de son humanité. Elle veut dispenser les chrétiens de tout culte sensible , de toute invocation distincte de notre unique médiateur : elle prétend éteindre dans les fidèles toute vie intérieure & toute oraison réelle , en supprimant tous les actes distincts que Jesus-Christ & les Apôtres ont commandés , & en réduisant pour toujours les ames à une quiétude oisive qui exclut toute pensée de l'entendement , & tout mouvement de la volonté. Elle soutient que , quand on a fait d'abord un acte de foi & d'amour , cet acte subsiste perpétuellement pendant toute la vie , sans avoir jamais besoin d'être renouvelé : qu'on est toujours en Dieu sans penser à lui : & qu'il faut bien se garder de réitérer cet acte. Elle ne laisse aux chrétiens , qu'une indifférence impie & brutale entre le vice & la vertu , entre la haine éternelle de

Dieu & son amour éternel , pour lequel il est de foi , que chacun de nous a été créé. Elle défend , comme une infidélité , toute résistance réelle aux tentations les plus abominables. Elle veut que l'on suppose que dans un certain état de perfection où elle élève les âmes , on n'a plus de concupiscence , qu'on est impeccable , infaillible , & jouissant de la même paix que les bienheureux : & qu'enfin tout ce qu'on fait sans réflexion , avec facilité , & par la pente de son cœur , est fait passivement , & par une pure inspiration. Cette inspiration , qu'elle attribue à elle & aux siens , n'est pas l'inspiration commune des justes : elle est prophétique : elle renferme une autorité Apostolique , au-dessus de toute loi écrite. Elle établit une tradition secrète sur cette voie , qui renverse la tradition universelle de l'Eglise.

Voilà ce qu'on dit : je soutiens qu'il n'y a point d'ignorance assez grossière , pour pouvoir excuser une personne qui avance tant de maximes monstrueuses. Cependant on assure que Madame Guyon n'a rien écrit que pour accréditer cette damnable spiritualité , & pour la faire pratiquer , & que c'est-là l'unique but de ses ouvrages. Otez-en cela , vous dit-on , vous ôtez tout : elle n'a pû penser autre chose. *L'abomination évidente de ses écrits rend donc évidemment sa personne*

abominable : je ne puis donc séparer sa personne d'avec ses écrits.

Pour moi , j'avoue que je ne comprends rien à la conduite de M. de Meaux : d'un côté , il s'enflame avec indignation , pour peu qu'on révoque en doute l'évidence de ce système impie de Madame Guyon : mais de l'autre , il la communique de sa propre main , il l'autorise dans l'usage quotidien des sacrements , & il lui donne , quand elle part du couvent de Meaux , une attestation complète , sans avoir exigé d'elle aucun acte où elle ait retracté formellement aucune erreur. D'où viennent , d'un côté , tant de rigueur , & de l'autre , tant de relâchement ?

Pour moi , si je croiois ce que croit M. de Meaux , des livres de Madame Guyon , & par une conséquence nécessaire , de sa personne même , j'aurois crû , malgré mon amitié pour elle , être obligé , en conscience , à lui faire avouer & retracter formellement , à la face de toute l'Eglise , les erreurs qu'elle auroit évidemment enseignées dans tous ses écrits.

Je croirois même , que la puissance séculière devroit aller plus loin. Car qu'y a-t-il de plus digne de feu , qu'un monstre qui , sous une apparence de spiritualité , ne tend qu'à établir & le fanatisme & l'impureté :

qui renverse la loi divine : qui traite d'imperfections toutes les vertus : qui tourne en épreuves & en perfections tous les vices : qui ne laisse ni subordination ni règle dans la société des hommes : qui par le principe du secret autorise toute sorte d'hypocrisie & de mensonges : enfin qui ne laisse aucun remède assuré contre tant de maux ? Toute religion à part , la seule police suffit pour punir du dernier supplice une personne si empestée. S'il est donc vrai , que cette femme ait voulu manifestement établir ce système damnable , il falloit la bruler , au lieu de la congédier , comme il est certain que Monsieur l'Evêque de Meaux l'a fait , après lui avoir donné la communion fréquemment , & une attestation authentique , sans qu'elle ait retracté ses erreurs.

Pour moi , je ne pourrois approuver le livre où M. de Meaux impute à cette femme un système si horrible dans toutes ses parties , sans me diffamer moi-même , & sans lui faire une injustice irréparable : en voici la raison. Je l'ai vue souvent : tout le monde le fait : je l'ai estimée , je l'ai laissé estimer par des personnes illustres , dont la réputation est chère à l'Eglise , & qui avoient de la confiance en moi. Je n'ai pû ni dû ignorer ses écrits. Quoique je ne les aie pas examinés tous à fond dans le tems , du moins j'en ai

su assez pour devoir me défier d'elle , & pour l'examiner en toute rigueur. Je l'ai fait avec plus d'exactitude , que ses ennemis , ses examinateurs ne le sauroient faire : car elle étoit bien plus libre , bien plus dans son naturel , bien plus ouverte avec moi , dans des tems où elle n'avoit rien à craindre. Je lui ai fait expliquer souvent ce qu'elle pensoit sur les matieres qu'on agite : je l'ai obligée à m'expliquer la valeur de chacun des termes de ce langage mystique , dont-elle se servoit dans ses écrits. J'ai vu clairement en toute occasion , qu'elle les entendoit dans un sens très-innocent & très-catholique. J'ai voulu même suivre, en détail , & sa pratique , & les conseils qu'elle donnoit aux gens les plus ignorans , & les moins précautionnés. Jamais je n'ai trouvé aucune trace de ces maximes infernales qu'on lui impute. Pourrois-je donc , en conscience , les lui imputer par mon aprobation , & lui donner le dernier coup pour sa diffamation , après avoir vu de près si clairement son innocence ?

Que les autres qui ne connoissent que ses écrits , les prennent dans un sens si rigoureux , & les censurent : je les laisse faire. Je ne défends ni n'excuse ni sa personne ni ses écrits : n'est-ce pas beaucoup faire , sachant ce que je sai ? Pour moi , je dois , selon la

justice , juger du sens de ses écrits par ses sentimens que je fai à fond , & non pas de ses sentimens par le sens rigoureux qu'on donne à ses expressions , & auquel elle n'a jamais pensé. Si je faisois autrement , j'achèverois de convaincre le public qu'elle mérite le feu. Voilà ma regle pour la justice & pour la vérité.

Venons à la bienséance : je l'ai connue , je n'ai pu ignorer ses écrits , j'ai dû m'assurer de ses sentimens : moi prêtre , moi précepteur des Princes , moi appliqué depuis ma jeunesse à une étude continuelle de la doctrine , j'ai dû voir ce qui est évident. Il faut donc que j'aie tout au moins toléré l'évidence de ce système impie : ce qui fait horreur & qui me couvre d'une éternelle confusion. Tout notre commerce n'a donc roulé que sur cette abominable spiritualité , dont on prétend qu'elle a rempli ses livres & qui est l'ame de tous ses discours. En reconnoissant toutes ces choses par mon approbation , je me rends infiniment plus coupable , que Madame Guyon même : ce qui paroitra du premier coup d'œil au lecteur , c'est qu'on m'a réduit , forcé de souscrire à la diffamation de mon amie , dont je n'ai pû ignorer le système monstrueux qui est évident dans ses ouvrages , & évident de mon propre aveu. Voilà ma sentence prononcée & signée

par moi-même à la tête du livre de M. de Meaux , où ce système est étalé dans toutes ses horreurs. Je soutiens que ce coup de plume donné contre ma conscience par un lâche politique , me rendroit à jamais infâme & indigne de mon ministère & de ma place.

Voilà néanmoins ce que les personnes les plus sages & les plus affectionnées pour moi ont souhaité & ont préparé de loin. C'est donc pour assurer ma réputation , qu'on veut , que je signe que mon amie mérite évidemment d'être brulée avec ses écrits pour une spiritualité exécrationnelle , qui fait l'unique lien de notre amitié ! Mais encore , comment est-ce que je m'expliquerai là dessus ? Sera-ce librement , selon mes pensées , & dans un livre où je pourrai parler avec une pleine étendue ? Non ; j'aurai l'air d'un homme muet & confondu : on tiendra ma plume : on me fera expliquer dans l'ouvrage d'autrui par une simple approbation : j'avouerai que mon amie est évidemment un monstre sur la terre , & que le venin de ses écrits ne peut être sorti de son cœur. Voilà ce que mes meilleurs amis ont pensé pour mon honneur. Hé ! Si mes plus cruels ennemis vouloient me dresser un piège pour me perdre , n'est-ce pas là précisément ce qu'ils me devroient demander ? On ne manquera pas de

dire , que je dois aimer l'Eglise plus que mon amie , & plus que moi-même : comme s'il s'agissoit de l'Eglise dans une affaire , où la doctrine est en sureté , & où il ne s'agit plus que d'une femme que je veux bien laisser diffamer sans ressource , pourvû que je n'y prenne aucune part contre ma conscience. Oui , Madame , je brulerois mon amie de mes propres mains , & je me brulerois moi-même avec joie , plutôt que de laisser l'Eglise en péril. C'est une pauvre femme , captive , accablée de douleurs & d'opprobres : personne ne la défend ni ne l'excuse : & l'on a toujours peur.

Après tout , lequel est le plus à propos , ou que je réveille dans le monde le souvenir de ma liaison passée avec elle , & que je me reconnoisse , ou le plus insensé de tous les hommes pour n'avoir pas vû des infamies évidentes , ou exécration pour les avoir au moins tolérées : ou bien , que je garde jusqu'au bout un profond silence sur les écrits & sur la personne de Madame Guyon , comme un homme qui s'excuse intérieurement sur ce qu'elle n'a pas peut-être assez connu la valeur théologique de ses expressions , ni la rigueur avec laquelle on examineroit le langage des mystiques dans la suite des tems , sur l'expérience de l'abus que quelques hypocrites en ont fait. En vérité , lequel est

le plus sage de ces deux partis ?

On ne cesse de dire tous le jours que les mystiques , même les plus approuvés , ont beaucoup exagéré. On soutient même que S. Clément & plusieurs autres des principaux peres ont parlé en des termes qui demandent beaucoup de correctifs.

Pourquoi veut-on qu'une femme soit la seule qui n'ait pas pu exagérer ? Pourquoi faut-il que tout ce qu'elle a dit , tende à former un système qui fait frémir ? Si elle a pu exagérer innocemment , si j'ai connu à fonds l'innocence de ses exagérations , si je sai ce qu'elle a voulu dire , mieux que ses livres ne l'ont expliqué , si j'en suis convaincu par des preuves aussi décisives que les termes , qu'on reprend dans ses livres , sont équivoques , puis-je la diffamer contre ma conscience , & me diffamer avec elle ?

Qu'on observe de près toute ma conduite : a-t'il été question du fond de la doctrine ? j'ai d'abord dit à M. de Meaux , que je signerois de mon sang les 34 Propositions qui avoient été dressées , pourvu qu'il y expliquât certaines choses. M. l'Archevêque de Paris pressa très-fortement M. de Meaux sur ces choses , qui lui parurent justes & nécessaires. M. de Meaux se rendit , & je ne hésitai pas un seul moment à signer. Maintenant qu'il s'agit de flétrir par contre-coup

mon ministère avec ma personne , en flétrissant Madame Guyon avec ses écrits , on trouve en moi une résistance invincible. D'où vient cette différence de conduite ? Est-ce que j'ai été foible & timide , quand j'ai signé les 34 Propositions ? on en peut juger par ma fermeté présente. Est-ce que je refuse maintenant d'approuver le livre de M. de Meaux par entêtement & avec un esprit de cabale ? on en peut juger par ma facilité à signer les 34 Propositions. Si j'étois entêté , je le serois bien plus du fond de la doctrine de Madame Guyon , que de sa personne. Je ne pourrois , même dans mon entêtement le plus dangereux , me soucier de sa personne , qu'autant que je la croirois nécessaire pour l'avancement de la doctrine : tout ceci est assez évident par la conduite que j'ai tenue. On l'a condamnée , renfermée , chargée d'ignominie : je n'ai jamais dit un mot pour la justifier , ni pour l'excuser , ni pour adoucir son état. Pour le fond de la doctrine , je n'ai cessé d'écrire , & de citer les auteurs approuvés de l'Eglise. Ceux , qui ont vu notre discussion , doivent avouer que M. de Meaux , qui vouloit d'abord foudroyer , a été contraint d'admettre , pied-à-pied , des choses qu'il avoit cent fois rejetées comme très-mauvaises. Ce n'est donc pas de la personne de Madame Guyon , dont

J'ai été en peine ni de ses écrits : c'est du fond de la doctrine des Saints , trop inconnues à la plupart des Docteurs scolastiques.

Dès que la doctrine a été sauvée , sans épargner les erreurs de ceux qui sont dans l'illusion , j'ai vu tranquillement Madame Guyon captive & flétrie. Si je refuse maintenant d'approuver ce que M. de Meaux en dit , c'est que je ne veux ni achever de la deshonorer contre ma conscience , ni me deshonorer en lui imputant des blasphêmes qui retombent inévitablement sur moi.

Depuis que j'ai signé les 34. Propositions , j'ai déclaré dans toutes les occasions , qui se sont présentées naturellement , que je les avois signées , & que je ne croiois pas qu'il fût jamais permis d'aller au-delà de cette borne.

Ensuite , j'ai montré à M. l'Archevêque de Paris une explication très-ample & très-exacte de tout le système des voies intérieures , à la marge des 34 Propositions. Ce Prélat n'y a pas remarqué la moindre erreur , ni le moindre excès. M. Tronson , à qui j'ai montré aussi cet ouvrage , n'y a rien repris.

Il y a environ six mois , qu'une carmélite du fauxbourg, S. Jacques , me demanda des éclaircissemens sur cette matiere. Aussi-tôt , je lui écrivis une grande lettre , que je fis examiner par M. de Meaux. Il me proposa

seulement d'éviter un mot indifférent en lui-même , mais que ce Prélat remarquoit qu'on avoit quelquefois mal employé. Je l'ôtai aussitôt , & j'ajoutai encore des explications pleines de préservatifs , qu'il ne demandoit pas. Le fauxbourg S. Jacques , d'où est sortie la plus implacable critique des mystiques , n'a pas eu un seul mot à dire contre ma lettre. M. Pirot a dit hautement , qu'elle pouvoit servir de règle assurée de la doctrine sur ces matieres. En effet , j'y ai condamné toutes les erreurs qui ont allarmé quelques gens de bien dans ces derniers tems. Je ne trouve pourtant pas , que ce soit assez , pour dissiper tous les vains ombrages : & je crois qu'il est nécessaire que je me déclare d'une maniere encore plus authentique. J'ai fait un ouvrage , où j'explique à fond tout le système des voies intérieures , où je marque , d'une part , tout ce qui est conforme à la foi & fondé sur la tradition des Saints , & de l'autre , tout ce qui va plus loin , & qui doit être censuré rigoureusement. Plus je suis dans la nécessité de refuser mon approbation au livre de M. de Meaux , plus il est capital que je me déclare en même tems d'une façon encore plus forte & plus précise : l'ouvrage est déjà tout prêt : on ne doit pas craindre que j'y contredise M. l'Evêque de Meaux : j'aimerois

mieux mourir , que de donner au public une scene si scandaleuse : je ne parlerai de lui que pour le louer , & que pour me servir de ses paroles. Je sai parfaitement ses pensées : & je puis répondre , qu'il sera content de mon ouvrage , quand il le verra avec le public.

D'ailleurs , je ne prétens pas le faire imprimer , sans consulter personne. Je vais le confier avec le dernier secret à M. l'Archevêque de Paris , & à M. Tronson : dès qu'ils auront achevé de le lire , je le donnerai , suivant leurs corrections : ils seront les juges de ma doctrine , & on n'imprimera que ce qu'ils auront approuvé : ainsi l'on n'en doit pas être en peine. J'aurois la même confiance pour M. de Meaux , si je n'étois dans la nécessité de lui laisser ignorer mon ouvrage , dont il voudroit apparemment empêcher l'impression par rapport au sien. J'exhorterai dans cet ouvrage tous les mystiques , qui se sont trompés sur la doctrine , d'avouer leurs erreurs. J'ajouterai que ceux qui , sans tomber dans aucune erreur , se sont mal expliqués , sont obligés en conscience à condamner sans restriction leurs expressions , à ne s'en plus servir , & à lever toute équivoque par une explication publique de leurs vrais sentimens. Peut-on aller plus loin pour réprimer l'erreur ?

Dieu fait à quel point je souffre de faire

souffrir en cette occasion la personne du monde , pour qui j'ai le respect & l'attachement le plus constant & le plus sincere !

L E T T R E II*.

DE M. JOLLY.

à Paris , ce 28 Juin 1694.

MA D A M E , la lettre , que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 de ce mois , m'a fait chercher & lire les deux livres dont vous m'avez parlé , ouvrages de Me. Guyon , lesquels je n'avois point vus jusqu'a présent. Vous me faites l'honneur , Me. , de me demander mon avis sur ces livres. Je ne suis point homme à m'ériger en censeur de livres : mais la mauvaise doctrine , répandue en ceux-là , est si manifeste , qu'il n'y a point à craindre de juger témérairement en les condamnant. Ils contiennent une fausse spiritualité , éloignée de la vraie & solide pieté , & capable

* Cette lettre & les trois suivantes , de même que celle de M. l'Eveque de Châlons , placée dans le neuvieme volume , furent écrites à Me. de Maintenon , en réponse des consultations qu'elle avoit faites sur le quiétisme , qu'elle commençoit à craindre. M. de Meaux avoit été consulté de vive voix.

de jeter ceux, qui les liroient, en beaucoup d'illusions : c'est le quiétisme tout pur : & il y a un très-grand nombre de propositions qui ont été condamnées par le Pape dans les écrits de Molinos. Ce qui est enseigné, dans le petit livre du *moyen court & facile pour l'oraison*, touchant le sacrement de pénitence & la disposition à la communion, est entièrement opposé à la doctrine & à l'usage de l'Eglise. Il y a quantité de choses absurdes, fausses, & erronées dans ce même livre. *L'explication du cantique des cantiques* a aussi beaucoup de choses obscures, peu intelligibles, & qui peuvent laisser de mauvaises impressions à ceux qui le lisent. Elle contient des propositions qui ne sont pas conformes à la foi, comme sont celles-ci, que l'on peut posséder la béatitude essentielle en cette vie, & qu'une ame arrive en la vie présente à un état où elle ne peut plus pécher : ces deux propositions sont hérétiques. Enfin, Madame, puisque vous m'ordonnez de vous dire mon sentiment sur ces deux livres, je crois qu'on ne doit point en permettre la lecture à ceux, ou à celles sur qui l'on a quelque autorité : & si l'on pouvoit l'interdire à tout le monde, ce seroit encore mieux. Je ne doute point, que si l'on en avoit connoissance à Rome, on ne les censurât, & qu'on n'en défendît la lecture. C'est, Madame,

ce que je puis avoir l'honneur de vous dire sur ces deux ouvrages : c'est une chose étrange, que l'esprit de l'homme : nous avons une très-grande quantité de fort bons livres , dans lesquels il y a beaucoup à apprendre , & à s'édifier : on les laisse , & l'on a la dé-mangeaison de lire des livres suspects , & de la lecture desquels on ne peut recevoir que du préjudice : ce que j'ai lu dans ceux-ci a beaucoup augmenté mon aversion pour le quérisme , qui est la porte ouverte à l'oisiveté , à l'illusion , & à l'erreur. Je suis &c.

JOLLY * ,

*Indigne Prêtre de la congrégation
de la mission.*

LETTRE III.

DE MRS. TIBERGE & BRISACIER.

IL y a dans les livres de Me. Guyon plusieurs propositions outrées , qui prises dans le sens qu'elles offrent d'abord à l'esprit , impriment des idées contraires à la vérité : & l'expérience , que nous avons du mauvais effet que font ces livres dans la plupart des personnes qui les lisent , nous per-

* Général de la congrégation de la mission de St. Lazare , mort , le 26 mars , 1697.

suade qu'ils sont très-dangereux , propres à inspirer les maximes , & les sentimens condamnés depuis peu par l'Eglise dans les ouvrages de Molinos , & capables de conduire à l'illusion. Ainsi nous estimons qu'il seroit fort à propos , principalement dans la conjoncture des tems où nous sommes ; de les supprimer , & d'en défendre la lecture. M. Tronson & M. Bouchers , docteurs de Sorbonne , qui ont lu ces livres avec attention , nous ont dit qu'ils sont de même avis que nous. En foi de quoi , nous avons signé la présente déclaration , que nous vous en-voions , Madame : à Paris , le 18 Juillet , 1694.

T I B E R G E .

D E B R I S A C I E R .

L E T T R E I V .

D E M . T R O N S O N .

MA D A M E , je suis tout confus des marques de bonté & de confiance , que vous me faites la grace de me donner : & je m'estimerois heureux d'y pouvoir répondre selon votre desir. Je ne doute pas que

* Louis Tronson , prieur de Chandieu , supérieur du séminaire de St. Sulpice , mort à Paris le 26 février 1701 , âgé de 78 ans.

Monseigneur l'Evêque de Chartres ne vous ait communiqué la pensée qu'il avoit eue de faire examiner les maximes de ces livres , afin de faire condamner ce qu'il y a de mauvais , c'est , ce me semble , la meilleure voie que l'on puisse prendre pour prévenir le mal qu'ils pourroient faire , s'ils contiennent des erreurs , ou des propositions dangereuses. En attendant , Madame , je crois que le parti que vous pouvez suivre , & qui est sûr , est de regarder ces livres comme suspects , vous réservant à vous en expliquer plus positivement , lorsque des personnes habiles & de poids en auront dit leurs sentimens. Vous me dispenserez , s'il vous plait , Madame , de vous dire présentement les miens : car , outre qu'ils ne seroient de nul poids , je n'ai pas même lu ces livres avec assez d'application , pour faire un juste discernement de ce qu'il y auroit de bon & de mauvais dans ces ouvrages mystiques. Ainsi je ne pourrois en porter qu'un jugement précipité : ce qui ne seroit pas assurément de votre gout. Si Monseigneur l'Evêque de Chartres suit ses premières vues , on remédiera sans éclat à tout le mal que l'on peut craindre. Je suis &c.

T R O N S O N .

L E T T R E V.

D U P. B O U R D A L O U E.

à Paris , ce 10^e Juillet.

J'A I lu , Madame , & relu avec toute l'attention dont je suis capable , le petit livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer : & puisque vous m'ordonnez de vous en dire ma pensée , la voici , en peu de mots. Je veux croire que la personne , qui l'a composé , a eu une bonne intention : mais , autant que j'en puis juger , son zèle n'a pas été selon la science , comme il auroit pourtant dû l'être dans une matiere aussi importante que celle-ci. Car il m'a paru que ce livre n'avoit rien de solide , ni qui fût fondé sur les véritables principes de la religion : au contraire , j'y ai trouvé beaucoup de propositions fausses , dangereuses , sujettes à de grands abus , & qui vont à détourner les ames de la voie d'oraison que J. C. nous a enseignée , & que l'écriture nous recommande expressément , à les en détourner , dis-je , jusqu'à leur en donner du mépris. En effet , la forme d'oraison , que J. C. nous a prescrite , est de faire à Dieu plusieurs demandes particulieres pour obtenis

de lui , soit comme pécheurs , soit comme justes , les différentes graces du salut dont nous avons besoin : l'oraison , que l'écriture nous recommande en mille endroits , est de méditer la loi de Dieu , de nous exciter à la ferveur de son divin service , de nous imprimer une crainte respectueuse de ses jugemens , de nous occuper du souvenir de ses miséricordes , de l'adorer , de l'invoquer , de le remercier , de repasser devant lui les années de notre vie dans l'amertume de nos ames , d'examiner en sa présence nos obligations , & nos devoirs &c. Ainsi prioit David , l'homme , selon le cœur de Dieu : & ainsi l'ont pratiqué les Saints de tous les siècles. Or la méthode d'oraison , contenue dans le livre dont il s'agit , est de retrancher tout cela , non seulement comme inutile , mais comme imparfait , comme opposé à l'unité & à la simplicité de Dieu , comme une propriété distante de la créature , & même comme quelque chose *de nuisible à l'ame* , eu égard à l'état où l'on suppose qu'elle se met , quand il lui plaît de se réduire à ce simple acte de foi , par lequel elle envisage Dieu en elle-même , sous la plus abstraite de toutes les idées , se bornant là , & sans autre effort ni préparation , attendant que Dieu fasse tout le reste : méthode , encore un coup , pleine *d'illusion* , qui roule

sur ce principe mal entendu , dont le quiétiste abuse , à savoir , que la perfection de l'ame dans l'oraison est qu'elle se dépouille de ses *propres opérations* surnaturelles , saintes , méritoires , & procédantes de l'esprit de Dieu , telles que sont celles dont je viens de faire le dénombrement. Car quelle perfection peut-il y avoir à se dépouiller des plus excellens actes des vertus chrétiennes , dans lesquels , selon J. C. & selon tous les livres sacrés , consiste le mérite , & la sainteté de l'oraison même ? Cependant , c'est à ce prétendu dépouillement , & j'ose dire , à cette chimérique perfection , qu'aboutit toute cette doctrine *du Moïen court*. Je sçais bien que Dieu , dans l'état , & dans le moment de l'actuelle contemplation , peut se communiquer à l'ame d'une manière très-forte , qui fasse cesser en elle soudainement tous les actes particuliers , quoique bons & saints , parce qu'il tient alors les puissances de l'ame comme liées , & fixées à un seul objet , en sorte que l'ame n'est pas libre , & qu'elle souffre l'impression de Dieu plutôt qu'elle n'agit : je fais , dis-je , que cela arrive : car , à Dieu ne plaise que je veuille ici combattre la grace , & le don de la contemplation infuse ! Mais que l'ame , de son chef , prévenant cet état , & ce moment de contemplation , affecte elle-même

de suspendre dans l'oraison les plus saintes opérations , pour s'en tenir au seul acte de foi , & que par son choix elle se détermine à sortir de la voie sûre que J. C. lui a marquée , pour s'engager dans une nouvelle route , qui , par la raison même qu'elle est nouvelle , doit au moins lui être suspecte , c'est ce que je ne conviendrai jamais être pour elle une perfection. On dit que l'ame n'en use ainsi , & ne se défait de ses opérations que pour s'abandonner pleinement à Dieu , & laisser agir Dieu en elle : & moi , je soutiens , qu'elle ne peut mieux se disposer à laisser agir Dieu en elle qu'en faisant elle-même fidèlement ce que J. C. lui a appris dans l'oraison dominicale , ou ce que David a pratiqué dans ses entretiens avec Dieu. Et j'ajoute que si jamais l'ame avoit droit d'espérer que Dieu l'élevât à la contemplation , ce seroit dans le moment où avec humilité , ou fidélité , il la trouveroit solidement occupée du saint exercice de la méditation. Quoiqu'il en soit , se faire , selon *le Moyen court* , une méthode & une pratique de retrancher de l'oraison ce que J. C. y a mis , & ce que les saints ont conçu de meilleur , & de plus agréable à Dieu , les demandes , les remerciemens , les offres de soi-même , les desirs , les résolutions , les actes de résignation , & de composition ,

pour s'arrêter à une foi nue , qui n'a pour objet ni aucune vérité de l'évangile , ni aucun mystère de J. C. , ni aucun attribut de Dieu , ni nulle chose quelconque , si non précisément Dieu : proposer indifféremment cette méthode d'oraison à toutes sortes de personnes , sans en excepter les plus imparfaites : préférer cette méthode d'oraison à celle que J. C. a enseignée à ses Apôtres , & par eux à toute son Eglise : prétendre que cette méthode d'oraison est plus nécessaire au salut , plus propre à sanctifier les âmes , à acquérir les vertus , & à corriger les vices , plus proportionnée aux esprits grossiers & ignorans , plus facile pour eux à pratiquer que l'oraison commune de méditation & d'affection : quitter pour cette méthode d'oraison la lecture , les prières vocales , le soin d'examiner sa conscience : substituer même cette méthode d'oraison aux dispositions les plus essentielles du sacrement de la pénitence , jusqu'à vouloir qu'elle puisse tenir lieu de contrition , sans qu'on ait actuellement aucunes vues de ses péchés : toutes ces choses , dis-je , me paroissent autant d'erreurs dangereuses dont le *Moyen court* est rempli. Il me faudroit un volume entier , pour vous les faire remarquer suivant l'ordre des chapitres : j'en ai fait l'extrait , que je pourrai quelque jour vous porter à St. Cyr , aussi-bien

bien que le sermon que je fis à St. Eustache sur cette matiere. Cependant, comme j'ai découvert que ce *Moyen court* n'étoit qu'une répétition d'un autre ouvrage intitulé, *Pratique faite pour élever l'ame à la contemplation*, qui parut, il y a environ vingt ans, & dont l'auteur étoit un Prêtre de Marseille, nommé *Malaval*, je vous envoie la traduction Françoisse de la réfutation qui s'en fit alors par un célèbre prédicateur, nommé le Pere Segnery, qui vit encore, & qui a le premier combattu la secte de Molinos. Mais je ne puis, en finissant, m'empêcher de remercier Dieu de ce qu'il vous a préservée d'avoir du goût pour ces sortes de livres, & de ce que par une providence particuliere vous ne leur avez donné nulle approbation. Car, dans le mouvement où sont les esprits, quels progrès cette méthode d'oraison ne feroit-elle pas parmi les dévots, sur-tout à la cour, si elle y étoit encore appuyée de votre crédit? Dieu m'est témoin que je n'abonde point en mon sens, & que j'ai même la consolation que ce que je connois dans le monde de gens habiles, distingués par leur sçavoir, & par leur pieté en jugent comme moi. Ce qui seroit à souhaiter dans le siècle où nous sommes, ce seroit qu'on parlât peu de ces matieres, & que ces âmes même, qui pourroient être vérita-

blement dans l'oraison de contemplation , ne s'en expliquassent jamais entre elles, & encore même rarement avec leurs peres spirituels.

C'est ce que j'ai observé à l'égard de certaines personnes , qui se sont adressées à moi pour leur conduite , & à qui j'ai donné , pour premiere regle , de n'avoir sur le chapitre de leur oraison nulle communication avec d'autres dévotes , sous quel prétexte que ce soit , pour éviter les abus que l'expérience m'a appris s'ensuivre de ces confidences.

Voilà , Madame , toutes mes pensées , que je vous confie , & qui ne seront peut-être pas bien éloignées des vôtres : cependant je suis avec tout le zèle que vous sçavez , & avec tout le respect que je dois.....

Comme j'achevois ces remarques : j'ai reçu , Madame , le petit billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : & je vous demande bien pardon de ne vous avoir pas renvoié plutôt le livre qu'on m'avoit apporté de votre part. Il est vrai qu'ayant eu , depuis ce tems-là , trois sermons à faire , à peine ai-je pu trouver le tems de le lire attentivement , & à loisir : mais je ne prétends pas , Madame , me justifier par-là auprès de vous : & j'aime bien mieux vous remercier de la maniere obligeante avec laquelle vous voulez bien vous intéresser à ma santé , qui assurément vous est fort acquise.

L E T T R E VI.

DU P. B O U R D A L O U E.

M A D A M E , j'ai reçu la lettre qu'on m'a apportée à Fontainebleau : & puisque vous voulez qu'en y répondant , non seulement j'entre avec vous dans le détail , mais que je décide & que j'ordonne selon le détail même que vous me faites , je m'en vais ordonner & décider.

J'approuve tout à fait l'idée que vous avez conçue de la dévotion solide , pourvu que vous la remplissiez dans tous ses chefs , comme elle est exprimée dans votre lettre. Je ne crains pas que l'opposition , que vous pourriez avoir à certains petits assujettissemens , vous éloigne jamais de Dieu : car c'est alors que vous éprouverez ce que dit St. Paul : *là où est l'esprit du Seigneur , là est aussi la liberté* : mais je voudrais que vous eussiez cette idée de dévotion toujours présente , que vous la relussiez souvent , que vous vous y attachassiez exactement. Je vous la garderai pour vous la renvoyer , ou pour la rendre moi-même , afin qu'elle vous serve de règle , & que vous puissiez y avoir recours dans tous les états de relachement , où il vous arriveroit de tomber.

Quand je vous ai parlé des exercices de piété , auxquels je voulois que vous eussiez un attachement inviolable , j'ai entendu ceux dont l'ordre d'une vie chrétienne ne permet pas qu'on se dispense ; par exemple , la prière du matin , celle du soir , l'examen dans la journée , tant pour la prévenir que pour la repasser devant Dieu , la revue du mois , le sacrifice de la Messe , la préparation à la confession , en un mot , les mêmes choses que vous pratiquez , & dans lesquelles vous me marquez qu'il est rare qu'on vous dérange. Lorsqu'il sera donc question de ces devoirs , vous vous ferez un point de religion de vous y assujettir : & quoique votre naturel vif & actif vous persuadât alors , qu'une bonne œuvre seroit quelque chose de meilleur que de vous forcer à attendre , avec un esprit distrait & un corps paresseux , que l'heure de la table soit passée , vous attendrez qu'elle s'écoule , mortifiant cependant votre esprit & votre corps , tâchant de surmonter par votre ferveur l'inapplication de l'un & la paresse de l'autre , vous humiliant devant Dieu , & vous confondant de votre lâcheté à le prier. Et pour la bonne œuvre , à moins qu'elle ne fut absolument pressée & nécessaire , vous la remettrez à un autre tems , car la maxime de St. Paul , *là où est l'esprit du Seigneur , là est aussi la*

liberté, n'exclut pas la sainte violence qu'on doit se faire à soi-même pour s'appliquer à vaquer à Dieu. Sans cela, ^{il} seroit impossible d'éviter que la vie d'action ne fût pleine d'imperfections & ne se tournât en dissipation, quelque bonne intention qu'on eût de se préserver de ces desordres. Hors de ces exercices, que j'appelle privilégiés, & qui tiennent, comme je l'ai dit, le premier rang dans la vie chrétienne, pour tous les autres qui seroient de votre choix ou de votre dévotion, c'est la prudence, accompagnée de la charité, qui vous doit conduire & qui par conséquent, dans l'usage que vous en ferez, fera cesser vos scrupules & vos inquiétudes. Ainsi, quand il vous prendra envie de vous renfermer pour méditer & pour lire, & qu'on viendra, malgré vous, ouvrir votre porte pour une affaire dont vous serez interrompue, bien loin de vous troubler, vous vous soumettrez à l'ordre de Dieu, vous vous ferez un mérite de quitter Dieu pour Dieu : & sans témoigner aucun chagrin, avec un esprit libre, s'il est possible, & un visage égal, vous expédiez l'affaire dont il s'agit, édifiant par votre douceur ceux qui ont dans ces rencontres à traiter avec vous, & vous persuadant que d'en user ainsi vaut mieux pour vous que la méditation & la lecture que vous auriez continuée. Quand vous

aurez des lettres à écrire , & qu'elles ne seront point d'une nature à pouvoir être différées , vous abrégerez votre priere , & vous demeurerez tranquille.

Quand vous serez à St. Cyr , & qu'il vous faudra vaquer à quelque chose du règlement , ou de l'intérêt de la maison , vous vous absenterez de vêpres , & n'en aurez aucune peine : c'est Dieu , qui le veut dans cette circonstance : & il lui faut obéir : car le grand principe , que vous devez établir , est que la volonté de Dieu doit être la même & la règle de tout ce que vous faites , & que jusque dans les plus petites choses , ce qui vous paroît être la volonté de Dieu , soit ce qui vous détermine. Or , par-là vous ferez toujours où vous devez être : qu'importe que vous agissiez , ou que vous priiez , pourvu que vous fassiez actuellement ce que Dieu demande de vous ?

J'entre fort dans votre sentiment , que d'avoir passé la journée à faire de bonnes œuvres , c'est avoir prié tout le jour : & c'est un des sens que les Peres de l'Eglise donnent à ce précepte de J. C. , quand il dit dans le XVIII. chapitre de St. Luc , *qu'il faut toujours prier , sans cesser de faire.* Mais ce que vous m'ajoutez du plaisir , que votre naturel bien-faisant vous fait prendre à ces bonnes œuvres , m'oblige à vous don-

ner deux avis , qui me paroissent en ceci bien essentiels. L'un , qu'afin que ces bonnes œuvres vous tiennent lieu de priere , & soient en effet une espece de priere , il ne s'agit pas de les faire par l'attrait du plaisir que vous y prenez : car cela devoit plutôt vous les rendre suspectes & vous faire craindre qu'elles ne fussent purement humaines & naturelles : mais il faut que vous les rapportiez à Dieu en les faisant par des motifs dignes de lui , dans la vue de le glorifier , de racheter vos péchés , de réparer les années malheureuses données au monde : car il est évident qu'agir avec ces intentions , c'est prier. L'autre , qu'il faut que vous fassiez ces bonnes œuvres avec discernement , c'est-à-dire que vous ne consumiez pas les talens , l'esprit , le crédit que Dieu vous a donnés à faire de bonnes œuvres peu considérables , pendant que vous en pouvez faire de plus importantes , que vous ne faites peut-être pas : c'est-à-dire , que les bonnes œuvres de votre gout & qui content peu , ne vous détournent pas de celles qui seroient plus utiles , mais qui vous couteroient aussi plus de soins & plus de peine : ce qui est peut-être la cause de la répugnance que vous y avez : car dans la place où Dieu vous a mise , il ne se contente pas , que vous fassiez du bien : il veut que vous fassiez de grands biens : & comme

St. Chrysostôme disoit, en parlant de l'aumône, qu'il falloit craindre qu'au lieu d'être récompensé pour avoir donné, on ne fut un jour puni pour avoir trop peu donné : aussi devez-vous prendre garde qu'après avoir fait quelque bien, vous ne soyez encore coupable de n'en avoir pas fait assez, ou plutôt de n'avoir pas fait celui que Dieu demandoit plus particulièrement de vous.

Je ne dis point ceci, pour vous inquiéter & pour vous embarrasser, mais pour vous encourager & pour exciter votre zèle. C'est à vous à examiner devant Dieu ce que vous pouvez, & de quoi vous êtes capable : & c'est à vous à profiter des occasions que la providence vous fera naître pour parler & pour agir utilement. C'est dans la prière même & dans la communication avec Dieu, que vous devez vous préparer à prendre des forces pour ce genre d'action. Quoique la posture, dans laquelle on prie ne soit pas absolument de l'essence de la prière, elle ne doit pas cependant être négligée : car le corps, aussi-bien que l'esprit, doit contribuer à honorer Dieu & à lui rendre même extérieurement le culte que nous lui devons, la religion, que nous professons, n'étant pas, dit St. Augustin, la religion des Anges, mais des hommes : c'est ce que l'écriture nous enseigne, & ce que l'espérance même.

nous fait sentir : suivant ce principe , quelque foible que vous soiez , à moins que vous ne fussiez tout à fait malade , vous commencerez au moins votre priere à genoux , pour la continuer ensuite , s'il en est besoin , dans une posture plus commode , mais pourtant honnête & respectueuse , vous souvenant toujours que vous êtes devant Dieu & que vous lui parlez : car pour la priere du lit , vous ne vous y réduirez , que dans l'état de maladie , pendant laquelle je conviens que les aspirations fréquentes sont la maniere de prier , non seulement la plus facile , mais la meilleure. Je ne dis pas qu'il ne soit bon de prier dans le lit , puisque David , qui étoit un homme selon le cœur de Dieu , l'a ainsi conseillé & pratiqué , comme il paroît en tant d'endroits de ses pseaumes : je dis que de prier seulement dans le lit est une espece de mollesse & d'irréverence : que cela n'est excusable que dans la maladie , & nullement dans la santé , quoiqu'on se flate de prier alors avec plus d'attention : ce qui est un prétexte , ou un artifice du démon , & de l'amour-propre qui se cherche jusque dans les choses les plus saintes. Quand donc il vous arrivera de *vous coucher devant la personne que vous me marquez* , ne vous dispensez point pour cela de faire à Dieu une priere courte , avant de vous mettre au lit : cette

régularité l'édifiera & lui pourra être une bonne instruction.

Je trouve très-bon , que pour fixer votre esprit dans l'oraison , vous écriviez , en la faisant , les lumières & les vues que Dieu vous donne : c'est un moyen très-propre , non seulement à vous appliquer dans le moment au sujet que vous méditez , mais pour en conserver le souvenir & pour en pouvoir plus longtemps profiter. Vous relirez les choses dont vous aurez été touchée. Il faut seulement prendre garde , que l'application que vous aurez à écrire , à force d'occuper votre esprit , ne dessèche votre cœur & ne l'empêche de s'unir à Dieu par des affections vives & tendres , dans lesquelles consiste l'essentiel de l'oraison : car alors ce que vous appelez oraison , deviendrait étude : ce ne seroit plus prier , mais composer. Si vous évitez cet inconvénient , l'écriture , jointe à l'oraison , à l'examen de votre conscience & aux autres exercices ultérieurs , vous pourra être d'un grand fruit : & je connois en particulier , que votre dernière lettre étoit pour vous une véritable oraison : mais je suppose toujours , que le cœur en fut occupé , aussi-bien que l'esprit , & même encore plus que l'esprit : car , encore une fois , dans l'oraison , l'esprit ne doit agir que par le cœur.

Vous voulez , que je vous règle le tems

que vous donnerez à la priere : le voici. Lorsque vous vous porterez bien, vous vous tiendrez à celui que vous avez jusqu'à présent observé vous-même, qui va dites-vous, à une heure : une heure pour vous, c'est assez : il s'agit de la bien employer, & que Dieu n'ait pas à vous faire le reproche que J. C. fit à St. Pierre : *vous n'avez pu veiller une heure avec moi*. Quand vous serez indisposée, ou languissante, c'est l'état de vos forces qui vous réglera : mais ce que vous ne pourrez faire alors d'une façon, vous le ferez de l'autre : car la souffrance, avec soumission, & avec résignation parfaite de votre volonté à celle de Dieu, sera une priere bien plus longue, & plus continuelle que celle que vous feriez dans votre oratoire, ou aux piés des autels. Quand vous ne serez pas maîtresse de votre tems, car il vous doit être indifférent que vous le soyez ou non, vous en donnerez à la priere, autant que vous le pourrez : & Dieu sera content de vous. Pourquoi donc, en ce cas-là, feriez-vous dans le trouble ? Vous craignez que la peur d'être importunée ne vous fasse prier Dieu dans votre chambre plutôt que d'aller aux saluts qui se disent dans les Eglises : en effet, vous pouvez manquer en ceci, & dans la substance de la chose & dans le motif : dans la chose, car il est à propos que vous alliez

quelquefois à ces saluts , quand ce ne seroit que pour donner l'exemple en vous conformant à la dévotion publique , je dis quelquefois , comprenant bien que très-souvent vous aurez des empêchemens légitimes & de justes raisons de n'y pas aller : dans le motif , car il ne vous est pas permis d'appréhender si fort l'importunité , laquelle vous devez regarder dans l'ordre de Dieu comme une dépendance de votre état. Cette trop grande peur d'être importunée ne peut venir que d'un fonds d'orgueil secret , ou d'amour excessif de votre repos : il est par conséquent directement opposé à l'humilité , à la charité , & à la mortification chrétienne : il faut donc la modérer en vous oubliant un peu vous-même , & en vous abandonnant davantage à la conduite de Dieu , dont les desseins sont souvent attachés à ce qui vous importune. En combien de manieres y avez-vous peut-être manqué pour vous être sur cela trop écoutée ? & combien la suite de l'importunité vous a-t'elle fait perdre d'occasions heureuses de rendre à Dieu , au prochain , à l'Etat , au Roi les services importants que vous voudriez un jour lui avoir rendus ? Il faut vous faire une vertu de souffrir qu'on vous importune : aimez à être importunée pour de bons sujets , & ne craignez que l'inutilité.

Vous avez très-bien fait d'omettre , depuis deux mois , la pénitence (*un cilice apparemment*) que vous vous êtes prescrit. Comme je suppose que vous avez pris en esprit de pénitence le mal que Dieu vous a envoyé , il vous a dû être une pénitence , d'autant plus salutaire , & d'autant plus sûre , que cela n'a pas été de votre choix , mais de celui de Dieu. Cela n'empêchera pas que vous ne repreniez l'autre quand votre santé sera rétablie : mais il faut qu'elle soit parfaitement : autrement , je n'y consens point. Le déni de vous-même & les pratiques de la pénitence intérieure , voilà à quoi vous devez vous attacher.

Il me semble que voilà à peu près les choses sur lesquelles vous m'avez consulté : & vous ne vous plaindrez pas que je ne sois entré dans le détail.

L E T T R E V I I .

D U M E M E A L A M E M E .

JE conviens , avec vous Madame , qu'une dévotion , qui ne consisteroit que dans un certain arrangement , seroit quelque chose de bien superficiel , & dont vous ne devriez être nullement contente : car quoique l'arrangement soit bon en tout , jusqu'à un certain point , & qu'il ne faille pas le négli-

ger , il doit pourtant supposer un certain fonds plus solide : & ce fonds doit être en vous un amour solide de la pénitence , un parfait détachement de vous-même , un zèle ardent de la gloire de Dieu , une charité tendre pour le prochain , une humilité sincère , un attachement inviolable à vos devoirs , même les plus pénibles , une entière soumission aux ordres de la providence , une préparation à tout souffrir , & aux autres choses que j'y pourrois ajouter. Or tout cela peut se pratiquer dans les états mêmes où votre arrangement viendroit à cesser : car il est évident , par exemple , que dans la maladie une partie de tout cela , pour peu qu'on soit fidèle à la grace , se pratique , non-seulement aussi-bien , mais mieux & avec moins de mélange d'amour-propre que dans la santé.

Servez-vous donc des lumieres que Dieu vous donne sur ce point : & profitant de votre expérience , faites-vous un plan de dévotion qui soit indépendant de tout , c'est-à-dire , que vous puissiez vous maintenir , & dans l'infirmité , & dans la santé , & dans l'embarras des affaires , & dans le repos , & dans la bonne humeur , & dans le chagrin : car il me semble qu'un excellent moyen pour cela est de faire consister votre dévotion à accomplir la volonté de Dieu selon l'état où

Dieu vous met : car , selon les états différens où vous vous trouverez , il demande de vous certaines choses , dont votre perfection actuelle dépend , & qui valent mieux pour vous que celles qui seroient plus de votre goût , & plus conformes à vos idées : il ne s'agit donc pour lors , qu'à vous appliquer à reconnoître cette volonté de Dieu , & à l'accomplir.

LETTRE VIII *.

DU CURÉ DE MAINTENON.

du 22 Novembre. 1715.

MADAME , je n'ai pas osé mêler mes consolations à celles de tant d'illustres Prélats , qui ont effeïé de calmer votre juste douleur. Je me suis contenté de prier , de pleurer , de gémir. Mais il est tems de m'aquitter de ce devoir que l'inclination me prescrit autant que la reconnoissance.

Il n'y a , Madame que Dieu seul qui puisse vous consoler après la perte que vous avez faite : mais aussi ce grand Dieu le peut

* Cette lettre de consolation sur la mort de Louis XIV plut fort à Me. de Maintenon.

faire : & il le fera avec plénitude , parce qu'il est *pere pour s'attendrir , & Dieu tout-puissant pour consoler , pere des miséricordes & Dieu de toute consolation.*

S'il vous a éprouvé , Madame , par la plus sensible affliction , c'est qu'il l'a jugé nécessaire pour vous élever à la plus éminente perfection : c'est pour vous y préparer , qu'il vous a inspiré le dessein de vous retirer de l'agitation du monde , & qu'il vous a fait depuis long-tems une solitude au milieu de la cour. St. Jean Chrysostome écrit à l'illustre Olympiade , accablée d'une profonde tristesse : *vous avez fait de grandes choses : mais il vous manquoit de souffrir* : paroles qui conviennent admirablement aux miracles de votre vie , & à l'état de mollesse où vous vous trouviez malgré vous. Il lui cite St. Paul , qui se glorifioit dans ses souffrances. Il est très-vrai , que l'affliction ajoute un nouvel éclat à la gloire des grandes ames : il manque à leur vertu , lorsqu'elles n'ont jamais été éprouvées par l'adversité. La vertu souffrante est le spectacle le plus agréable , que les Saints voient sur la terre.

L'exemple de J. C. souffrant est sans doute , Madame , votre unique consolation. Vous alliez après lui , renonçant à vous-même & portant votre croix. C'est à présent qu'il faut montrer si ce renoncement étoit

sincere , & si ce fardeau étoit porté avec courage & avec résignation. C'est en surmontant votre douleur , que vous vous convaincrez vous-même de la vérité de votre soumission. St. Bernard dit qu'il faut prendre sa croix par le milieu , & la charger sur ses épaules , parce qu'elle est trop pesante par le bout. Ainsi , Madame , il faut opposer à votre douleur tous les motifs de foi , tous les sentimens d'amour , tous les actes de pénitence qui peuvent la diminuer. Quant au renoncement à nous-mêmes , & par conséquent à tout ce qui attache le cœur , renoncement nécessaire pour aller à la suite de Jesus-Christ , vous sçavez ce qu'il dit à ses Apôtres peu de tems avant sa passion : *Il est expédient pour vous que je m'en aille : tant que je serai avec vous , le Saint-Esprit ne viendra point en vous.* Hé quoi ! Madame , y avoit-il rien de plus capable d'attirer le St. Esprit sur eux , que la présence de J. C. ? C'est , disent quelques Peres de l'Eglise , qu'étant attachés à lui par un amour trop humain pour les perfections de son humanité , cet attachement affoiblissoit celui qu'ils devoient avoir pour les perfections de sa divinité. Tant il est vrai , Madame , que ce Dieu jaloux ne veut point de concurrent , & que dans les attachemens les plus légitimes il peut y avoir des défauts !

ce qui fait que Dieu nous en ôte l'objet , afin que notre cœur n'étant plus partagé & se portant tout à lui , rien ne l'empêche de se donner tout à nous avec le poids infini de son amour ?

Vous avez beaucoup perdu , Madame , mais vous y gagnez un bien plus grand affermissement dans la vertu. Ce fut par les plus rudes épreuves que le Patriarche Job parvint à une si éminente sainteté. Dieu vous a été un grand appui , un grand support : c'est qu'il veut être lui-même votre soutien.

Vous perdez un grand Roi & un bon ami : un plus grand Roi que lui & un ami plus tendre & plus fidèle , J. C. tout-puissant Roi de gloire , avec toutes ses graces , ses beautés , ses charmes , ses divins attraits se présente à vous & vous demande tout votre cœur. Ce grand Monarque , que Dieu vous a ravi , vous diroit sans doute , s'il pouvoit vous faire entendre sa voix : Madame , vous ne perdez pas au change : hélas ! Vous diroit-il , je n'ai jamais répandu une seule goutte de mon sang pour vous.

Il pense à vous , ce Roi que vous pleurez : il vous doit , après Dieu , le bonheur dont il jouit : il le doit à ces sentimens de vertu & de piété que vous lui avez inspirés par votre exemple & par vos conseils : il vous les doit , & il le sent vivement.

Si , après tant de sacrifices offerts pour sa délivrance à tous les Autels du Royaume , lui restoit encore à souffrir , le grand Sr. Chrysostome dit que tous les péchés du monde , plongé dans la miséricorde de Dieu , ne sont que ce qu'est une goutte de fiel mêlée avec toutes les eaux de la mer : & que peut-on penser de cette miséricorde , mêlée avec le précieux Sang de J. C. ? Si ce Prince si pieux étoit encore dans la souffrance , une chose lui seroit un surcroît de douleur : c'est , Madame , que vous vous occupiez peut-être trop fortement de lui. Vous vous n occupez jusqu'à vous abattre & à vous affliger : il craindroit que ce ne fût un affoiblissement de cette constante vertu qu'il admireroit en vous. Vous vous êtes toujours intéressée pour son salut : il s'intéresse aujourd'hui pour le vôtre : vous avez tâché de lui doucir les amertumes de la vie : il voit avec peine que sa mort fait la tristesse de vos jours. Il consentiroit que vous l'oubliassiez pour vous occuper uniquement , & plus parfaitement à J. C.

Je crains , Madame : de vous parler avec trop de liberté : c'en est déjà une bien grande d'avoir osé vous écrire : mais pouvois-je me taire , pénétré de votre douleur , comblé de vos bienfaits , appuyé de votre protection ? Je n'ai pû me dispenser de vous témoigner ma reconnoissance par les sentimens

auxquels vous prenez le plus de part. J'hésitois, dans la crainte de réveiller des sentimens, peut-être un peu assoupis ! mais ce qui augmente l'affliction, dans le tems qu'elle est récente, la soulage dans un autre. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il donne sa bénédiction à cette lettre, & qu'elle vous puisse donner quelque consolation.

Nous n'avons pas manqué, Madame, de célébrer dans les deux Eglises, le service du Roi le plus solennellement, & avec le plus de piété que nous avons pû, suivant les ordres que nous en avoit donné Monseigneur l'Evêque de Chartres dans le tems prescrit : mais notre zèle n'a d'autres bornes que notre devoir : & notre devoir est de nous affliger de la mort d'un Prince à qui nous devions tant, & du coup dont le glive du Seigneur a frappé notre bienfaitrice. Permettons nous d'espérer, Madame, que votre retraite ne diminuera point les bontés que vous avez toujours eues pour nous : votre cœur sera toujours le même, ainsi que le profond respect avec lequel &c.

LETTRE IX.

DE L'ABBÉ DE VASSÉ.

MADAME, M. le C. de Noailles m'ayant communiqué le desir que

vous avez, Madame, que Me. la De. de Voailles votre nièce entrât aux Carmelites de Grenelle, je leur en fis hier la proposition : elles l'ont reçue comme une nouvelle assurance de vos bontés, & en sont pénétrées d'une vive reconnoissance : elles vous regardent, Madame, comme la fondatrice de leur maison, & ont gravé dans leurs cœurs cette abondance de bienfaits dont elles vous sont redevables, dans toutes les rencontres, quoiqu'elles aient pris du côté de Rome des mesures pour que Sa Sainteté accordât aucune entrée chez elles : preuve bien claire de leur esprit de retraite. Elles offrent, Madame de la demander au Pape pour Me. votre nièce, sachant bien qu'elle s'édifiera, bien loin d'apporter aucun relâche à leur régularité. De ma part, vous savez, Madame, combien je vous suis dévoué, & si Sa Sainteté me renvoie la chose, vous pouvez compter que je ferai mon devoir. Je me suis par discrétion, Madame, imposé silence dans le tems où l'avénement de ce siége étoit incertain, me contentant de vous beaucoup prier Dieu pour le succès de votre affaire, & pour vous soutenir dans l'incertitude qu'elle vous a donnée. A présent, Madame que N. S. jette sur nous un regard favorable, souffrez que j'en marque mon joie.

L E T T R E X .

D U P E R E G O N N É L I E U .

J'A i vu aujourd'hui Madame de Goulei-
ne , qui m'a appris qu'on avoit parlé à M
le Cardinal de Janson , pour me faire prê-
cher à la Chapelle du Roi. Cela m'a surpris
Madame , car je ne pensois pas à une chose
comme celle-là , dont je suis si indigne , &
si incapable : mais je pensois seulement à la
paroisse de Versailles , pour y prêcher un
carême.

Je viens d'achever la retraite publique que
j'ai donnée aux filles de Ste. Aure , qui sont
au nombre de six vingt ; & qu'on élève
avec un extrême soin , & une bénédiction
de Dieu qui est surprenante : elles vivent du
travail de leurs mains. Je leur faisois deux
fois le jour des discours si touchans sur leurs
devoirs , qu'elles entendoient , sans discon-
tinuer leur ouvrage : & c'étoit dans l'ouvrage
même où je leur parlois : & dans l'intervalle
de ces méditations , celles , qui vouloient se
confesser , venoient me parler au confessor-
nal : je passois toute la journée dans ce saint
emploi , & je vous avoue que je n'ai jamais
donné de retraite avec tant de consolation
de voir ces ames , si bien élevées dans la

crainte , & dans l'amour de Dieu.

Si cette communauté pouvoit obtenir du Roi des lettres-patentes , elle pourroit recevoir des legs , & des donations , ce qui la soutiendrait : & je vous assure que c'est une des œuvres les plus fructueuses que vous puissiez faire , que de leur procurer cette grace.

Je parts demain pour aller faire une mission à Montreau , où nous espérons d'y avoir à la fin de notre mission , une brigade de Mousquetaires au salut desquels nous nous employerons avec tout le zèle possible. Je prie N. S. qu'il vous comble de ses graces , & qu'il vous y rende fidèle.

LETTRE XI.

DE M. HUCHON *.

à Versailles , ce 12 Avril. 1716.

J' E N E puis tarder davantage , Madame , à vous rendre compte de la visite que le Prince de Géorgie a eu le plaisir de rendre à votre sainte & illustre communauté : il auroit bien voulu avoir l'honneur de vous assurer de ses respects , mais aiant appris que cela

* Curé de Versailles.

pourroit vous incommoder , il s'est contenté du reste de la grace qu'il vous avoit fait demander : il n'a pû s'empêcher d'admirer cette sainte maison de la maniere du monde la plus touchante , en parlant toujours de la maison de Dieu où se trouvoient ses Anges qui l'y louoient continuellement , & qui étoit si dignement représentée par celle de St. Cyr , où se trouvoient des personnes d'une si grande modestie & piété. Il a souvent dit encore , que tout ce qu'il remarquoit à Versailles & aux environs , étoit la marque indubitable du plus grand Roi du monde , & que ce qu'il voioit dans votre communauté étoit un effet de la piété du plus zélé de tous les Chrétiens : ce sont des expressions grossieres dans notre langue , mais qui font sentir les justes pensées de ce Prince très-religieux , qui nous a ici donné plusieurs preuves de sa religion & de sa dévotion : plein de modestie dans les Eglises , priant souvent Dieu dans sa chambre , observant exactément l'abstinence des mercredis , en un mot marquant en toute occasion une modestie extraordinaire & un zèle très-grand pour la propagation de la foi. Ce Prince est parti ce matin , après nous avoir dit toujours en sa maniere honnête & ouverte , que si Dieu a mis six jours pour créer tout le monde , il semble qu'il en a employé un tout entier

entier à la composition de la France. Me. la Chanceliere vient de mourir : elle nous a donné routes les marques possibles de sa piété, de sa patience & de sa confiance au Seigneur. Voiez, Madame, quelle Supérieure vous voulez que nous donnions à notre Charité.

LETTRE XII.

DE M. MORAND*.

à Marly, ce 14 Mai.

1716.

MADAME, vous aimez tant le bien public, que j'ai cru devoir vous écrire deux biens, qu'il est facile de faire en ce péis-ci.

On me dit qu'il y a dans le Bourbonnois dix-sept cens domaines ou métairies abandonnées, parce que les receveurs des tailles ont fait vendre les bestiaux de ces domaines pour la taille : ainsi les maisons de ces domaines tombent, les terres sont en friche, manque de bestiaux : elles ne sont ni labourées, ni fumées, niensemencées : elles n'engraissent plus d'animaux : ce qui faisoit l'abondance du péis : ainsi la viande qui valoit ici, il y a quelques années, 2 sols 6 deniers la livre, est à présent aussi chere qu'à Pa-

* Prieur-Curé de Marly.

Tome III

M

ris : & le Roi ne peut rien retirer de ces lieux abandonnés.

On trouve un remède très-facile à ce mal. On trouve aisément , à cause du décri des monoyes , de l'argent à emprunter : mais les prêteurs veulent une assurance & une hipotèque : il est aisé de leur en donner une , si le Roi , par un arrêt du conseil , défend aux receveurs des tailles de faire vendre lesdits bestiaux achetés pour repeupler & rétablir lesdites terres : & cela , pendant l'espace de cinq années.

L'abondance par ce moïen reviendra , & le Roi y trouvera son profit : les terres , produisant & rapportant , mettront les maîtres en état de péier les droits.

Le second bien , facile à faire , est à l'égard de l'hôpital où les sœurs reçoivent des malades de toute la France , & sur-tout beaucoup de soldats : il se fait en cet hôpital des guérisons par les eaux & par le soin des sœurs , qui tiennent du miracle : elles n'ont que 400 liv. de rente pour nourrir trois sœurs & le nombre de malades qu'elles soignent toutes les saisons : le pain & la viande sont ici très-chers , les charités refroidies , enforte que la sœur Antoinette supérieure , qui y est depuis plus de trente années , quoique très-entendue , ne sçait plus que faire & que devenir.

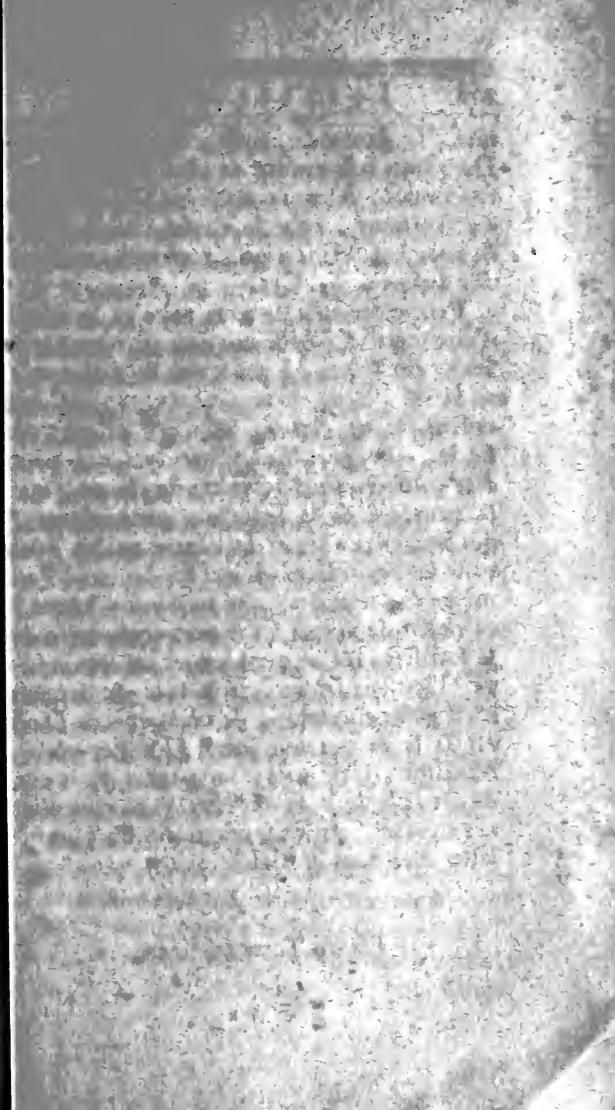
Me. Fagon, zélée pour cet hôpital, obtint, il y a plusieurs années, de M. le Cardinal de Janson, grand aumônier, 500 liv. par année, sur les grandes aumônes du Roi. L'hôpital de Bourbon est pour cette somme sur le registre de M. le grand aumônier : mais depuis 1706, ledit hôpital n'a rien reçu de ladite aumône. A présent que la paix est faite, il est aisé de prier une somme si modique, qui cependant rétablira toutes les bonnes œuvres qui se font en ce lieu. Un mot de vous, Madame, à M. Desmarets feroit la chose sur le champ : & les sœurs de Versailles, ou la supérieure des sœurs de Paris, pourroit recevoir cette somme, & la faire tenir aux sœurs de Bourbon.

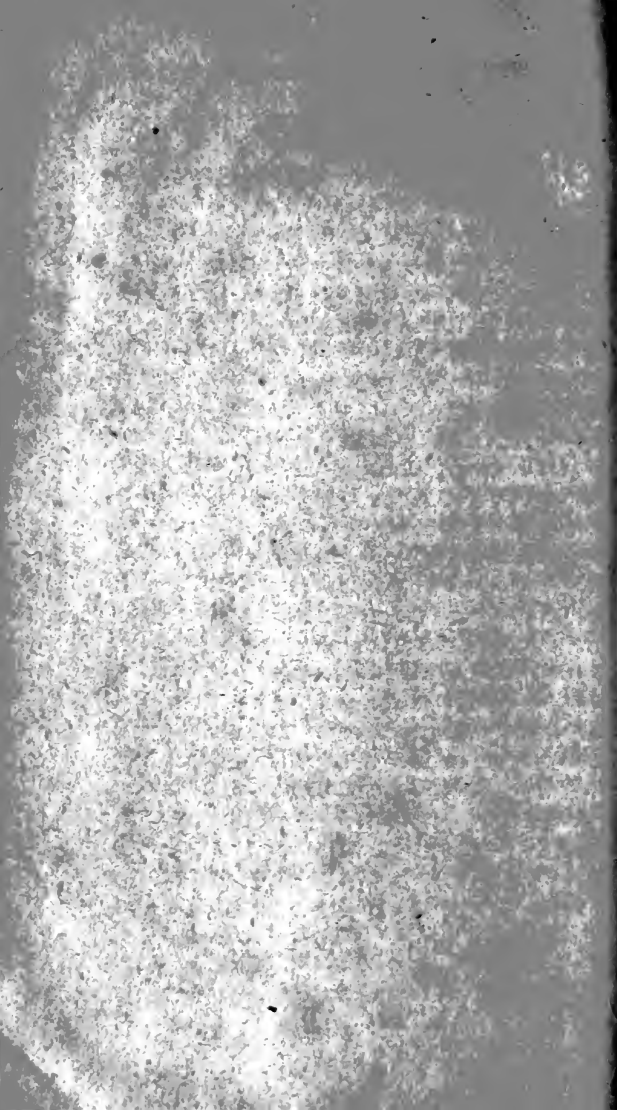
Vous direz peut-être de quoi je me mêle, que ce n'est pas ici ma paroisse : il est vrai : mais la charité est de tout péis : mon intention est bonne : & pourquoi ne pas procurer tout le bien qu'on peut ? souvent faute de parler, le bien ne se fait pas. J'abandonne tout cela, Madame, à votre prudence & à votre charité. J'espère que les eaux me mettront en état de travailler avec zèle au salut des âmes que Dieu m'a confiées. Je ne cesse de demander à Dieu, Madame, qu'il sanctifie & conserve le Roi, & que les peines sensibles, que Dieu de tems en tems lui envoie, lui soient comptées pour l'éter-

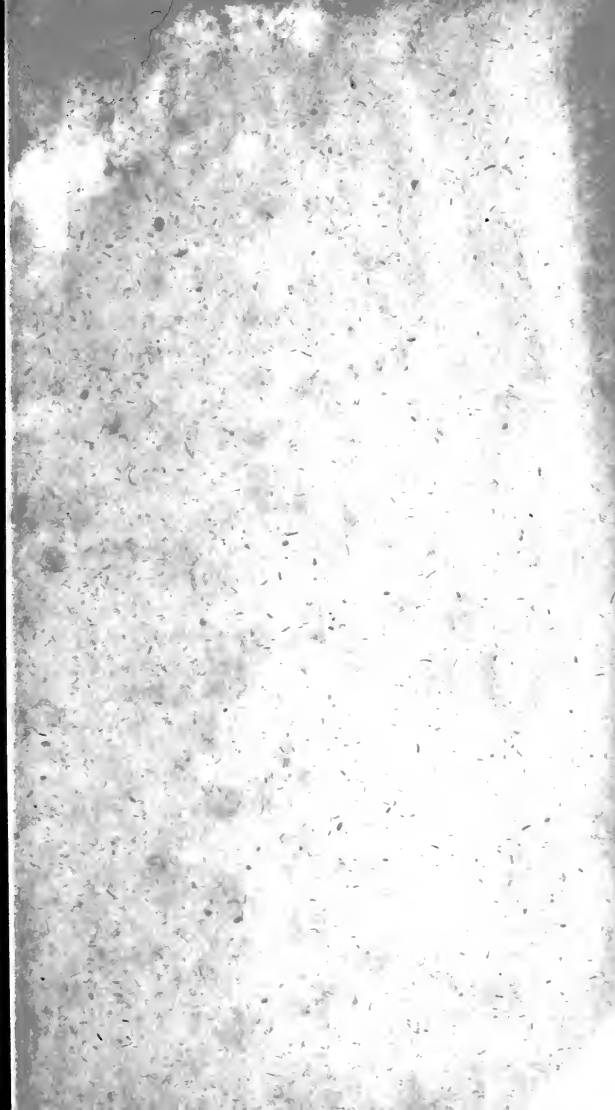
nité, Je demande aussi , Madame , que Dieu vous fasse croître de plus en plus dans son amour , & vous conserve pour le bien du Roïaume , pour la consolation du Roi , & pour la sanctification , toujours croissante des dames de St. Cyr.

Permettez-moi de vous envoyer le détail d'une mort très-édifiante : on peut vous présenter ces objets , à vous qui êtes détachée de la vie : & ce récit peut être utile à vos enfans. Vous élevez , loin des dangers du siècle , une jeunesse innocente : qui peut dire combien vous prévenez de chutes , que la pauvreté & la séduction produiroient ? qui peut assez estimer le contre-poison dont vous les nourrissez , & qui les soutiendra au milieu des tempêtes que le démon excite ? combien de vertus naissantes ont le tems de se fortifier par l'art avec lequel on les cultive ? Heureux jardin , où la voix du serpent n'est point entendue , & où la voix de Dieu est la seule qui soit suivie ! Puissiez-vous , Madame , jouir encore long-tems de la vue de cet azile de l'innocence , y voir fortifier ces aiglons , qui vous porteront un jour sur leurs ailes dans le Ciel !

Fin du Tome troisième.







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of O
Date due**

| | | | |
|--|--|--|--|
| | | | |
|--|--|--|--|



a39003



009547240b

